

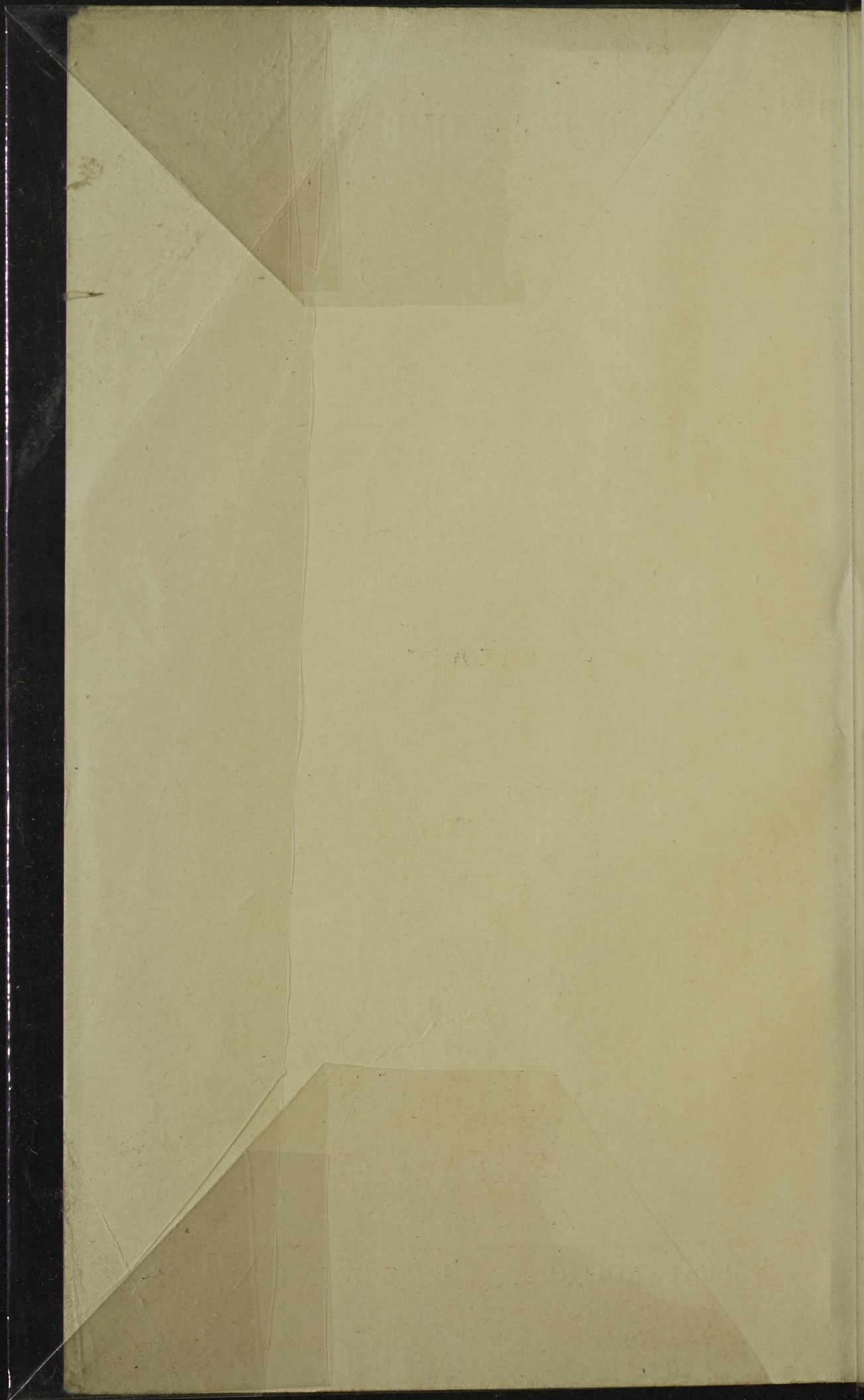
MAURICE des OMBIAUX

Barbeau
sur-Meuse

ROMAN

EB

LES EDITIONS DE BELGIQUE



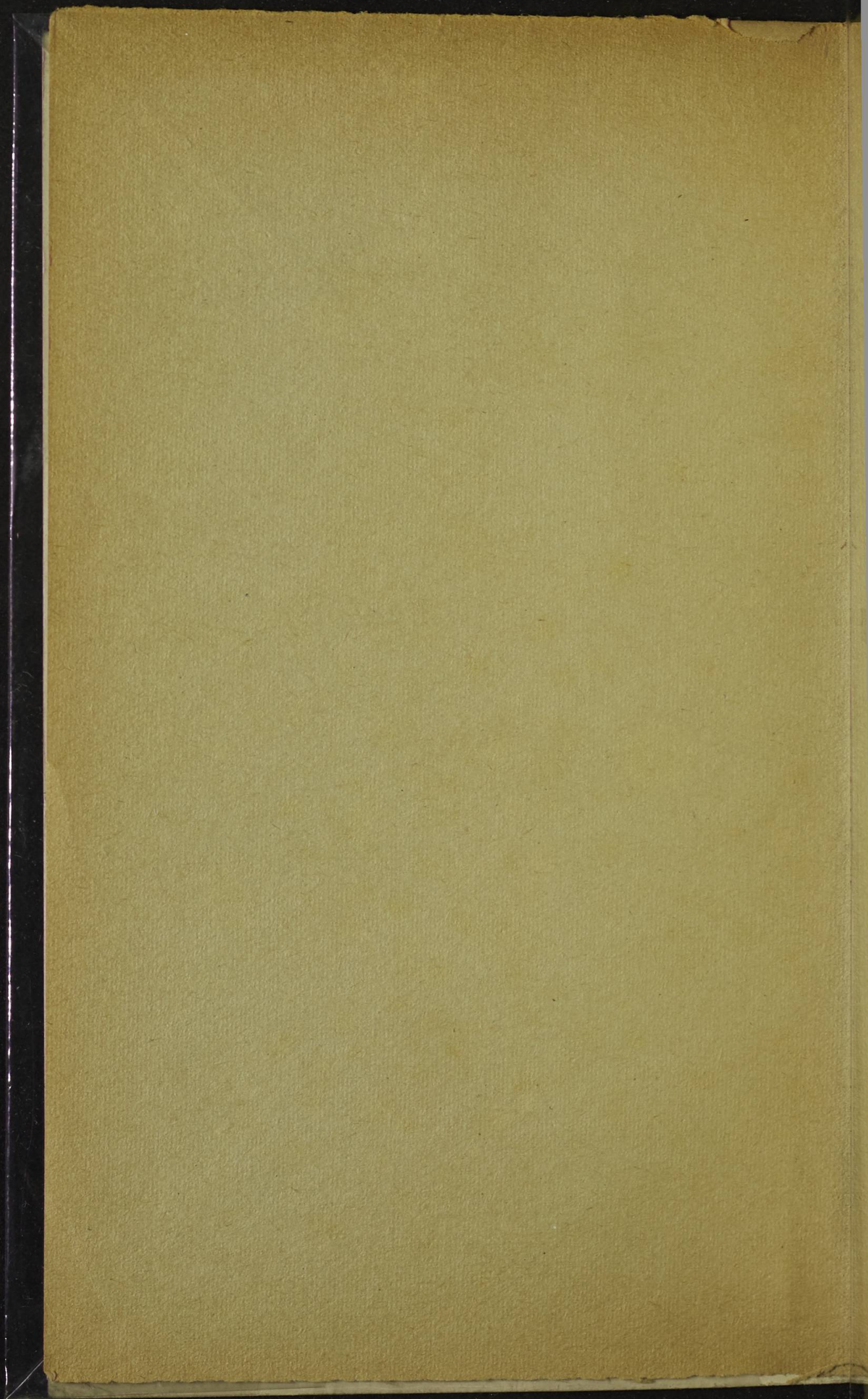
(7972)

AA/015

(20-10.6)

MS

21043



BARBEAU-SUR-MEUSE

Imprimé en Belgique

DU MEME AUTEUR

(aux Editions de Belgique)

Le Coq d'Aousse.
Io-lé, Bec de Lièvre.
La Farce du Potie.
Histoire Mirifique de saint Dodon.
Liège qui Bout.
Une Fille de Meuse.
Namur la Gaillarde.
Guidon d'Anderlecht.
Saint Landelin.
Le Maugré.
Liège à la France.
Au Repos des Artistes.
Une Tanière de Féodaux.
L'Abbaye d'Aulne.
Le Carnaval de l'Europe.
La Reine des Gilles de Binche.
Contes du Pays Wallon
Les Bêtes du Parrain.
Le sein d'Hélène
Le Guignol d'après-guerre.
Froissart.
Le Génie Bourguignon.
Les Verres et les Vins.

Maurice des OMBLAUX

BARBEAU
SUR
MEUSE

ROMAN



LES EDITIONS DE BELGIQUE

Max MENTION, directeur

46, Rue Neuve, 46

RIXENSART

(Brabant)

1943

Copyright bij « Les Editions de Belgique » (1943).
Tous droits d'adaptation, de reproduction et de
traduction réservés pour tous pays.

A mon ami Henri Maurissens.

Le village s'étirait sur la rive droite de la rivière. La vieille église le dominait parmi les ruines d'un prieuré qui s'était installé, à l'origine, dans les vestiges d'une villa romaine, à en croire les archéologues. Le mur d'enceinte du prieuré n'avait guère changé ; il se couronnait, chaque printemps, de giroflées, de jubarbes et de mousses. Des bâtiments conventuels, un acheteur de biens noirs avait fait une sorte de château, puis un spéculateur, qui en était devenu le propriétaire, y avait accolé quelques ajoutes d'un goût déplorable où la brique peinte en rouge vif injurait les pierres patinées par les siècles, la noble ordonnance du cloître et les fenêtres à meneaux de la salle capitulaire.

En aval, les maisons de moellons gris, aux toits d'ardoises variant leurs teintes selon la couleur du temps, se disséminaient le long de la berge jusqu'à mi-côte. Plus haut, les bois sombres coiffaient la colline.

A part l'injure faite au prieuré transformé maintenant en hôtellerie, le hameau avait gardé sa physionomie, reflet de son âme. Un passage d'eau établissait la communication avec la rive gauche dont l'importance s'était accrue depuis que le chemin de

fer avait troublé la vallée. Il était question de remplacer ce passage d'eau par un pont, mais le pont n'était encore qu'à l'état de vague projet. Depuis longtemps on en parlait, il est vrai, mais ce n'était que pendant les périodes électorales où chaque candidat jurait ses grands dieux qu'il en faisait son affaire. Toutefois, les élections passées, il n'en était plus question, il retombait en sommeil pour un nouveau bail dont les périodes accumulées, commençaient à prendre l'aspect d'une emphythéose. Lucien Gigot n'avait garde de s'en plaindre et même il s'en frottait les mains, car c'était lui qui affermais le passage d'eau avec droit exclusif de transborder les voyageurs, les bestiaux et les marchandises. De sorte que la rivière offrait encore cette image pittoresque, si souvent reproduite, du bac chargé de monde s'avancant lentement sur l'eau qui le reflétait.

Depuis l'installation du chemin de fer, le hameau de la rive gauche s'était développé et l'avait emporté sur celui de la rive droite. Auprès de la gare et le long de la route qui y conduit, le négoce avait installé des boutiques neuves, tandis que sur la rive droite l'ancien prieuré avait été mué en prétentive gargote.

Du coup, le tailleur avait vu son commerce péricliter de jour en jour. C'était Alexandre Auger, fils d'Albert, dont il avait continué le métier. Mais les villageois ne tenaient pas compte de cet état-civil

qui n'intéressait que les registres communaux et paroissiaux et ne le connaissait guère que sous le surnom de Zante Bébert : Zante, diminutif du trop pompeux Alexandre, fils de Bébert, diminutif affectueux d'Albert. Mais on l'appelait encore plus volontiers Sans-Cul, ayant les fesses aplaties par la table où il travaillait à croupetons à longueur de jour.

Au carrefour de la grand'route des Ardennes et du chemin qui mène au grand pré longeant la rivière, l'établi de Zante faisait face à l'échoppe du cordonnier. Les deux étaient le rendez-vous de ceux qui avaient du temps de reste ; ils venaient y tailler des bavettes interminables avec Zante et son aide, Riboux le béquillard qui, n'ayant plus guère de fesses, lui non plus, et affligé de jambes qu'on eût cru en coton, ne circulait qu'avec des béquilles fabriquées par Flup, le menuisier. Au coin s'élevait, comme un échafaud, le travail du maréchal-ferrant dont l'enclume chantant sous les coups du marteau, envoyait ses notes claires à tous les échos de la vallée qui les répétaient à plaisir. Lorsqu'arrivait un cheval à ferrer, un essaim de clampins venait se poser autour pour respirer l'âcre odeur qui s'essorait de la corne grésillante au contact du fer rouge et voir des gerbes d'étincelles qui jaillissaient autour du cyclope dont les manches retroussées laissaient voir des bras noueux et velus.

Au carrefour arrivait souvent Adelin, surtout avant qu'il ne se fût fait passeur d'eau ; lorsque son escarcelle était garnie, il allait chercher au cabaret du marchau une mesure de péquet pour régaler l'assistance. Les nouvelles du pays s'y donnaient rendez-vous. Quand le cordonnier était fort occupé, Zante et Riboux traversaient la route pour échanger avec lui des propos qui ne souffraient pas de retard. Quand c'était Zante qui devait se hâter de tirer l'aiguille et le fil, le cordonnier, à son tour, se déplaçait pour venir renforcer le nombre et la qualité des visiteurs et boire la goutte offerte par quelque drille en veine de générosité. C'était la bonne vie où l'on ne s'en faisait pas et où, par une grâce spéciale, le travail arrivait toujours à sa fin, cahin-caha, tant bien que mal ; ces joyeux types se disant sans doute, comme le fabuliste, que rien ne sert de courir.

Mais les maisons de confection de la ville envoyaient maintenant leurs commis visiter la clientèle rurale. Les voyageurs arrivaient, faisaient leur tournée, offraient des primes, ne manquaient pas de payer à boire, parlaient d'or et s'en retournaient, le carnet bourré de commandes. Quelques jours après les clients recevaient, dans de beaux cartons bleus, leurs vêtements savamment pliés et recouverts de papier de soie. Cela faisait un effet ! Puis c'était à des prix déifiant toute concurrence.

A de telles conditions, le tailleur villageois ne

pouvait lutter. Tout d'abord, étant peu zélé de sa nature, il n'avait jamais été pressé de satisfaire ses clients. Tant pis pour ceux qui s'en fâchaient. Souvent, il avait mis malice à exercer la patience de ceux qui lui avaient réclamé leur pantalon ou leur paletot avec trop de vivacité. De plus, ses prix étaient élevés et, voyant sa clientèle se clairsemer il avait encore, pour se rattraper, augmenté le coût de la façon, des accessoires et de l'étoffe, tout en fournissant celle-ci de qualité moindre. Et il n'était pas d'une habileté surprenante, il faut bien en convenir ; quelquefois les vêtements étaient ridiculement étriqués ; d'autres fois ils flottaient sur les corps comme des sacs ou des blouses non empesées. Enfin il s'occupait plus souvent que de raison de ce qui ne le regardait pas et, à mesure de la diminution de ses ressources, parlait davantage politique, luxe que les artisans ne pouvaient se permettre sans risque pour leur gagne-pain.

Tout en accusant l'inclémence des temps, Zante s'était consolé. Les clients ne venaient plus guère chez lui, il est vrai, mais du moins il n'avait plus à chercher de nombreux prétextes, comme auparavant, pour pratiquer une paresse heureuse. La bonne paresse venait à lui sans effort.

Les quelques métayers des environs, restés fidèles, ne se montraient pas pressés d'entrer dans leurs vêtements nouveaux et n'avaient guère d'exigences. De

ceux-là, il était sûr. Ils habitaient trop loin pour que les voyageurs de commerce allassent les lui ravir : les uns demeuraient sur les trieux, d'autres en pleine campagne, voire dans la forêt et d'ailleurs, ils étaient trop ancrés dans leurs habitudes pour les modifier.

Toutefois, il importait de suppléer aux ressources qui allaient sans cesse en s'amenuisant car, ainsi que le faisait judicieusement remarquer Mme Zante Bébert, on ne vit pas, hélas ! de l'air du temps.

Le tailleur et sa femme, n'ayant pas eu de rejeton, avaient recueilli chez eux, une nièce orpheline et s'y étaient attachés. Elle n'avait pas tardé à prendre pied dans la maison et à conquérir les droits d'un enfant gâté. L'oncle et la tante ne voyaient que par ses yeux. Elle avait grandi et était devenue une belle fille à la chair appétissante et rose. Des cheveux d'un blond clair lui mettaient un poudroiment d'or autour du visage. Elle marchait avec une grâce légère qui la faisait jalouser par toutes les baucelles du village et reluquer par les garçons.

Riboux, l'aide, devenait une charge pour Zante qui n'avait plus de travail pour deux. Le béquillard habitait chez son patron et n'était pas exigeant. Les ressources diminuant, il se contentait du logement et de la table et d'un franc le dimanche pour aller faire sa tournée dans les débits de boissons et sa partie de piquet au passage d'eau. Mais, ayant fait un petit héritage d'une tante, il soulagea Sans-Cul

en allant soigner les poules, les abeilles et les chèvres, dans le clos qui faisait désormais de lui un petit rentier.

Sans-Cul réfléchissait aux moyens de pourvoir à sa subsistance et à celle de sa famille, cherchant celui qui exigerait le moins d'efforts tout en lui procurant le plus d'agrément.

Pour faire tant que de choisir un nouveau métier, il faut le prendre à son goût. Le premier était trop dur se disait-il tout en se frottant le derrière plat comme une galette, j'en ai assez d'avoir des callosités aux fesses comme les singes des forains. Il faut pouvoir circuler, prendre l'air quand on en a envie, au lieu de rester enfermé toute une sainte journée à tirer l'aiguille, assis à la grande table, les jambes repliées à la manière des orientaux. Une circonstance imprévue le vint éclairer.

*
**

Il faisait une partie de piquet à la buvette du passage d'eau. Le passeur avait conduit sa barque à l'autre rive pour ne pas faire attendre les voyageurs du train de sept heures et aussi parce qu'il était pressé de revenir s'attabler devant une soupe fumante.

Depuis quelques minutes, le convoi avait quitté la gare et l'écho ne répétait déjà plus ses coups de

sifflet et son roulement qui assourdissait la vallée. L'air était tiède et léger et, dans la clarté laiteuse et bleue de la lune, les collines découpaient leur masse sombre sur le ciel. Toutes les choses s'enveloppaient d'un nimbe de mystère. Pas un souffle ne ridait la surface argentée de la rivière. Un grand bateau, allongé comme une bête de la préhistoire au repos, s'y réfléchissait en noir.

L'homme, debout dans le bac, regardait par dessus la berge, la route grise et, n'y apercevant personne, il grommelait :

— Ils s'attardent encore à boire, là-bas. Pour une fois que je viens tôt à leur rencontre et que je suis pressé, je n'ai pas de chance !

Mécontent, il se disposait à regagner l'autre rive, lorsqu'il distingua une ombre noire qui glissait sur le mur blanc de la ferme, en bordure de la route.

— En voilà un, enfin ! murmura-t-il, et il retourna sa chique dans la bouche.

Quand le voyageur fut à portée de voix :

— Allons, dépêche-toi. As-tu l'intention de me faire attendre ici toute la soirée ? Tu t'es encore attardé avec les commères sans doute ?

Cependant l'autre arrivait à grandes enjambées.

Le passeur continuait :

— Tu es incapable d'arriver à l'heure. Crois-tu que c'est agréable pour moi de me morfondre ici quand ma soupe rafraîchit à la maison ?

Dépêche-toi. Es-tu seul ?

— Non, il y en a plusieurs, mais ils sont encore à la gare, je suis le premier. Mon Dieu, quelle affaire, quel malheur, Adelin !

— Qu'y a-t-il ? dit le passeur en l'aidant à descendre dans le bachot. Qu'est-il arrivé ?

— Il y a un homme qui vient d'être tamponné par la locomotive.

— Quelqu'un de par ici ? interrogea le passeur en tirant sur les rames.

— On a dit que c'était un ouvrier qui travaillait à l'eau.

— A l'eau, ici, chez nous ?

— On le disait.

— Qu'a-t-il donc ?

— Il a reçu un coup à la tête. Il est peut-être mort maintenant. Le curé arrivait avec le bon Dieu comme je partais.

— Sait-on où il allait ?

— Oui, à Bouvignes.

— A Bouvignes ?

— Oui, à Bouvignes.

— Ne serait-ce pas Cajot, par hasard ?

— Cajot, oui, c'est ce nom là que j'ai entendu, il me revient maintenant.

Du coup le passeur s'était tu, il cracha sa chique. On abordait, il accrocha rapidement la chaîne, et, sans même toucher les deux sous de redevance du

passager, courut aussi vite que le lui permettait l'ankylose de ses pieds, vers l'auberge des ouvriers qui travaillaient à renflouer un bateau chargé de charbon qui était venu s'échouer à quelques mètres de la rive droite.

Il tomba dans les bras de la matrone en poussant des sons inarticulés.

Celle-ci, le croyant ivre, le repoussa :

— Allons, fou ! reste tranquille, je n'ai pas le temps de m'intéresser à tes bêtises ! Laisse-moi peler mes pommes de terre.

Pourtant, il continua et l'on s'aperçut qu'il ne riait pas.

— Qu'as-tu donc ? lui dit la fille.

— Ca, ca, ca... Mais les sanglots étranglaient les mots dans sa gorge. De grosses larmes luisaient sur son visage tanné par le brouillard, l'eau, le vent, le soleil et les ribotes.

— Qu'y a-t-il donc ? répétèrent les femmes intriguées par un spectacle aussi peu attendu. Parle donc ?

Et, reprenant haleine, réfrénant ses hoquets, Adelin lâcha la nouvelle, du plus vite qu'il put, dans la crainte de s'interrompre encore :

— Cajot est tué !

De stupeur, les ménagères laissèrent tomber les couteaux.

— Que dis-tu, Cajot tué ?

Il se contenta de hocher la tête en signe d'af-

firmation, car il donnait libre cours à l'émotion qui secouait sa vieille carcasse radoubée.

— Mon Dieu deï ! Cajot tué ! hurlèrent les femmes.

Et comme il était impossible de tirer d'autres renseignements du passeur qui pleurait et hoquetait, elles sortirent en courant et en criant vers la buvette du port où les ouvriers absorbaient des potées de genièvre avant le repas du soir.

Il y avait du monde sur la rive, car de nouveaux voyageurs arrivaient que passait le tenancier en l'absence d'Adelin trottant affolé à travers le village.

On se pressait autour d'eux, on les questionnait, mais tous parlaient à la fois.

A la fin, pourtant, le plombier qui revenait des environs parvint à se faire entendre : Cajot, en retard, courait pour sauter sur le train déjà en marche lorsqu'il fut happé par un train qui arrivait en sens inverse. Ses pieds avaient lâché le sol sur une douzaine de mètres, jusqu'à l'arrêt de la machine. On l'avait retiré, coincé entre le trottoir et une roue ; il était blessé au crâne. L'os était sûrement fracassé ; la cervelle avait dû être atteinte et la main gauche ne pendait plus au bras que par quelques filaments.

Le récit était entrecoupé de cris d'horreur, de pleurs, de gémissements et de lamentations.

— Il nous faut aller jusque là, dit Zante à ses

copains. Allons donc reconnaître le pauvre Cajot et le voir pour la dernière fois.

Et, sur l'eau argentée où se reflétait la grande ombre mélancolique des collines, la barque les passa.

La nouvelle ayant circulé de porte en porte, les ruraux arrivaient au rivage, avides de détails. C'était un va et vient d'une rive à l'autre et chaque voyageur recommençait le récit de l'accident.

— Cajot a traversé la gare en courant. Le train qui monte était déjà en marche. Le chef de gare lui a crié de s'arrêter. Le fils du chef s'est élancé pour le retenir, mais en vain ; il était trop tard, le destin s'était accompli.

— Je l'ai vu, s'écriait une commère chargée de paniers, aussi bien que je vous vois, je l'ai vu entrer dans la machine. J'étais avec la fille du chef, elle s'est évanouie du coup. J'ai dû la traîner dans le bureau de son père.

— Et le fils de Cajot, que disait-il ?

— Il n'était pas là, il avait pris le train une heure plus tôt.

— Mon Dieu, quel malheur, quel malheur !

Les exclamations et les pleurs des femmes retentissaient sur le port, au bord du fleuve tranquille ; ils étaient répétés par les échos d'alentour.

— Était-il marié ?

— Oui, il venait encore d'être père d'une petite fille.

— Il était si content de s'en retourner aujourd'hui à son foyer. C'est samedi, disait-il, j'embrasserai ma femme avec un cœur, ce soir ! Oui, là, deux bonnes grosses baisés sur les joues.

— Oui, disait une autre, il est venu chez nous avant de partir et il m'a dit : Mélie je t'offre la goutte à boire, tant je suis content de rentrer chez moi pour deux jours.

On rappelait les moindres paroles du mort, on évoquait ses plus menus gestes au cours de la journée. Toutes ces bonnes âmes précisaient les moindres détails, troublées par le mystère et l'étrangeté de la destinée.

— Ce que c'est que de nous !

— Dire qu'on l'a vu si gai, si plein d'entrain, il y a deux heures et que nous ne le reverrons plus.

— C'était bien le plus gentil de ceux qui travaillent à l'eau. Un autre, mon Dieu, cela ne m'aurait pas fait autant de peine, mais lui ! Ah ! j'en suis toute remuée.

Chacun décrivait ses propres impressions lorsque la nouvelle s'était répandue.

— Je ne voulais pas y croire !

— J'avais fort faim, j'allais me mettre à table, mais quand j'ai entendu crier qu'il était tué, c'était déjà fini, j'avais soupé !

— Je pelais les pommes de terre pour les faire cuire au lard, mais quand le passeur est entré pour

dire que Cajot était mort, j'ai tout planté là. Si mes hommes veulent souper, ils devront se contenter d'une tartine de fromage blanc. Cela suffit pour un jour comme celui-ci.

Des voyageurs passaient encore l'eau.

— Il a été pour ainsi dire tué sur le coup. Le curé est arrivé aussitôt avec le clerc ; ils ont dit la prière des morts, puis on a transporté le corps dans la salle d'attente des premières. Le pouls battait encore, mais très faiblement. Il a poussé un grand soupir : c'était tout.

— J'ai l'estomac qui chavire, je vais boire un péquet pour me remonter.

On entra à la buvette. A la clarté de la lampe, on vit bien des yeux rougis par les larmes. Tous se regardaient avec des yeux fraternels et des sourires apitoyés.

Enfin le bac, tout chargé de ceux qui étaient allés voir Cajot pour la dernière fois, traversa le fleuve lumineux où rêvait le reflet des collines et des peupliers. Ils entrèrent silencieux et s'affalèrent sur les sièges. On les dévisagea avec intérêt. Ils restèrent un instant recueillis, enfermés dans leurs pensées.

— Une potée ! dit l'un.

— Moi aussi.

— Not' Cajot, tout de même !

— Cré Cajot !

— Un brave homme !

— Ce n'est pas aujourd'hui que j'aurai le cœur à souper.

— Assurément. Pour moi c'est comme si c'était fait.

— Il me serait impossible d'avaler une bouchée tant j'ai l'estomac serré.

— Une grande goutte, ô Catherine !

— Donnez la tournée !

— Il faut bien cela pour se remettre le cœur en place.

— Not' Cajot, dire que j'ai encore bu deux péquets avec lui avant qu'il passe l'eau pour aller vers le train de la mort !

— C'était un bon camarade d'ouvrage. Sans en avoir l'air, c'est lui qui menait toute la besogne. On l'écoutait plus que le contremaître.

— Il voulait partir par le train de six heures, mais le contremaître lui a demandé de rester encore pour achever de vider un chaland et ainsi préparer pour d'autres la besogne de lundi.

— Il ne serait peut-être pas mort sans cela.

— Sûrement qu'il ne serait pas mort, car à six heures il n'y a pas de croisement de trains à la gare.

— C'est que son heure était venue !

— Une potée, ô Catherine !

— A nous aussi.

— On a besoin de cela pour se remettre.

— Oui, c'est que son heure était arrivée.

— Elle viendra pour chacun de nous.

— Oh ! oui, c'est pour cela qu'il ne faut pas se faire de bile.

— Où l'a-t-on placé à la gare ?

— Dans la salle d'attente des premières ; il méritait bien cela. Son visage n'avait pas changé, on aurait dit qu'il dormait. Le côté droit, où il avait reçu le coup était dans l'ombre, de sorte qu'on ne voyait pas la blessure.

— Je lui ai pris la main, mais les gendarmes sont arrivés pour l'enquête, on nous a fait sortir.

— Il n'y avait encore personne de la famille ?

— Son frère arrivait comme nous partions, nous n'avons pu lui parler.

— Quel malheur pour sa femme et ses petits enfants !

— Toucheront-ils une indemnité ?

— Non, le chef de gare n'est pas en faute. Il n'aurait pu empêcher Cajot d'aller se jeter sur la machine.

— Ils n'auront rien, c'est malheureux.

— S'il avait été tué à la dragueuse, la veuve aurait touché la forte somme, car il était assuré contre les accidents du travail.

— C'est dommage pour elle.

— Ah ! oui, c'est dommage.

— Un péquet, ô Catherine.

— Ah ! oui que c'est dommage ! Sans cela, elle

aurait eu de quoi vivre, tandis que, maintenant, c'est un vrai malheur.

On absorba encore de nombreux péquets, tandis qu'au dehors la lune, au haut du ciel profondément bleu, couvrait de son rêve blanc la terre, la rivière et les collines.

Malgré l'importance de l'évènement qui réunissait les villageois, la conversation cessa d'être générale. Il y avait encore des copains du mort qui parlaient pour tout le monde, mais des groupes chuchotaient dans les coins. On se contait les petites affaires et aventures de la journée.

Un jeune homme, dont le péquet avait noyé l'émotion, ayant narré à l'oreille de ses compagnons une histoire grivoise, ils se mirent à rire.

Catherine, qui trônait à son comptoir et dont les yeux étaient encore rougis par les larmes, jugeant ce rire indécent, releva vertement l'inconvenance. L'autre protesta : il était comme tout le monde le camarade de Cajot, mais si Catherine avait l'envie de pleurer toute la soirée, ce n'était pas une raison pour qu'il en fît autant.

Le frère de Catherine, qui tenait à ménager la clientèle, donna tort à sa sœur : on déplorait autant qu'elle la mort de Cajot, mais elle ne pouvait exiger des clients qu'ils se lamentassent indéfiniment.

— Cajot est mort, il est bien mort, nous n'y pouvons rien faire. On ira à son enterrement, mais on

ne vit pas avec les morts, sapristi ! Et l'on a déjà assez de chagrin comme cela. Qu'est-ce que cela peut faire à Cajot si l'on rit un brin ?

— Allons, Catherine, une tournée !

— Ce n'est pas parce que l'on rit que l'on n'est pas triste de ce qui est arrivé.

On acquiesça.

— Je voudrais bien savoir, dit le jeune homme, si l'on ferait tant d'embarras au cas où l'aventure de Cajot m'arriverait.

— On n'aurait garde, riposta Catherine, un vaurien comme toi ! Si cela t'arrivait, ce serait un beau débarras pour le village, mais je suis bien tranquille à ce sujet.

Toute la salle se mit à rire. Catherine elle-même, gagnée par l'hilarité générale, sourit à travers de fraîches larmes.

On but encore quelques tournées. La gaieté montait, les contes égrillards et le péquet y contribuaient.

Quand sonna l'heure de la retraite, Catherine ne voulant pas que la soirée se terminât en orgie, les congédia.

Quelques-uns partirent en titubant et rentrèrent chez eux. D'autres, qui n'en avaient pas encore assez, s'en allèrent bras dessus, bras dessous, à la recherche d'un cabaret encore ouvert. On les vit gambader sous l'œil ironique et bienveillant de la lune qui se mirait dans les toits d'ardoises humectés

par la nuit. Sur les deux routes et dans les venelles,
on les entendait chanter :

Temps dè raller

Temps dè raller

N'voyez-vous pas qu'nos mames sont drôles,

Temps dè raller

Temps dè raller

Pus pont de liards à despinser.

*
**

On se demandera vraisemblablement l'influence que pouvait avoir l'accident arrivé à Cajot sur la détermination de Zante Bébert, dit Sans-Cul. Ce n'est pas la première fois que l'on remarque des bizarreries tout-à-fait imprévues entre les causes et les effets.

En allant à la gare reconnaître le défunt Cajot, Zante avait vu l'estaminet de la place rempli de curieux qui buvaient à gosier que veux-tu. A la buvette du passage d'eau, il avait entendu le cliquetis ininterrompu des gros sous durant deux ou trois heures et supputait la recette d'un côté et de l'autre. Cela avait ouvert son entendement. Il étudia la question. Après avoir bien réfléchi, pris des renseignements à droite et à gauche, il décida de se faire cabaretier.

On ne manquera probablement pas d'objecter que

peut-être, l'accident de Cajot n'était que l'occasion et que Zante aurait bien pris parti sans cela : le champ des hypothèses est innombrable. Il y a tant de gens qui essaient de faire tenir en équilibre des noix sur un bâton ! Sans épiloguer davantage sur ce sujet, constatons que ce fut aussitôt après que le tailleur prit sa décision.

Il loua une maison près de la gare, dont on avait voulu faire une villa. Mais le bruit de la ferraille qui la secouait une vingtaine de fois par jour en avait dégoûté les villégiateurs. Zante la fit repeindre à neuf ; les briques, passées au vermillon, jetèrent un vif éclat entre des bandeaux qui simulaient la pierre blanche. Une enseigne, occupant la largeur de la façade, attirait l'attention des voyageurs. Elle portait :

Café de la Gare

tenu par Zante Bébert, marchand-tailleur

A l'une des fenêtres, on lisait sur une pancarte : *Bifsteacks à toute heure*. Sur une autre, une cafetière et une tasse, sommairement dessinées à la plume, indiquaient au public que le *Café de la Gare* n'était pas un vulgaire cabaret de hameau.

Comme on le voit, Zante, fils de Bébert, dit Sans-Cul était au courant des derniers progrès et tenait à élever son établissement à la hauteur de ceux du chef-lieu.

Sa femme servirait les consommateurs, ainsi que sa nièce Lucie, dont la jolie figure attirait les galants. Tantine, qui considérait cela comme une déchéance, avait voulu protester. Mais Lucie ayant été de l'avis de son oncle avait fait pencher la balance de son côté.

Ainsi donc, après bien des années, Zante quitta sa vieille maison de pierres grises de la rive gauche où plusieurs générations de Bébert s'étaient succédées sans interruption depuis le début du dix-huitième siècle.

Il y eut foule au *Café de la Gare* le jour de son inauguration. Pour l'étreindre tout le ban et l'arrière ban des amis et connaissances étaient venus des quatre coins du pays. Tantine et Lucie, encore inexpertes dans leur nouvelle destination ne purent suffire. Zante dut les aider à servir la clientèle. Il avait compté rester assis à jouer au couillon, boire des chopes et fumer des pipes. Mais impossible, la salle ne désemplissait pas, chaque vide était aussitôt comblé et la plupart des consommateurs étaient obligés de rester debout et Zante forcé de serrer tant de mains qu'il en avait le poignet fatigué.

On éprouva quelques mécomptes ; beaucoup de verres chancelèrent sur le plateau porté par des mains inhabiles, quelques-uns furent cassés, signe de chance parce que c'était du verre blanc ; la bière se répandit et parfois sur le dos de l'un des hôtes,

mais, en somme, la journée fut excellente, d'un rapport fructueux et même inespéré.

Lorsqu'on ferma le café, les derniers clients partis, une heure et demie après le dernier train, Zante, Tantine et Lucie emportèrent le tiroir dans la cuisine pour y compter l'argent à leur aise. Ils empilèrent les pièces d'un franc, les gros sous et les mastoques (pièces d'un sou). Quand l'opération fut terminée et l'addition faite à la craie sur l'ardoise, ce fut le triomphe du tailleur. Les deux femmes restèrent éblouies du profit.

— On ne gagnait pas autant en une semaine avec ce sacré métier de tailleur.

— C'est vrai, dit Lucie. Si nous avions su cela plus tôt, nous serions riches.

— Patience, ça viendra.

— Il ne faut pas le dire trop vite, opina Tantine toujours craintive, femme de vie étroite et dont le caractère faisait le juste contrepoids à l'optimisme de son époux, nous n'en sommes qu'au premier jour. Cela continuera-t-il ?

— Vous voilà bien, Tantine, toujours pareille, vous cherchiez un pou sur la glace. Nous savons bien que c'est le premier jour ; il ne faut pas être grand clerc pour dire qu'on n'encaissera pas autant trois cent soixante-cinq fois par an. Si l'on gagnait pareille somme chaque jour, tout le monde se voudrait faire cabaretier.

— Je dis cela manière de parler !

— Votre manière de parler est de toujours dire le contraire des autres. Cela vous brûlerait les lèvres d'exprimer une satisfaction.

Zante avait raison. Tantine le prouva une fois de plus en récriminant de plus belle au sujet de quelques pièces démonétisées que, dans l'affairement du service, on avait acceptées. On trouva même un pape.

— Qu'est-ce que cela fait, dit Zante, nous le ferons bien passer. Le franc du pape, à l'occasion, je le refilerai au curé, il pourra l'envoyer à Rome au denier de saint Pierre.

Sur ce, chacun s'en fut coucher. Avant de se couler entre les draps, le tailleur empila les pièces dans un tiroir à secret d'une vieille commode. Il ne tarda pas à s'endormir et; toute la nuit, rêva du bruit de la pompe à bière, du cliquetis des verres et de l'appel des clients.

*
**

A chaque train, quelques voyageurs entraient au café de la gare pour se désaltérer. Le chef de gare et ses employés y venaient faire la partie de cartes avec Zante. Les charretiers, obligés de s'arrêter avec leurs équipages au passage à niveau quand la barrière était fermée, entraient aussi. Avec les ouvriers

de la scierie proche, cela constituait le noyau d'une clientèle appréciable. Sans-cul faisait encore de temps en temps un costume, juste pour s'occuper les jours de pluie et ne pas perdre la main. Mais d'ordinaire, il était aux potées, aux pintes et à la pipe, toujours à l'affût des consommateurs.

Il ne s'était pas trompé quant à sa nièce : les jeunes gens de la vallée affluaient pour lui faire les yeux doux. Afin de se concilier les bonnes grâces du patron ils lui offraient à boire. Quelques-uns, bien en fonds et magnifiques, réclamaient du vin. Zante leur laissait filer le parfait amour, mais on le voyait revenir, comme par hasard, dès que l'un d'eux voulait se permettre une privauté illicite.

Le café de la gare reçut une visite qui, pour n'être pas tout-à-fait inattendue, n'en fut pas moins fort appréciée : celle du chevalier de Trébois, si populaire dans la contrée qu'on avait voulu faire de lui un député, un sénateur, un mayer, mais en vain, car il était dépourvu de gloriole, méprisait la politique et tenait à sa liberté. C'était un des visages du pays, un de ces types caractéristiques comme ceux que l'on rencontrera au cours de ce récit.

— Je suis, disait-il, le culot, pour parler vulgairement, d'une famille de sept enfants. Cet état de cadet ne me serait certainement pas resté si ma mère n'était pas morte à la suite d'un accident, mais on eût dit que, pour le chant du cygne de sa maternité,

elle avait donné toutes ses réserves, car, de trois garçons et quatre filles, je suis le seul survivant, aucun de mes frères et sœurs n'a fait de vieux os ; ils sont morts jeunes et sans laisser d'enfants. Mes parents, qui croyaient bien s'être mis en route pour la douzaine, eussent été fort étonnés si on leur avait dit que nous étions une fin de race.

Mais M. de Trébois n'offrait pas l'aspect sous lequel on se représente d'habitude un type de fin de race. On ne lui voyait aucune tare ; il était bien bâti et de belle taille. Au seuil de la vieillesse il n'avait rien perdu de son allant. Comme il ne se souciait pas d'astrologie, il n'avait jamais pensé à attribuer aux planètes d'être le meilleur spécimen de sa nichée. Et il avait raison, car dans une portée féline ou canine, il y a, entre les individus nés le même jour à la queue-leu-leu, donc, sous le même signe saturnien, apollonien, vénérien ou mercuriel, des différences aussi marquées qu'entre des enfants succédant à deux ans d'intervalle.

Mais le chevalier n'embarrassait pas son cerveau de ces billevesées au sujet desquelles on ne possédera jamais de certitude tant qu'on ne pourra aller voir ce qui se passe dans ces mondes qui constellent les nuits claires et illuminent nos ciels.

Notre personnage était donc né et avait été élevé dans la gentilhommière de Trébois, vieux village de la rive gauche, voisin de Barbeau, déjà cité dans

un cartulaire du neuvième siècle. Cette gentilhommière, située, comme le village, sur le plateau formant un des contreforts de la Meuse, se composait d'un vieux donjon dont on avait comblé les douves, auquel on avait joint un corps de logis Louis XV, ce qui en avait fait une demeure, non seulement habitable, mais aussi agréable par sa disposition et son confort. Cet élégant pavillon Louis XV, flanqué d'un donjon carré, massif et brutal, était d'un savoureux anachronisme architectural. L'ensemble était aussi pittoresque qu'inattendu, comme ce bijou d'hôtel de Rohan-Soubise, à Paris, au Marais, qui a gardé en son flanc droit le portail armorié du connétable de Clisson et des ducs de Guise, sans que l'on puisse toutefois pousser plus loin une comparaison entre Paris et une bourgade perdue. Le Trébois qui avait voulu être de son temps n'avait pas pour cela renié un passé qui représentait toute sa lignée ; il s'était gardé de suivre l'exemple de cet abbé, grand seigneur du monastère proche qui avait démoli la vieille abbaye gothique pour la remplacer par une autre dans le style du XVIII^e siècle et qui était maintenant en ruines. A part la nef, laquelle le novateur n'avait pas eu le temps de mettre à terre et qui élançait toujours ses hautes ogives dans le ciel, il ne restait plus que des pans de murs déchiquetés sur lesquels poussaient des arbustes dont la verdure semblait chanter comme les oiseaux. Le manoir de Trébois,

lui, avait résisté et il était toujours, avec l'église, la cellule organique du village.

Le cadet de Trébois était le plus turbulent de la nichée. Ses deux frères avaient quatorze et douze ans de plus que lui. Ce n'étaient pas des compagnons pour le gamin. Quant à ses sœurs, il ne jouait avec elles que quand aucune autre distraction ne s'offrait à lui. Il leur préférait la compagnie du palefrenier, des gens de la ferme, du menuisier, du boulanger, du bourrelier, de l'horloger, du maréchal-ferrant, qui choyaient le jeune seigneur si peu distant, certains avec une nuance de narquoisie, reflet d'un tempérament malicieux.

Il n'écoutait que son plaisir et son plaisir était varié. Quelquefois on le voyait chez le potier regardant tourner les vases puis aidant à les mettre au four, d'autres fois il était dans les grands prés avec le garçon qui gardait les vaches ; sur un fourneau de pierres plates ou de briques, fabriqué par eux et enduit de terre glaise, ils faisaient rissoler du lard avec des rondelles de pommes dont ils se régalaient. Lorsqu'on ferrait un cheval, il était là pour respirer jusqu'à en suffoquer, la fumée de la corne brûlée qui lui piquait les paupières et aspirait les larmes. Il n'était pas jusqu'à la société du fossoyeur qui ne l'intéressât quand il y avait un mort à mettre en terre. Mais là, on trouvait qu'il allait un peu fort dans ses fantaisies ; on lui en passait beaucoup, mais

celle-là paraissait vraiment trop biscornue pour un garçon de sa condition. Qu'il prît plaisir à tourner des pots, à faire jaillir des copeaux d'un rabot en le frottant sur une planche, à tirer le soufflet de la forge, à garder les vaches, on pouvait encore le tolérer, mais jouer autour des fosses à cercueil, cela sortait des bornes ; aussi le fossoyeur reçut-il l'ordre de chasser impitoyablement le clampin du jardin des morts. Si ce n'était, de sa part, que le goût, commun à beaucoup d'enfants de remuer de la terre, il ne manquait pas d'autres occasions de le satisfaire sans heurter les convenances.

— Il n'a rien fait de mal, disait Blaise ; il m'a aidé à combler la fosse.

Mais Blaise dut se le tenir pour dit.

Si le jeune Roger s'offrait la compagnie la plus variée, cela ne témoignait pas de sa sociabilité, car, outre qu'il était rétif à toute contrainte, il faisait facilement défaut à celui qui avait cessé de l'intéresser. Il ne possédait guère le sentiment de solidarité, uniquement occupé de complaire à un moi assez impérieux. Il était plus fidèle aux choses.

Doué d'une imagination vive qui prêtait aux choses tous ses songes, il passa son enfance comme dans un conte de Perrault, familier avec le Petit Poucet, la Belle-au-bois-dormant, Peau-d'âne, Cendrillon, le Chat botté et Barbe-bleue. Il va sans dire que le vieux donjon jouait un grand rôle dans ses rêveries ;

il avait été plusieurs fois assiégé, pris, incendié, mais comme le phénix de la fable antique, il avait toujours resurgi de ses pierres ébréchées; un cul-de-basse-fosse s'y décorait du nom magique d'oubliette où, contait-on, des ennemis avaient disparu à jamais.

Souvent, quand il n'était pas sage, on l'avait menacé du donjon. Cela avait fini par exciter sa curiosité. Il s'était enhardi peu à peu sur les marches de l'escalier en pas de vis, le cœur battant, et avec des frissons qui lui couraient dans le dos, croyant à tout moment voir surgir quelque fantôme bardé de fer dont, à travers les trous du casque, les yeux luisaient comme des lumerottes. Crainte délicieuse, capiteuse, angoisse allant jusqu'au paroxysme de la volupté.

Et le pacte d'amitié s'était établi entre le vieux donjon et lui. Il ne devait jamais oublier l'émotion intense qu'il y avait ressentie le jour où il avait voulu y braver les puissances inconnues. D'autant plus qu'ayant subi l'assaut des furies qui hurlaient avec le vent dans les meurtrières, il était arrivé là-haut, par l'échauguette, sur la plate-forme, en plein ciel. De là, il avait découvert le pays dans toute son étendue avec ses bois, ses prairies, ses terres à blé, ses vergers, les toits des fermes et les gens tout petits comme s'il se trouvait transporté par un enchanteur au royaume des pygmées. Ce jour-là, une fleur était sortie de sa gangue, cela s'était passé sur la plate-

forme du vieux donjon, un seigneur s'était révélé dans le jeune garçon.

Quand, enfant heureux et ardent à vivre, il jouissait de la vie d'en-bas, il songeait à ce qu'il avait vu là-haut, tout seul, dans le ciel et son esprit prenait du champ.

Mais si le père ne trouvait pas trop à redire aux plaisirs rustiques du chevalier, il tenait la main à ses études. Roger dut aller à l'école et y être le premier comme fils du seigneur, ce qui arriva sans que le maître y mît trop de complaisance. Le curé se chargea de lui apprendre le latin et le grec, la grammaire et la syntaxe après lui avoir seriné le catéchisme. Cela se fit facilement parce que, d'abord, le garçon était doué d'un esprit vif et d'une bonne mémoire et parce qu'une sympathie s'échangeait entre le maître d'école qui était jeune, le curé qui était vieux et lui.

Il fallait aussi qu'il devînt un écuyer consommé. Cela n'avait rien qui lui déplût. Tous les jours, il montait à cheval et après une demi-heure de voltige sous l'œil implacable du piqueur ou du baron, il avait le loisir de s'en aller à travers champs, sautant haies et fossés ou trotinant paisiblement selon son humeur.

Ses deux aînés étaient entrés, l'un à l'école militaire, l'autre à la faculté de droit. Maintenant l'un était un brillant officier de cavalerie, l'autre, attaché

au parquet du chef-lieu, se destinait à la magistrature. Quant au père, pour pousser ses fils, il avait accepté de représenter au Sénat sa circonscription. L'aînée des filles était mariée, la deuxième fiancée, les deux plus jeunes, toutes confites en dévotion au Sacré-Cœur, parlaient de se consacrer à Dieu. Il n'y avait guère d'intimité dans ce milieu familial ainsi qu'il arrive souvent quand la mère a disparu.

Roger devenait un jeune homme et sa puberté commençait à le troubler. A la campagne, ce n'est guère un mystère. Le curé lui-même n'effleurait-il tous les ans le sujet lors de la fête paroissiale en recommandant aux jeunes gens des deux sexes de ne pas s'égarer, entre deux danses, dans les blés ou derrière les haies où le diable les guettait.

Il y avait une fille à peu près de son âge qui venait de la ville passer ses vacances chez une tante. Roger la connaissait depuis plusieurs années et lui parlait volontiers. Mais cette année là, il la vit avec des yeux nouveaux ; sa gorge et sa taille s'étaient dessinées et elle marchait avec une grâce légère. Elle avait des cheveux châtains aux reflets d'or pâle et des yeux comme du velours. Vive et spontanée, elle paraissait sans les détours dont se complique l'éducation féminine.

Un jour qu'elle se promenait avec sa cousine, le garçon, de derrière un buisson près duquel elles passaient, entendit un bout de leur conversation.

— Je voudrais bien savoir comment c'est fait, un homme, disait Renée.

Roger, étourdi, se faufila dans le taillis, gagna le sentier qu'elles suivaient et marcha à leur rencontre.

Qu'avait répondu la cousine ? Était-elle mieux renseignée sur l'anatomie masculine ? Tout cela agitait les sens du garçon. Elles furent charmées d'être abordées par le chevalier. Il les conduisit à la maison des bois. Par une longue allée de charmes, on arrivait à cette simple maison grise dont les fenêtres avaient des regards d'aïeule. Roger prit la clé dans une cachette et ouvrit la porte. Était-ce une ancienne thébaïde où s'était retiré quelque vieux serviteur ou le seigneur s'était-il plu à reconstituer dans son bois un intérieur d'autrefois de paysans aisés ? Il y avait des dressoirs sur lesquels reposaient des plats d'étain, des archelles où pendaient des cannettes, les murs s'égayaient d'assiettes en faïence aux couleurs variées. La vieille horloge n'y manquait pas où, à l'heure, un berger et une bergère sortaient pour se faire la révérence.

Il y avait aussi, dans des cadres des gravures jaunies et piquetées par le temps, quelques livres reliés en peau de truie. Dans la seconde chambre, une alcôve avec un lit, une armoire et deux commodes dans le chêne duquel des fleurs et des arabesques étaient sculptées. Un pot ventru à dessins bleus,

surmontés d'un magnifique couvercle de cuivre pareil à une tiare portait : Tabac de Virginie.

Les deux cousines étaient ravies ; elles n'avaient jamais vu cet intérieur qu'à travers les fenêtres, elles y pénétraient maintenant comme dans le mystère, s'émerveillant de tout. Dans le tiroir d'une des commodes, elles découvrirent des robes de cretonne à ramages, ainsi que des fichus, des bonnets et autres falbalas qui les charmèrent et dont, en filles d'Eve, elles voulurent faire l'essai.

Renée était en accordée de village, la cousine en soubrette. On découvrit aussi une culotte d'homme enrubannée et un beau gilet de soie bleu à pois blancs agrémenté d'un jabot de dentelles. Elles pressèrent Roger de s'en parer.

— Oui, dit-il, mais pour cela, il va falloir me dévêtir, il est vrai que ça vous permettra de voir comment c'est fait un homme !

Elles se regardèrent un peu confuses, puis éclatèrent de rire. Où ce diable de garçon avait-il été chercher cela ; était-il donc un peu devin ?

Comme on s'amusait, comme on jouait, n'était-il pas naturel que l'on poussât le jeu un peu plus loin ? Les cousines s'entraînaient l'une l'autre. Si l'on voulait voir comment c'est fait, un homme, il fallait, par réciprocité, montrer comment c'est fait une fille. Pouvait-on refuser quoi que ce soit à un jeune seigneur si aimable ?

La cousine paraissant mieux renseignée que Renée, c'est à celle-ci surtout qu'allèrent les explications. Roger lui fit prendre en main l'attribut de son sexe. Elle eut l'impression de tenir un oiseau dont le cœur palpitait éperdûment. Le garçon la caressait à mesure, lorsque jaillit l'essence créatrice.

Mais ne fallait-il pas pousser plus loin l'initiation puisqu'on était en si bonne voie. Il n'y a rien d'aussi audacieux que l'innocence. Le garçon, encore de peu d'expérience, montra comment s'accomplissait le rite secret de l'amour. Et après l'une, l'autre fille voulut aussi goûter à l'arbre de la science.

Que c'était charmant, malgré les tâtonnements inséparables d'un début.

On promet de se revoir et l'on se revit et l'on organisa même une dînette à la maison des bois.

Mais, hélas ! les belles choses n'ont qu'un printemps, comme dit Gérard de Nerval, et cette idylle fut bientôt découverte. Il est superflu de dire qu'elle fit scandale. Le jeune Roger fut mis au donjon sans autre distraction que ses livres d'école en attendant son départ pour un pensionnat rigoureux. A part celle du valet qui lui apportait sa pitance, il n'eut d'autre visite que celle du curé pour le catéchiser. Mais il n'avait pas la notion du péché.

Du haut de la tour, il cherchait la trace de ses amours trop tôt envolées, mais rien d'elles ne s'offrit

à ses regards. Le temps se faisait maussade et l'automne gémissait dans les peupliers.

On le mit en pension chez les pères. S'il ne se montrait pas tout-à-fait indocile, il était singulièrement réticent, c'est-à-dire qu'il défendait son indépendance sans aborder de front les maîtres. Il en sortit sans encombre.

Comme il ne manifestait pas de disposition marquée pour une carrière libérale, administrative ou militaire, son père l'envoya à la faculté de droit dont le diplôme, à ce moment là, pouvait mener à tout. Puis le père l'avait fait charger de vagues missions dans les colonies et les pays étrangers ; il avait beaucoup voyagé, mais ni le beau ciel de l'Italie, comme cela se chante, ni la lumière vibrante de la Grèce, ni les merveilles de l'Orient ne lui avaient fait oublier Trébois ; il aspirait toujours à revoir, au plus tôt, fumer les toits de son village, pensant comme du Bellay : plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux.

Enfin le père, ayant vu mourir six de ses enfants, s'était empressé de rappeler à lui le septième. Le vieux baron ayant été enlevé, tôt après, par le *miserere*, le chevalier s'était retrouvé seul au manoir natal. Mais comme le village lui avait composé une famille plus proche que celle du sang, il ne ressentit aucun vide. Les siens reposaient dans le caveau seigneurial sous un tombeau de pierre qui dominait

le cimetière comme le château le village. Enfin il se retrouvait lui-même, avec une entière liberté, dans le milieu qui avait formé sa sensibilité et en quoi elle se concentrait toute. Nul n'était plus friand des cocasseries et des tics de la faune rurale qui l'entourait. Il y allait comme un chien de chasse au gibier et s'en amusait en pince-sans-rire sans y ajouter un grain de sel, ce qui, à son avis, en eût altéré la saveur. C'est ainsi qu'il avait eu le pressentiment que Sans-cul, avec son café de la gare, lui procurerait des scènes de comédie-bouffe ; il le cultivait, aimant la farce paysanne dans laquelle s'exprimait l'esprit de la vallée.

Il y venait avec un ancien clown, Michel, qu'il avait connu à la ville. Michel, écuyer de cirque avait reçu d'un cheval quinquex une ruade qui lui avait fracassé la cuisse et mis fin à ses numéros de haute-voltige ; c'est alors qu'il s'était fait clown et révélé clown de grande classe, doué d'un répertoire de grimaces inépuisable, ventriloque, sachant imiter toutes les voix et tous les cris. Le chevalier en avait fait son ami et quand ce phénomène avait perdu sa femme, ce qui l'avait dégoûté de son métier, M. de Trébois l'avait décidé à venir prendre ses invalides auprès de lui. Michel avait vite apprécié sa nouvelle vie, se trouvant maintenant une manière de seigneur. Roger ne le présentait jamais que comme M. l'Ecuyer Michel. Quand l'écuyer était mélancolique, ce qui ar-

rivait, le chevalier le ranimait, quand Roger s'ennuyait, Michel refaisait ses clowneries et ventriloquait à loisir, ce qui avait un don presque mécanique de ramener la joie sur le visage du seigneur de Trébois.

Comme Michel s'y connaissait en chevaux, savait les dresser et leur faire exécuter à peu près tout ce qu'il voulait, talent grâce auquel il avait fait la connaissance du chevalier, c'était, pour le maître de Trébois un écuyer précieux. De ce genre de compagnon, les rois de France avaient parfois fait des ducs, pourquoi le sire de Trébois n'aurait-il pas, selon sa mesure, imité les rois de France ?

Le chevalier chargea le de recevoir *Café de la Gare* les envois qui arrivaient pour lui par le chemin de fer. Ce soin était confié auparavant à l'*Auberge des Trois Jambons*, mais le torchon y brûlait entre l'homme et la femme et le désordre y était à son comble. Le mari, Armand Lagneau était un farouche anticlérical, tandis que l'épouse, Thérèse Lion, était toute confite en dévotion. Pour donner à son rejeton les prénoms qui lui plaisaient, Armand avait saoulé le secrétaire communal qui avait inscrit sur les registres de naissance : Robespierre - Mirabeau - Lamartine Lagneau, fils d'Armand, tandis que sa belle-mère s'empressait de faire ondoyer l'enfant. Thérèse, à son tour, profitant d'une absence de Lagneau, fit baptiser son fils sous le nom plus pacifique de René. Mais les clients de l'auberge, bien que le marmot

eût reçu deux fois l'eau lustrale, s'amusaient à l'appeler Robespierre, Mirabeau, Lamartine, d'une voix tonitruante qui donnait sur les nerfs à Thérèse, tant et si bien qu'elle les envoya tous promener, y compris le chevalier de Trébois qui pourtant ne s'était point prêté à cette facétie, se contentant d'en rigoler intérieurement.

C'est ainsi que Sans-cul hérita de cette clientèle de choix.

*
* *

Zante, pour habiter maintenant la rive droite n'avait pas renié la rive gauche. Son intérêt était de rester en bons termes avec la buvette du passage d'eau car tous deux se rendaient des services appréciables. Les paquets pour la rive gauche étaient confiés au café de la gare quand le porteur n'avait pas le temps de les conduire à destination, et réciproquement. Puis on était de si vieux amis ! avant d'être engagé au passage d'eau pour transporter d'une rive à l'autre les voyageurs, les bêtes et des véhicules, été comme hiver, du lever au coucher du soleil, Adelin était le voisin de Zante à portée de fusil du bassin où les lavandières vont savonner le linge.

Il travaillait peu, mais buvait bien et vivait dans la joie. C'était pour Zante un compagnon charmant

quand, au cabaret proche, on avait épuisé le plaisir des parties de cartes durant les longues soirées d'hiver, on allait avec le marchau à la recherche d'Adelin et de Picasse, s'ils n'étaient pas là. Que de souvenirs !

Ces deux drôles déployaient leurs talents de société. L'un avalait, sans donner un coup de dent un œuf cuit dur comme une simple pilule. L'autre broyait un verre dans l'étau de sa mâchoire. Ils offraient une sérénade de rossignols, un concert de pinsons, une aubade de fauvettes à tête noire, le grisilis de l'alouette au-dessus des blés. Une bataille de chiens, le bruit d'une scie, une dispute de commères n'étaient qu'un jeu pour eux ; ils singeaient le curé à la voix gaillonnante, le sacristain nasillard, les voix aigrelettes et précipitées des enfants de chœur. Le chevalier de Trébois n'avait pas manqué de les confronter avec Michel, en qui ils avaient reconnu un maître et qui avait enrichi leur répertoire de quelques données scientifiques.

Quand ils allaient aux ducasses, ils faisaient la fête trois jours durant sans fermer l'œil et sans cesser de boire. Il leur arrivait de ne point rentrer sur leurs jambes, mais cela n'avait pas d'importance, ni pour eux, ni pour personne. Mais Picasse était un mauvais poil qui cherchait noise à tout propos dès qu'il avait un verre dans le nez lorsqu'Adelin n'était pas là pour le mettre à la raison. Adelin, lui,

c'était tout le contraire ; on ne se souvenait pas qu'il eût eu maille à partir avec n'importe qui.

Un matin, la mère d'Adelin s'étant aperçue qu'il n'était pas rentré de la nuit, conçut de l'inquiétude de cette absence. Elle se mit à sa recherche et apprit qu'il avait quitté son estaminet habituel à une heure avancée de la nuit, après avoir bu plus que de coutume pour se prémunir contre le froid ; la stabilité de son équilibre laissait beaucoup à désirer, la route n'était pas assez large pour lui.

On assura à cette mère inquiète que son garçon n'était pas descendu vers la rivière. Elle alla chez ses amis, mais ne l'y trouva point. Elle crut un instant qu'il était tombé dans le lavoir. Mais le lavoir était gelé. Une attelée de cinq chevaux y eût passé sans danger.

Ayant épuisé toutes les hypothèses ne sachant plus où chercher, elle était rentrée chez elle, de plus en plus inquiète. La bise qui sifflait dans la cheminée et sous les portes rendaient plus lugubres ses pensées. Son fils avait dû glisser dans quelque trou, dégringoler dans les carrières. Ne s'était-il pas trompé de chemin et n'avait-il pas erré dans la campagne jusqu'au moment où, accablé de fatigue et de froid, il se serait laissé choir sur la terre glacée pour s'endormir du dernier sommeil ? Elle se rappelait ceux qui avaient été victimes d'hallucinations ou avaient suivi des voix dans la nuit. L'hiver précédent,

n'avait-on pas retrouvé, à la fonte des neiges, dans un vallon, le cadavre d'un chemineau déjà entamé par les corbeaux ?

Elle entendit des voix sur le chemin et des claquements de sabots sur la terre durcie. Les gens, en passant devant sa fenêtre, y jetaient un regard furtif. Elle eut le pressentiment que quelque chose de grave se passait. Elle s'enveloppa de son châle à carreaux noirs et bruns et sortit. Un voisin venait d'apercevoir, émergeant de la neige qui comblait le fossé bordant la route, un bout de sarrau, violette prématurée ! Il avait gratté et, sous une épaisse couche blanche, trouvé Adelin aussi roide qu'un morceau de bois mort ; sans doute, un de ses nombreux zigzags l'avait précipité là et il s'était endormi tandis que la neige tombait à gros flocons. On le hissa sur une brouette pour le reconduire chez lui. Les voisins croyaient bien ne transporter qu'un cadavre. La pauvre mère se lamentait et déjà l'on prononçait l'oraison funèbre d'Adelin.

— Il aimait bien le petit verre, mais il n'y avait pas de meilleur homme.

— Et de plus, comique encore !

— Et instruit avec ça ; s'il avait voulu, il serait devenu maître d'école.

— Mais il aimait trop de boire.

Et l'on prodiguait les consolations à la mère douloureuse.

On déposa le corps rigide sur une table basse, un oreiller sous la tête et le cordonnier veilla son ami. Pour passer le temps et n'en point perdre, il trouait de son tire-point les semelles qu'il allait coudre lorsque, dans l'allégresse du travail, il se mit à fredonner un refrain ce qui n'était guère de circonstance.

Tout-à-coup, une voix éraillée s'éleva :

— On ne chante pas quand on veille un mort.

Panrace regarda tout ahuri Adelin qui se soulevait de sa couche funèbre entre deux chandelles allumées et, lui flanquant un grand coup de casquette :

— On ne parle pas quand on est mort.

Adelin s'étirait comme un chat qui s'éveille, se mettait sur son séant, tandis que Panrace épouvanté appelait le voisinage à la rescousse.

— Le voilà ressuscité !

— Le diable n'en a pas voulu.

— C'est le péquet qui l'a conservé.

Cependant Adelin les regardait, ahuri et cela les amusait davantage encore. Il se frottait les yeux et faisait la grimace. Il cherchait visiblement à raccorder ses souvenirs, mais il n'y parvenait pas.

On lui conta l'aventure.

Il avoua qu'il ne se rappelait pas de grand'chose depuis sa sortie du cabaret de Guérite. Il se souvenait seulement qu'il était tombé sur un bon lit blanc tandis que les anges, tout autour, semaient des plumes blanches pour le couvrir.

Pour célébrer sa résurrection, Adelin alla chercher à la cave, dans une mesure d'étain, de son genièvre préféré et l'on but tous ensemble. Le chevalier de Trébois, averti par le facteur des postes, arriva pour lui dire la joie qu'il éprouvait à le voir sain et sauf. Le soir même, Adelin recommençait sa tournée pour narrer son aventure, mais Zante prit la précaution de le reconduire jusqu'à sa porte.

Notre gaillard ne devait pas jouir toujours de pareille impunité. Une autre fois, il lui arriva encore de se laisser choir au bord de la route sous l'action de trop nombreuses potées ; il resta étendu sur le dos. Peut-être rêva-t-il encore que les anges laissaient tomber sur lui des plumes blanches pour le préserver du froid, malheureusement ils oublièrent de recouvrir le bout de ses pieds, preuve que les messagers de Dieu ne songent pas toujours à tout et qu'ils ont, comme nous, des distractions.

Or, cette distraction était d'importance. Le matin, on aperçut deux bouts de souliers qui émergeaient de la neige et l'on découvrit Adelin. Mais cette fois, il avait les doigts de pieds gelés. La gangrène s'y étant mise, on dut les lui amputer. La guérison fut longue. Pendant un an, il resta étendu, privé de tout alcool. Ce fut comme un trou noir dans sa vie. Non pas que la distraction lui fit défaut, car les camarades venaient tous les jours lui conter les nouvelles du village ; mais le supplice, c'était d'être privé de

ce breuvage clair comme de l'eau de roche, qui remplit le cœur d'allégresse et l'esprit de rêve. Quelquefois M. de Trébois lui en apportait, mais en cachette.

Quand les plaies furent bien cicatrisées et les chairs renourries et qu'il put se lever, il lui fallut s'exercer à marcher sur les moignons qui désormais lui devaient servir de pieds. Le cordonnier lui fabriqua des souliers écourtés sur le devant et presque tout en talon. Il avançait à petits pas, râclant le sol pour mettre un pied devant l'autre, n'osant le lever de peur de perdre l'équilibre, évitant les cailloux de la route et les ornières. Sa marche menue et précautionneuse faisait rire la marmaille. On l'appelait Adelin au pied mignon, Adelin au pied bijou et lui-même donnait essor à quelques facéties sur son infirmité.

Sa mère étant morte, il se mit, pour se consoler, à boire de plus belle, si bien que le patrimoine, déjà écorné, ne tarda pas à se dissiper. Les trois moutons, la chèvre et les deux vaches y passèrent tour à tour, le pré suivit, puis la maison. Notre homme était gai, bon compère, généreux, prodigue, quand il avait des écus dans son gousset, il dépensait sans compter, faisant plaisir à tout le monde, Zante en savait quelque chose. Arrivé au bout de son rouleau, il fallut bien chercher du travail. Il s'employa aux carrières et dans les fermes, comme il put, jusqu'au moment où le passage d'eau s'offrit à lui. Dur métier, mais abondant en profits et divertissements. A cha-

que passage, il y avait presque toujours la goutte à boire, si bien que, du matin au soir, il vivait dans la joie, grâce à l'absorption régulière de son breuvage favori, de ce nectar qui lui donnait tant de rêves.

A la belle saison, les touristes le comblaient de pourboires. Il faisait leur joie, égayait le trajet par des contes dont ils ne comprenaient pas toujours le sens, mais qui étaient hilarants. Sa figure glabre, tannée et boucanée par les pluies et les vents, culottée par les ribottes, avait la couleur brun rougeâtre de la montagne voisine dans le roc duquel elle semblait taillée ; deux petits yeux bleus souvent mouillés l'éclairaient d'une candeur malicieuse. Coiffé d'une casquette qui ne quittait jamais sa tignasse, vêtu d'un bourgeron bleu et d'un pantalon de velours chenille, il animait tout le port de sa présence, trottait de son pas menu, chantonnant d'une voix enrouée, invectivant quelques polissons qui emmêlaient ses chaînes et jetaient de l'eau dans son bac. Ou bien il maugréait contre quelque voyageur devenu trop pressé parce qu'il avait traîné en route.

Il ne s'agissait pas de lui répliquer, car ceux qui lui avaient manqué d'égards se morfondaient souvent, sous la pluie ou le vent, de l'autre côté de l'eau, attendant le bon plaisir du passeur.

Il se montrait de meilleure composition avec les femmes.

— Hé, vos sacrées tourterelles, allez-vous vous dépêcher ? s'écriait-il aux grosses commères qui, tout en jacassant, s'avançaient trop lentement à son gré vers l'embarcadère.

Il s'offrait quelques privautés avec certaines d'entre elles ; elles n'osaient trop s'effaroucher de peur d'imprimer à leur barque des secousses inquiétantes.

Avec le curé, il se permettait aussi quelques familiarités de langage ; ils entretenaient de bonnes relations. Tous les ans, il faisait ses Pâques, cependant le prêtre n'était pas content de lui : depuis qu'il était au passage d'eau, on ne le voyait plus à l'église qu'aux fêtes carillonnées et encore !

— Je ne demanderais pas mieux que de monter le dimanche jusqu'à l'église et voir comment se portent les vieux et grandissent les jeunes, mais que voulez-vous, pour celui qui aime la société, il est difficile, sans être riche, d'aller à la messe.

— Comment cela ?

— Tout d'abord, on ne peut faire autrement que d'entrer chez Fifine. Là, on est sûr de rencontrer les bons compagnons pour faire la route ensemble. Un peu plus loin, il faut s'arrêter chez le Frisé, voir comment vont ses pinsons et attendre qu'il soit habillé pour s'en aller avec lui. On ne peut faire autrement que d'entrer chez Louise d'amon le Gros : son homme va dans tous les cabarets et fait aller le commerce. Aurait-on le cœur de passer outre de chez

Cadie qui est si avenante ? De chez le facteur, de chez le barbier, de chez la grosse Tavier qui est si gaie ; de chez le secrétaire non plus, car on peut avoir besoin de lui à l'occasion. Le Chalé ne serait pas content si on ne lui disait pas un petit bonjour. Sans compter les autres chez qui on est obligé de s'arrêter pour une raison quelconque. A chaque station, on ne peut s'en tenir à une petite goutte, cela ne se fait pas, et comme on ne peut rester sur une jambe, va pour une seconde ! S'il y a des nouvelles intéressantes on y va d'une troisième. Tant et si bien que lorsqu'on arrive à l'église on en est déjà pour deux ou trois francs. Après messe, peut-on manquer d'aller dire bonjour aux anciens voisins ? On redescend, l'un ou l'autre vous appelle pour trinquer avec lui. Bref, quand on rentre chez soi, on est délesté de trois ou quatre francs. Oui, je vous le dis, Monsieur le Curé, il faut être riche pour aller à messe.

Comme on le voit, c'était pour Adelin une privation de ne pas remplir exactement ses devoirs religieux, mais le curé lui-même ne parvenait pas à réfuter ses arguments. Faire le trajet de la rivière à l'église sans s'arrêter à toutes les chapelles libatoires, c'est ce que le gaillard ne pouvait concevoir, étant sentimental à sa façon.

Au port, il ne passait pas une demi-heure sans boire et là, du moins, cela ne lui coûtait rien.

On eût pu lui dire qu'en ne buvant que de petites gouttes au lieu de potées, il ne dépenserait que la moitié ; ce raisonnement n'avait aucune prise car selon lui il péchait par la base. Si, par mégarde ou de peur d'accélérer son ivresse on ne lui offrait qu'une simple goutte au lieu d'une double, il tirait une ficelle de sa poche et la liait au verre de crainte que celui-ci ne disparût avec le liquide dans son gosier.

On avait craint que les habitudes d'ébriété d'Adelin ne fussent nuisibles à la sécurité des voyageurs, mais, outre que le genièvre le rendait jovial, il lui procurait un courage à toute épreuve et une inconscience absolue du danger. Au rebours de ses prédécesseurs, il n'était pas de crue, de courant, d'orage ou de tempête qui l'empêchassent de passer l'eau quand on lui avait garni le gosier d'une bonne mesure de son liquide favori. Calé dans sa barque, il manœuvrait le palet ou tirait sur les rames, gouvernait avec une grande sûreté. S'il titubait sur la rive, il allait droit sur l'eau ; il ne bronchait pas, quelle que fût la violence des rafales qui lui criblaient les mains et le visage des coups répétés des grelons. Bien plus, il chantait, ne s'interrompant que pour dire une gaudriole lorsque les passagers s'inquiétaient.

*
* *

Il n'y avait pas eu d'évènement sensationnel à Barbeau-sur-Meuse depuis l'inauguration du café de la gare, lorsqu'un dimanche matin, au sortir de la grand'messe, le tambour communal se fit entendre pour annoncer aux gens porteurs d'un des noms suivants : Legrain, Legret, Legras, Algrain, Algris, Algras, avaient le loisir d'obtenir des renseignements au sujet d'une succession de la plus haute importance, les pouvant concerner.

Il ne s'agissait pas d'un oncle d'Amérique qui, en son temps, avait suscité tant d'espoirs ; ce fameux oncle, d'ailleurs, s'appelait Dubois ; il ne s'agissait pas davantage du trésor dont un prisonnier espagnol possédait le secret, non, c'était du nouveau qui ne concernait ni les contrées au delà des mers, ni la Castille, l'Aragon ou la Catalogne, mais bien leur pays natal et plongeait profondément dans le passé, leur passé.

Pour tous renseignements à obtenir, il fallait s'adresser à Rompa, rue du Calvaire, à Moustier.

Du coup, le village fut en effervescence ; les cabarets se remplirent, mais principalement celui du passage d'eau et le café de la gare. Ceux qui portaient l'un des noms précités ou se targuaient d'une lointaine grand'mère Legrain, Legris, Legras, Algras, Algris, Algrain se voyaient déjà en possession de trésors auprès desquels ceux de Golconde n'étaient que de la Saint Jean.

D'accord avec Adelin, Sans-Cul s'offrit à faire les démarches nécessaires. Il y eut à ce sujet des messages échangés entre le café de la gare et la buvette du passage d'eau. Il va sans dire que les libations étaient en rapport avec l'animation de ces braves villageois dont la cervelle venait encore une fois d'être mise à l'envers. Bref, on tomba d'accord pour charger Zante de s'adresser à Rompa, dispensateur de richesses d'autant plus merveilleuses qu'on ne savait en quoi elles consistaient. En attendant, les hypothèses allèrent un train d'enfer et comme leur champ est sans limites on ne peut prévoir où elles se seraient arrêtées si l'impitoyable couvre-feu n'eût suspendu leur course.

Cette nuit là, les anges du sommeil semèrent à profusion des rêves dorés sur les habitants de Barbeau-sur-Meuse.

Sans-Cul se mit donc en relations avec Rompa qui venait, à sons de tambour, de mettre en ébullition un pays si paisible où les disputes masculines n'allaient pas plus loin que les apostrophes des héros d'Homère, où les caquets des femmes n'avaient pas plus d'importance qu'un ramage de pies sur un arbre, tant la rivière répandait de douceur dans cette vallée ouverte depuis deux mille ans à la civilisation et à une heureuse nonchalance.

Rompa répondit au délégué de Barbeau-sur-Meuse en le convoquant à une réunion à Moustier et en

ajoutant que l'importance des documents dont il devait lui donner connaissance ne lui permettait pas de se déplacer avec eux. Cette importance de documents fit bondir à nouveau les espoirs des Algrets, Algrains et autres Legris du pays et l'on pressa Zante de se rendre à l'invitation du détenteur d'une fortune fabuleuse qui leur appartenait.

Voilà donc Zante parti, pénétré de son importance. Il fut reçu par un singulier bonhomme, petit, mais au torse puissant, campé sur des jambes grêles qui ne paraissaient pas avoir été faites pour lui. On eût dit une futaille montée sur deux chalumeaux, avec une tête qui dépassait courtement, car on ne lui voyait pour ainsi dire pas de cou. De forts verres de myope lui donnaient, derrière ses lunettes, un regard aigu, contrastant singulièrement avec des bajoues qui, de chaque côté pendaient plus bas que le maxillaire ; un teint de brique trop cuite tirant sur le violet complétait cette physionomie se partageant entre le troglodyte, l'érudition primaire et une vulgarité prétentieuse. Il en sortait une voix de rogomme qui ne prononçait pas les *r*, soit par indolence tournée en habitude, soit par incapacité congénitale.

Le messenger de Barbeau-sur-Meuse était de plus en plus intrigué ; s'il avait été au courant de la poésie wagnérienne, il eût pu comparer le personnage au dragon Fafner accroupi sur son trésor dans un trou de nûtons. Mais la légende des Niebelungen lui était

inconnue. Toutefois il se demandait comment cet être hyperbolique pouvait détenir la fortune de tous les Legros ou Algrains du pays. Avait-il connaissance d'une gatte d'or reposant dans une caverne comme celles de Furfooz, de Frênes, de Dinant ou d'ailleurs ?

Le petit bonhomme tira à lui un volumineux dossier qui se trouvait à portée de sa main, cependant que Zante l'examinait curieusement, n'ayant pas encore rencontré au cours de son existence pareil spécimen d'humanité, bien qu'il en eût déjà vu à peu près de toutes les sortes parmi les villégiateurs attirés, l'été, par le charme et la douceur de la vallée.

Rompa sortit du dossier un des documents contenant un plan terrier :

— Ici, dit-il en posant le doigt sur un petit dessin qui semblait représenter une mâchoire ébréchée et sérieusement cariée, ce sont les ruines de Méraude sur la grande roche. A gauche, à droite longeant le fleuve, à une largeur de plusieurs kilomètres, c'était le domaine des ancêtres de vos commettants : le chevalier Legrano. Ce domaine, il ne l'a jamais vendu, on le lui a pris, c'est prouvé ici dedans, dit-il en frappant du plat de la main sur le cartonnage ; il s'agit tout simplement de le faire rendre par autorité de justice.

Zante, éberlué, le regardait maintenant avec des yeux tout ronds, puis promenait son index sur le

plan-terrier pour se rendre compte de la superficie qu'il représentait, c'était des milliers et des milliers d'hectares.

Et Rompa de conter l'origine de ce domaine fabuleux. Un chevalier Legrano avait accompagné à la croisade Baudouin de Jérusalem ; il avait été le féal de Marie de Constantinople. Un autre avait été grand sénéchal de Gui de Dampierre, comte de Namur. C'est en récompense de ses services que son apanage s'était accru jusqu'à couvrir l'étendue de pays indiqué sur le terrier.

Mais lorsque le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon eut acheté le comté de Namur pour cent quatre-vingt-cinq mille carolus d'or de Brabant, il s'approprié purement et simplement le domaine du chevalier Legrano sans lui verser un fifrelin ; autrement dit, il pratiqua l'expropriation forcée sans indemnité. Ainsi faisaient en ce temps-là les potentats et les despotes. Mais ce temps-là était révolu. Maintenant, il y avait une justice pour tous, cela s'était vu à Berlin où le roi avait été obligé de rendre le moulin au meunier de Sans-Souci. De même il faudrait restituer aux descendants du chevalier Legrano l'héritage de l'ancêtre. Mais avant d'intenter une action judiciaire, il était indispensable d'établir la filiation des ayants-droit à l'héritage, ce qui lui serait relativement facile, mais exigerait des recherches, une correspondance considérable et des déplacements dont il lui était

impossible d'assumer les frais. Il donnait volontiers son travail à une œuvre d'aussi haute équité, mais il ne pouvait en assumer les débours qui seraient assez élevés eu égard au nombre sans cesse croissant des Algros, Legrains et Algras déjà connus pour revendiquer la succession.

Tout cela tourbillonnait dans la cervelle de Zante qui se perdait dans ce dédale d'évènements historiques. S'il avait eu avec lui Adelin, pensait-il, lauréat de l'école moyenne, il en serait plus aisément sorti, mais sans y aller par quatre chemins, il demanda à Rompa de lui répéter ses explications.

Rompa ne se fit pas prier, car il aimait à s'entendre parler et refit, avec quelques variantes, l'exposé de sa thèse. En même temps, il maniait des papiers épais comme de la vessie de cochon, au bas desquels pendaient des rubans avec des cachets rouges, larges comme des pièces de cent sous, et d'autres de moindre importance, marqués, pourtant, d'un timbre rouge et noir qui semblait leur conférer, aux yeux de Zante, une authenticité incontestable.

Sans-Cul, qui n'était guère jobard de sa nature, fut cependant impressionné par cet amas de grimoires et par l'accent de conviction qui émanait des propos de son interlocuteur. Il convint que ce n'était pas à Rompa à supporter les frais des recherches qui allaient enrichir les Algrains et autres Legros, tandis qu'il apportait déjà son travail à l'affaire sans rému-

nération préalable. Mais le représentant de Barbeau-sur-Meuse put lui assurer que, selon le cliché, il n'aurait pas affaire à des ingrats. Après cela, ils sortirent et comme il y avait encore une heure ou deux avant le départ du train, ils allèrent se rafraîchir. Zante ne crut pouvoir faire autrement que de régaler le personnage qui se montra bon compagnon et vida les chopes gaillardement, comme s'il devait récupérer une salive dépensée au profit de gens qui lui étaient jusque là inconnus. Dans les cabarets où ils entrèrent, l'homme était traité avec considération et parlait avec autorité ; il y avait toujours quelqu'un pour lui demander un avis ou un conseil comme à un de ces avocats de village qui ont la science infuse, la science administrative ou judiciaire. On venait lui parler à l'oreille d'une affaire de justice de paix, mur mitoyen ou autre, ou bien d'une déclaration de succession. Il était archiviste bénévole et agent d'affaires marron. Bref, le barbillon-meusien conçut de lui une idée d'importance, d'autant plus qu'avant de le quitter, il entendit :

— Puisque vous tenez le café de la gare à Barbeau-sur-Meuse, nous pourrions organiser une réunion chez vous si cela en vaut la peine, c'est-à-dire s'il y a, dans vos environs, suffisamment de gens que l'affaire intéresse.

— Oh ! pour cela, vous en trouverez de quoi remplir la maison.

Ils se quittèrent enchantés l'un de l'autre.

Il va sans dire que quand Zante descendit du convoi qui le ramenait à Barbeau-sur-Meuse, ses commettants l'attendaient au café de la gare et que Tantine et sa nièce Lucie avaient fort à faire pour les servir, car l'attente incite à boire.

— Eh bien Zante ! Apportez-vous de bonnes nouvelles ?

Notre homme prit un air d'importance à l'instar de Rompa et chercha à l'imiter. Il fut magnifique dans la description du domaine du chevalier Legrano ; les bois, les rochers, les ruisseaux à truites, les viviers, les sarts, les trieux, les emblavures, les prairies, les ruines se succédèrent, s'entremêlèrent comme les danseurs d'un quadrille de lanciers ; cela n'en finissait pas. Sans toutefois porter atteinte à la configuration des lieux, ils paraissaient s'étendre jusqu'à des lointains que ses auditeurs n'avaient jamais atteints.

— Et dire que tout cela est à vous ! sussura-t-il quand il fut arrivé au bout de son film.

Un frémissement parcourut l'assistance. Les paysans en avaient, comme on dit, le sifflet coupé, ayant peine à en croire leurs oreilles.

Lorsqu'il fallut en arriver à l'histoire, Zante, à dire vrai, s'embrouilla quelque peu dans Baudouin de Jérusalem, Marie de Constantinople, Guy de Dampierre et les Croisades ! Mais il avait fort bien

retenu que le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, avait acheté le comté de Namur pour cent quatre-vingt-cinq mille carolus d'or de Brabant et pris l'apanage du chevalier Legrano sans autre forme de procès et sans indemnité ; que cela se passait ainsi autrefois, mais que maintenant il y avait des juges pour faire restituer le bien mal acquis, ou, pour mieux dire, volé.

Il ne manqua pas de faire la description du dossier de Rompa et des papiers importants qui s'y trouvaient, avec des sceaux aussi grands que des dessous de tasses à café, sans parler de tout le reste.

Et comme tout grimoire a la valeur d'un talisman pour la plupart des gens de la terre, tous crurent que leur fortune était assurée sur des bases solides.

Il fit ensuite l'éloge de l'archiviste et de son désintéressement. Pour eux, c'était un bienfaiteur surgi d'une façon presque miraculeuse tant elle était inattendue.

— Mais, dit-il, se souvenant d'une expression de Rompa, il y a la question des voies et moyens. S'il ne réclame rien pour son travail, il ne peut supporter les dépenses qu'occasionneront les recherches concernant chacun de vous ; c'est à quoi il faudra aviser. Il a ajouté, toutefois, que plus vous serez nombreux, moins grands seront les débours pour chaque famille. Donc, si vous voulez donner un pois pour avoir une fève, et quelle fève ! vous savez ce

qui vous reste à faire. Et si vous êtes d'accord, il viendra ici, votre bienfaiteur, vous expliquer lui-même tous vos droits qui dorment depuis des siècles dans les paperasses qu'il a recueillies.

Evidemment, quand on fait signe à l'escarcelle du paysan, son réflexe immédiat est de rechigner. Le thermomètre descendit d'un degré comme lorsqu'il passe un nuage sur le soleil. Mais la proposition tombait tellement sous le sens qu'aucune protestation ne se fit entendre. Le premier qui ouvrit la bouche demanda de quelle somme il était question.

— Je n'en sais rien, répliqua Zante, ce ne peut, en tout cas, être élevé. Je ne m'y connais pas dans ces affaires là, et, chargé par vous d'aller prendre langue, je ne me suis pas occupé de questions de gros sous quand il s'agit de millions et de millions.

A ce mot magique de million, l'allégresse rebondit.

— S'il ne s'agit que de recherches, c'est peu de chose, dit un bonhomme qui venait du chef-lieu et servait parfois de témoin aux opérations du notaire. Si vous les faisiez vous-mêmes, elles vous coûteraient plus cher parce que vous n'y connaissez rien. Et que de temps vous perdriez à aller rechercher des actes de baptême au greffe du tribunal ou dans les sacristies !

Enfin, sur la foi de Zante, on fit confiance à Rompa, et même on ne lésinerait pas sur les frais.

— A celui qui tient votre fortune en mains, vous

ne pouvez cependant pas demander d'y ajouter encore de sa poche.

Cette ultime réflexion avait remporté l'adhésion unanime.

On convint d'inviter Rompa à venir un dimanche; le plus tôt serait le mieux.

— Il faut le prier à dîner, dit le fermier d'Haute-penne.

On approuva, mais chacun voulait avoir Rompa à traiter ; il fallait s'entendre.

Comme de raison, c'était à Zante à recevoir l'hôte, puisque lui seul le connaissait. Après, chacun pourrait l'inviter à sa guise, en attendant il fallait être corrects.

Mais, que de mais encore ! Puisqu'il y aurait réunion générale, pourquoi ne pas se trouver tous ensemble à table, en compagnie de l'invité ? Car chacun, dans son for intime, commençait à craindre que le voisin ne fût plus favorisé que lui ; le paysan est méfiant jusqu'à la minutie et quelquefois jusqu'à l'imbécillité.

Certains proposèrent de faire le repas à l'*Hôtel des Touristes* où il y avait de la place. Mais Zante répondit que si on lui faisait cet affront, il ne s'occuperait plus de rien et les laisserait se débrouiller eux-mêmes. Les auteurs de la motion essayèrent de la majorité, un blâme des plus vifs et firent machine arrière en s'excusant du mieux qu'ils purent.

Comment le café de la gare eût-il lâché pareille aubaine ? Tantine et sa nièce cuisineraient le repas, moins prétentieux sans doute, mais peut-être meilleur qu'autre part. Quant à la place, on s'arrangerait et les frais seraient partagés en commun. Les uns enverraient de la volaille pour la poule-au-pot, d'autres le petit salé, d'autres des lapins et peut-être même du boudin et de la saucisse ainsi que les légumes nécessaires, le beurre, les fruits. L'accord fut aussi parfait que le peuvent comporter les choses humaines ; on l'ondoya par de nombreuses chopes et des potées de péquet.

La nouvelle fut vite connue dans le pays : la succession Legrano alimenta les parlottes et, l'imagination aidant, on peut se figurer les proportions qu'elle prit chez nos bons barbillons-meusiens.

A l'invitation reçue, Rompa répondit qu'il arriverait le dimanche indiqué, accompagné de sa femme pour l'aider à porter le dossier, à le compiler et à le remettre en ordre. Cela prit les proportions d'un évènement. Le seigneur de Trébois, qui flaira aussitôt une belle histoire de copères, ne voulut pas manquer le spectacle de l'arrivée du personnage. Il imagina un renseignement quelconque à demander au chef de gare et arriva à cheval, accompagné de Michel, pour assister à la descente du magicien qui apportait, aux jobards de la contrée, de la poudre de perlinpinpin.

Il y avait sur le quai une trentaine de villageois, Zante Bebert en tête pour l'attendre et lui faire honneur. Les présentations se firent comme si c'était le gouverneur en personne qui venait visiter ses administrés.

— Nous allons, dit-il, nous mettre tout de suite à l'ouvrage pour en finir avec le dossier. Ainsi chacun de vous sera en connaissance de tous les éléments de l'affaire et nous pourrons en parler à l'aise pendant le repas.

Il s'avança solennellement vers le *Café de la Gare*, le chapeau boule penché sur le front, flanqué de sa femme portant le dossier qui ballonnait comme les joues du vent. C'était une petite femme avenante et grassouillette qui souriait à tous et semblait leur dire qu'elle leur apportait le bonheur de la fortune, celui qui est le plus accessible et le plus tangible et peut-être aussi un autre bonheur pour ceux qui sauraient s'y prendre avec elle.

Le chevalier savourait ce spectacle tandis que l'écuyer ancien clown ne perdait pas un geste des principaux acteurs de la scène et le gravait dans sa mémoire. Que M. de Trébois eût aimé assister à l'exposé de Rompa et au repas consécutif ! mais s'il était familier avec les artisans et les paysans par inclination naturelle, il ne se galvaudait pas et savait maintenir la distance sans laquelle il eût perdu tout prestige. Il remonta donc à cheval avec son com-

pagnon et à cinquante mètres de là, les passants purent l'entendre rire aux éclats et se frapper la cuisse de sa main restée libre.

*
* *

Au café de la gare, Rompa refit aux Legraniens l'histoire à laquelle Sans-Cul les avait déjà initiés. Ils contemplèrent avec un respect attendri les grimoires aux larges rubans où pendaient des sceaux magnifiques pareils à des bouches goulues.

Mais ce fut le terrier qui les passionna le plus, ils y virent la rivière et les ruisseaux en bleu, les bois en vert, les rochers en gris, les emblavures en jaune et brun et les prés parsemés de points d'or, chacun y pouvait retrouver les lopins qu'il connaissait par leur nom. Le cadastre ne leur avait jamais offert un tel régal des yeux. Aussi fut-ce avec un merveilleux entrain que l'on se mit à table.

Au fumet du pot-au-feu, le visage de Rompa s'épanouit. Il était doué d'un appétit robuste et le fit bien voir. Avec lui, aucune bouchée n'était perdue et son coup de fourchette était conquérant. Il en acquit un supplément d'admiration auprès de gens qui, cependant, savaient, à l'occasion, se remplir comme des bourriches bien tassées. Pot-au-feu, rôti, lapins aux pruneaux, boudins, saucisses, porée, tout y passa. Madame Rompa s'épanouissait à mesure

qu'elle recevait l'onction tiède de ces chairs juteuses et de ces sauces qui coulaient dans la bouche, douces comme des caresses. On buvait à même pour entretenir en bonne forme le tube digestif, si bien que cette personne grassouillette commença bientôt à rouler des yeux de biche vers ses voisins de droite et de gauche, dont l'un lui pinçait déjà la cuisse et l'autre le mollet, car on avait choisi, pour l'encadrer les deux plus lurons de la bande, et ses lèvres s'humectaient d'une voluptueuse rosée.

Lancé comme un bolide à travers l'histoire, Rompa racontait, racontait, et comme il s'agissait du chevalier Legrano, ses auditeurs, pour la plupart, ne se lassaient pas de l'entendre. Le chevalier, disait-il, était venu à Namur avec la maison régnante des Courtenay, l'une des plus illustres familles françaises de la féodalité qui donna trois empereurs à Constantinople, un roi à Jérusalem et des comtes à Edesse. La comtesse, Marie de Brienne, gouvernait le pays pour son mari Baudouin de Constantinople qui avait fort besoin d'argent là-bas, dans son pays d'Orient. Pour lui en procurer, elle imposait à ses sujets des tailles arbitraires. Son bailli, un chevalier Legrano, voulant arrêter certains récalcitrants, reçut une telle bastonnade qu'il en mourut. Marie confisqua les biens des meurtriers et les donna en dédommagement au fils de la victime. Mais le magistrat ayant pris fait et cause pour les opposants, Namur se révolta

et, une nuit de Noël, ouvrit ses portes au comte de Luxembourg tandis que la bancloque sonnait au beffroi : quand je sonne, je fais trembler le cœur de l'homme.

Ce fut la chute de la dynastie de Courtenay et l'avènement de la maison de Flandre. Le Comte Guy de Dampierre confirma les donations faites au nouveau chevalier Legrano pour le meurtre de son père et, étant bien servi par lui, le récompensa encore par de nouvelles terres, bois, étangs, etc... Il posséda à peu près la moitié de la Famenne et figura parmi les douze pairs du comté.

Mais le comte Jean III ayant cédé la souveraineté à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, celui-ci dépouilla les pairs des anciennes dynasties pour avantager ses chevaliers de la Toison d'or et pour détruire les vignobles qui faisaient concurrence aux siens de Nuits et de Beaune, comme ceux du stor-doir de Buley, à La Plante, où maintenant on fait pousser des fraises dont les amateurs font leurs délices.

— Qué savant ! murmuraient les villageois, il connaît tout. Et dire que voilà ce qui s'est passé ici, sur notre terre et que, sans lui, nous aurions ignoré jusqu'à la fin de nos jours. Ce que c'est tout de même que l'instruction !

Rompa leur apparaissait comme une espèce de magicien. M. le curé, ni le maître d'école n'en savaient

autant que lui. Quant aux deux gaillards que Madame Rompa avaient entrepris et qui cherchaient à pousser leurs avantages aussi loin que possible, ils n'étaient pas moins emballés que les autres bien que leur oreille fût plus distraite que leurs mains à des travaux d'approche.

Avec le café, Rompa réclama du cognac. Et pour lui montrer qu'on cherchait à lui être aussi agréable qu'il se peut, on campa la bouteille devant lui. On fit de même pour les cigares. Il était rutilant. Son cou, sur lequel retombaient des bajoues de babouin, était violacé et son visage couleur amarante. On eût dit qu'il allait éclater. Mais il n'éclatait pas, il rayonnait en sirotant le verre d'eau-de-vie chauffé dans le creux de sa main et en faisant fumer son cigare comme une cheminée d'usine. De satisfaction, il dodelinait de la tête et, de temps en temps, comme dit Rabelais, barytonnait du cul.

Et plus il s'épanouissait, plus il promettait de richesses à ses interlocuteurs chauffés à blanc.

Adelin, le passeur d'eau arriva vers les quatre heures avec son cousin Materne dont la grand'mère était une Algras. On les mit au courant et comme un voisin avait glissé dans le tuyau de l'oreille de Rompa que Materne était un braconnier réputé, celui-ci put voir le plan terrier que Phrasie s'empressa de lui montrer après s'être essuyée les mains.

Adelin, qui croyait facilement au merveilleux,

entra d'emblée dans le vif du sujet ; il éructait des sons dont ceux qui les comprenaient pouvaient se rendre compte de son état de grâce. Materne, lui, souriait d'un air satisfait et malicieux à la fois ; les Rompa, aux aguets des réactions, le remarquèrent, l'homme fit un signe à la femme qui entreprit aussitôt le garçon. Elle le fit parler. Ce n'était qu'une alerte, il s'intéressait à cette succession miraculeuse, sans réserve ; mais il coula dans l'oreille de la com-mère qu'il n'avait pas attendu la révélation de ses droits pour exercer des reprises sur les bois marqués en vert sur le terrier. Elle comprit à mi-mot et lui fit entendre qu'elle espérait bien en recevoir la preuve. Comme réponse, il lui fit un clin d'œil qui alla jusqu'au cœur de cette accorte personne. Et Rompa, rassuré, sirota son septième verre de cognac doré.

Alors les tartes firent leur entrée : au sucre, au riz, aux caurins, au flan, aux mâtons, en même temps que les flammiches qui sont au fromage, auxquelles les invités firent autant d'honneur qu'au repas. Ce qu'ils étaient capables d'en absorber ! On eût dit qu'ils assouvissaient de vieilles faims tirées d'un lointain passé et qu'ils voulaient en même temps se prémunir contre les vicissitudes de l'avenir.

Cela n'empêchait pas Phrasie de se faire serrer de près par Materne. Ses deux premiers cavaliers servants étant évincés.

Il n'y a personne de plus joyeux que lui, disait-on de Materne au village, chaque fois qu'il y arrivait. C'est un bon fieu, toujours prêt à rire et disposé à boire, franc luron, gaillard et câlin avec les filles, généreux et plus fol encore lorsqu'une quantité de libations s'est écoulée sur la rude pente de son gosier, ce qui est l'indice d'un bon caractère.

Oui, on était content quand on le voyait descendre la route blanche bordée de hauts peupliers, droits comme des chandelles, son « pied de frêne » noué au poignet par une lanière de cuir, avec lequel il exécutait des moulinets pour rythmer sa marche allègre. C'était comme une chanson qui arrivait. Il portait avec lui la fraîcheur des bois, la jeunesse charmante des vallons et des combes. La gaieté rayonnait sur son visage ; il avait un compliment pour chaque commère et donnait des sous aux enfants.

Il y avait tant d'aisance dans ses gestes, tant de candeur dans ses yeux limpides, tant de franchise sur son visage quand, dans son rire, il découvrait ses dents de jeune loup, qu'on ne s'expliquait pas la terreur qui s'attachait à son nom dans l'alentour. On ne le connaissait pas comme batailleur, car dès qu'une dispute surgissait en sa présence, il l'apaisait, de même qu'Adelin, par quelques plaisanteries. Pour lui, c'était perdre son temps que de se quereller au lieu de s'amuser, et l'on noyait les ressenti-

ments dans des tournées de bière et de péquet. On avait déjà vu des ivrognes s'attaquer à lui, mais il les avait pris dans ses bras musclés et sans leur faire de mal les avait déposés tranquillement sur le côté. On ne comprenait pas pourquoi, dans certains hameaux, on en parlait avec crainte.

Un mystère l'entourait. On avait beau répéter qu'il était incapable de faire du mal à une mouche, les filles n'en croyaient rien et elles étaient amoureuses de l'inconnu qu'il portait en lui.

Les gendarmes le regardaient d'un mauvais œil, mais il ne semblait pas s'en apercevoir et leur offrait à boire à l'occasion.

Quelquefois, on en parlait, mais à mots couverts : plusieurs gardes avaient été tués sans qu'on eût pu découvrir les meurtriers. La justice avait rôdé autour de Materne, mais, faute du moindre indice, elle l'avait laissé tranquille. D'après ce que prétendaient ses partisans, personne ne pouvait affirmer l'avoir vu à l'affût sur les terres du vicomte, on l'accusait à la légère. Néanmoins on devait savoir à quoi s'en tenir puisque ce seigneur avait déclaré qu'à la première occasion ses gardes traiteraient Materne comme un animal dangereux.

Bref, les certitudes faisaient défaut et l'on se perdait en conjectures sur le compte de ce joyeux gars. Une légende se formait autour de lui. On lui attribuait des prouesses extraordinaires. Tour à tour

bandit, héros et lutin, il charmait les imaginations des simples ; on en parlait à l'écrienne devant la cheminée où le bois flambait en crépitant. Et Phrasie de dire, toute heureuse de sa trouvaille, que Materne était le chevalier Legrano ressuscité. Le mot fit fortune en un instant, on n'appela plus Materne que chevalier, tandis qu'on savourait les quartiers de flammiches dorées, trempées dans le café.

Cependant Rompa, qui avait vidé à peu près à lui seul les deux tiers de la bouteille de cognac et s'attaquait au dernier tiers pour faire passer la tarte, n'oubliait pas les affaires, tout en rotant comme un grand d'Espagne de première classe à la cour de Madrid. Il perçut la cotisation de chacun, de sorte qu'il reprit le train, bourré de pied en cap comme un cervelas frais, mais aussi avec les poches remplies d'écus. Phrasie et lui avaient annoncé qu'on les reverrait sans tarder, à condition qu'ils fussent reçus à la fortune du pot, les agapes comme celles auxquelles ils venaient d'assister devant être réservées pour les grandes circonstances. On les avait tellement comblés qu'ils n'avaient même pu faire un tour dans le pays pour en admirer les beautés naturelles.

*
* *

Les affaires de Zante Bébert marchaient à souhait au *Café de la Gare* ; la succession du chevalier Le-

grano était d'un bon profit pour son débit de boissons et il croyait bien avoir trouvé le filon. Mais l'un des brasseurs, celui à qui il n'achetait pas sa bière, envieux de voir les tonneaux de son concurrent se vider aussi rapidement chez Sans-cul, résolut de damer le pion à ce dernier.

Il possédait une remise et une grange à trente mètres de là. Il les fit aménager et bientôt on inaugura un nouveau cabaret ; il s'intitulait sur une belle enseigne peinte en vert sur fond blanc : *A la Sortie des Voyageurs*, café restaurant. A l'une des fenêtres était apposé un écriteau de Bass et C^o, annonçant stout et pale-ale.

Zante Bébert en blémit de rage. N'était-ce pas scandaleux de lui voler ainsi son idée.

— Et dire que la justice ne protège pas les honnêtes gens contre de tels abus, alors qu'elle vous inquiète et vous tracasse pour d'insignifiantes peccadilles !

Mais ce qui le faisait enrager le plus, c'étaient les plaintes de sa femme.

— Je l'avais bien dit, que cela ne durerait pas, proclamait-elle.

— Quoi ? Qu'avez-vous dit ? Vous n'avez rien dit du tout. Qu'auriez vous pu dire ? Vous n'êtes pas sorcière bien sûr, pour connaître l'avenir. Si vous saviez ce qui allait arriver, fallait me le dire,

je me serais arrangé avec le brasseur pour sa bicoque et nous serions tranquilles.

Toutefois, rien ne pouvait arrêter les lamentations de Tantine.

— Je n'ai jamais eu de goût pour ce métier-là. Je vous ai déconseillé de l'entreprendre, mais vous n'avez pas voulu m'écouter, comme toujours. Mes prévisions se sont réalisées plus vite que je ne le craignais. Ah ! misère ! qu'allons-nous devenir ?

Au fond, Tantine n'était pas aussi désolée qu'elle voulait bien le dire. Mais elle éprouvait un secret plaisir à mettre en défaut son mari. La joie de Zante et son inaltérable confiance dans la vie l'agaçaient souvent. Elle était de ces personnes qui éprouvent de la volupté à être plaintes. On ne pouvait lui causer plus de satisfaction qu'en lui parlant de sa constante infortune. A l'en croire, le sort l'avait accablée de ses coups les plus funestes. A quarante-cinq ans, elle se plaignait encore d'être orpheline de père et de mère. Aussi, comme sa vie s'était écoulée paisiblement, cherchait-elle toutes les occasions de récriminer contre sa triste destinée.

Les caractères des deux époux n'avaient jamais pu se concilier. Tout en étant fort attachés l'un à l'autre, peut-être à cause de cela même, ils se querrelaient sans cesse comme deux ennemis soutenus par une haine mortelle.

Tantine triomphait par ses lamentations éperdues,

Zante ne parvenant pas à lui faire entendre raison. La place était bonne pour un seul auprès de la gare et non pour deux. Par contradiction, elle voulait que son mari se remît à la couture. Mais outre que l'ouvrage faisait défaut, Zante prétendait ne pas reprendre un métier qui avait cessé de lui plaire. Les débuts avaient été trop prometteurs, le ménage s'était livré à des illusions analogues à celles de Perrette ayant un pot au lait bien posé sur un coussinet ; il fallait déchanter. Il ne souffrait que parce que l'appât du gain l'avait piqué au vif. Certes, la recette avait baissé, mais elle était encore suffisante. Le *Café de la Gare* n'avait-il pas la clientèle des Legraniens ?

Zante passait sa journée sur le pas de sa porte, souriant aux passants, essayant de les détourner, à son profit, de la *Sortie des Voyageurs*. Il fallait le voir manoeuvrer ! Il interpellait le passant de loin, commençait une histoire, faisait quelques pas vers lui, le joignait et l'entraînait en douce dans son cabaret sans que l'autre y prît garde.

Cependant Tantine ne cessait pas de gémir comme une tourterelle perchée sur un ormeau. Seule, la nièce Lucie apportait à Zante la joie de sa jeunesse, de son entrain et des jeunes hommes que sa jolie frimousse attirait. Elle suggéra à Zante de faire la paix avec les voyageurs qui plaçaient la « confec-

tion » ; il s'offrit à leur recruter des clients et ainsi, il en fit des habitués du *Café de la Gare*.

Mais la succession Legrano était, si l'on peut ainsi dire, son meilleur cheval de bataille, aussi ne manqua-t-il pas les occasions d'en tirer profit et chercha même à les multiplier. Pour cela, il se fit le correspondant bienveillant de Rompa et lui offrit de faire, du *Café de la Gare* son quartier général quand il viendrait, à la belle saison, passer des vacances à Barbeau-sur-Meuse.

La proposition ne manqua pas d'être agréée par l'avantageux archiviste.

On le vit arriver avec sa femme, chacun portant une valise d'importance. On leur avait choisi la plus belle chambre de la maison. A cinquante mètres du train, c'était facile pour Rompa lorsqu'il avait affaire au chef-lieu ou ailleurs.

Il y avait toujours pour eux chez l'un des affiliés un bon fricot qui les attendait à midi et chez un autre une tarte pour reciner à quatre heures. C'étaient comme un coq et une poule en pâte. Et l'un des Legraniens ne voulait jamais être en reste vis-à-vis de l'autre craignant que celui qui traiterait le mieux le détenteur de leur fortune ne fût avantagé.

Sur deux tables accolées du *Café de la Gare*, Rompa installait ses papiers, chaussait ses bésicles à grosses branches noires sur son nez, dont la teinte variait entre le coquelicot et le violet selon les heures

et se mettait au travail, non sans avoir une grande chope de bière à portée de sa main.

Les villageois, qui n'avaient pas la chance d'avoir un Legrain ou un Algret dans leur ascendance, venaient boire un verre au *Café de la Gare* pour voir cet homme important dans l'exercice de sa fonction et cherchaient à entrer en conversation avec lui pour en tirer une consultation au sujet de l'une ou l'autre affaire ; quand il eut réussi à faire entrer aux ponts et chaussées le fils de l'un d'eux, la considération dont il jouissait déjà atteignit à son apogée dans le charmant pays de Barbeau-sur-Meuse.

Il buvait et mangeait aux frais de l'habitant et empochait, comme un avocat, quelques provisions pour les démarches qu'il promettait d'entreprendre.

Zante était content de l'héberger car il attirait du monde au café où il buvait à « tire-larigole » comme disait Tantine qui prononçait beaucoup de mots de travers.

Le chevalier de Trébois ne voulait pas se commettre avec le personnage qui trônait dans le cabaret de Sans-Cul, mais il y envoyait Michel pour entretenir son plaisir. Rompa, renseigné sur le visiteur lui servait du Monsieur l'Ecuyer comme s'il avait de la crème plein la bouche. Il s'informait de M. le Baron qu'il n'avait pas l'honneur de connaître, n'oubliant pas que le sire de Trébois était baron depuis la mort de son père et que si on continuait

à l'appeler chevalier, c'était par habitude. Il parlait du château dont on disait merveille, espérant s'y faire inviter ; il arriva jusqu'à dire qu'il se livrerait volontiers à une étude généalogique de la famille de Trébois sur laquelle il possédait déjà des renseignements intéressants. Michel buvait ses paroles et ne perdait pas une inflexion de sa voix grailonnante, ni un des tics de son visage couperosé.

Rentré au château, l'ancien clown se grimait, s'installait à table et imitait Rompa devant le seigneur qui, bientôt, se tenait les côtes et suffoquait de rire, tant la caricature avait de relief. Pas un détail de l'histoire du chevalier Legrano n'avait été perdu pour Michel qui jonglait avec les emblavures, les sarts, les prés, les bois, les millions avec l'accent de l'archiviste. Le baron ne se lassait pas de l'entendre.

*
**

Mme Rompa partait à la promenade, car elle n'avait rien à faire au *Café de la Gare* pendant que son mari était occupé à ses paperasses. Elle aimait la nature, le plein air et se passait difficilement d'amoureux. Sans doute était-elle attachée à son époux, mais elle le considérait plutôt comme un associé depuis que, dans le rapport conjugal, il était devenu déficient. C'est qu'elle n'était pas dans ce

cas et elle ne pensait pas lui manquer en cherchant au dehors de justes compensations. Du reste, il ne paraissait guère s'occuper de ces futilités et la laissait libre de se promener à sa guise, voire d'aller, de temps en temps, passer un jour ou deux chez l'un ou l'autre de sa famille. A en juger par ses sorties qu'on appelle en cette contrée des « culs levés » elle devait posséder une famille nombreuse, ce qui pouvait passer pour une bénédiction du ciel.

Mais en somme, à part cela, elle était fort discrète et personne ne s'était encore avisé de considérer Mathieu Rompa comme un mari complaisant ou tout au moins indifférent aux fantaisies sensuelles de sa conjointe. Au reste, ses petites escapades ne relevant guère du sentiment, n'affectaient pas la régularité de sa vie conjugale ; si elles n'étaient pas toujours sans lendemain, elles n'avaient cependant pas la durée qui peut les rendre dangereuses. Un quarteron de menues frasques a beaucoup moins d'importance qu'une liaison qui s'éternise.

Des gaillards dont elle avait reçu quelques hommages furtifs lors de sa première visite à Barbeau-sur-Meuse, au grand repas du *Café de la Gare*, c'était Materne qui l'intéressait le plus, à cause, d'abord, de l'aspect physique du beau mâle, ensuite de l'espèce d'auréole dont il était entouré.

Avec sa mère, il habitait une petite ferme, à l'orée des grands bois, là-haut, dans une combe remplie,

l'été, d'une verdure luxuriante. Une haie épaisse et bien entretenue entourait le jardin et le verger où il eût été malaisé de s'introduire, car deux grands chiens de garde en défendaient la barrière. A côté, la forêt montait, couronnait la colline, couvrait le plateau, descendait épaisse et mystérieuse dans d'autres fonds, ondulait sur d'autres coteaux et se perdait, majestueuse, dans les lointains bleus de l'horizon.

C'était le domaine du jeune homme. Il la connaissait dans ses layons où le soleil jamais ne jette ses sequins d'or à travers la ramée, dans ses taillis et ses futaies, ses clairières et ses marécages. Elle n'avait pas de secrets pour lui. Comme une mère, elle avait bercé ses sommeils de gamin. Il s'endormait à son murmure, au bruissement incessant de ses cîmes. Puis elle abrita ses amours. Elle modifiait sans cesse ses aspects, se parait de beautés toujours nouvelles, toujours fraîches et toujours jeunes pour perpétuer l'enchantement dont elle le caressait. Tout jeune, il l'avait parcourue pour y trouver le château de la princesse endormie. Il s'était aventuré dans des gorges profondes pour y défier le loup garou ou lui tendre des pièges. Il y avait vu, dans les brouillards d'automne, dorées par le soleil couchant, des formes aériennes et subtiles folâtrer autour des arbres, glisser dans les taillis, serpenter autour des arbres et disparaître à son approche.

Il connaissait les feux follets qui couraient la

nuit, dans les entours du grand marécage, auprès des vieilles souches pourries, mais leur vue ne lui causait aucun effroi. On disait cependant que c'étaient les âmes des gardes et des braconniers qui revenaient, car il y avait eu naguère un grand combat en ce lieu dont le souvenir se perpétuait dans la région. On en parlait aux veillées, de la rencontre meurtrière des paysans, des gardes forestiers et des gendarmes à la grande mare et elle avait pris peu à peu des proportions homériques. Aussi, quand les filles venaient au bois cueillir la pervenche et le muguet, la fraise, la myrtille et la cornouille, se faisaient-elles expliquer par Materne les péripéties de cette lutte sans merci. Phrasie se les fit plusieurs fois conter en regardant à l'envers les feuilles des chênes.

Les bêtes étaient familières au jeune homme ; nul ne savait comme lui leurs habitudes, leurs gîtes et leur nombre. Quel frisson passait sur cette femme quand il lui montrait un faon endormi, une poule faisane sur son nid, un lapin caché dans une touffe d'herbe qui ne se décelait que par un petit œil noir, trop brillant pour n'être que de la matière morte. Elle était prise d'une sorte de frénésie comme une bacchante à la poursuite d'un sanglier ; elle délirait d'enthousiasme. A ce moment, personne n'eût pu dire qu'elle était attachée à un podagre retors ; elle devenait éloquente et proférait des incantations qui la haussaient jusqu'à la beauté antique.

Mais si Materne partageait cette ivresse dans une certaine mesure, il ne se laissait pas prendre au lyrisme des sens jusqu'à livrer ses secrets. Son père, trahi par un compagnon, avait été pris dans une embuscade par les gardes. La lutte avait été chaude, il avait fallu l'assommer pour en venir à bout ; il était mort en prison. Instruit par l'expérience, le fils ne se confiait à personne et c'est ce qui rendait les filles encore plus pressantes. Elles se livraient à lui, passionnées de connaître ce qu'il taisait obstinément.

Possédant une partie de bois à la lisière de la forêt, en bordure de sa terre à blé et de sa prairie, il prenait tous les ans un permis de chasse, histoire, disait-il, de protéger ses récoltes contre les déprédations du gibier voisin. Le régisseur du domaine de Congre avait offert de lui acheter le bois et même ses terres à des prix dépassant singulièrement leur valeur. Mais il lui avait répondu en riant :

— Ce qui est bon pour le vicomte l'est tout autant pour moi, M. le régisseur.

Encore, en ce temps-là, ne se considérait-il pas comme un descendant du chevalier Legrano, chambellan du comte souverain de Namur. Mais depuis que Rompa lui avait révélé cette ascendance, il ne considérait pas le vicomte comme son cousin vu qu'avec les co-héritiers de cette succession fabuleuse,

il avait des reprises à effectuer sur le domaine illégal, en attendant le procès qui rétablirait chacun dans ses droits.

*
* *

Materne, durant le séjour de l'archiviste à Barbeau-sur-Meuse, descendait plus souvent que de coutume au village. Galant avec les filles, généreux envers les enfants, jovial avec tout le monde, il n'y comptait que des sympathies.

De temps en temps, on le voyait entrer chez le notaire, mais on ne parvenait pas à connaître le but de ces visites. On essayait, il est vrai de le faire parler :

— Eh ! Materne, vous avez encore été porter vos sous au notaire, vous vous engraissez, saperlote ! vous êtes en passe de devenir un des riches du pays.

Mais Materne ne répondait pas, il se contentait de rire et d'offrir à boire.

— C'est un cachottier, disaient les uns. Mais Adelin ne manquait pas de répondre :

— Il n'est pas obligé de faire connaître ses affaires à tout le monde.

Cela intriguait. On questionnait le clerc et le saute-ruisseau de l'étude tout en les faisant boire. Mais ils ne savaient rien. Le notaire emmenait Materne dans son bureau particulier. Quel honneur ! pensaient les

paysans. Du coup, la considération de l'homme des bois s'en trouvait accrue.

Un loustic raconta qu'il avait vu au nouvel-an, dans la cuisine, Materne tirer un lièvre de dessous son tricot de laine en disant :

— Tenez, M'sieu l'notaire, v'la pour vot' bon an !

Et ils avaient bu la goutte et croqué des petites galettes.

Le bavard n'avait pu en saisir davantage, l'arrivée d'Ursule, la mesquenne, l'ayant mis en déroute.

Cette Ursule, c'était un type, un cerbère intraitable ; elle avait son histoire. Deux ans auparavant des villégiateurs avaient loué une partie de maison attenante à celle qu'occupaient les parents de la dite Ursule. Cette fille travaillait comme un cheval, elle était courtaude, massive, noire et velue comme une chenille. Aussi n'avait-on pas manqué de l'appeler la chenille. Aucune besogne ne la rebutait. Mais en hiver, il n'y avait guère d'ouvrage. Aussi fut-elle enchantée de l'offre que lui fit Mme Dartin de l'engager comme bonne à tout faire. Voir la ville, c'était pour elle un bonheur réservé aux privilégiés de la terre, auquel elle n'avait jamais osé aspirer. Elle pourrait envoyer ses gages à sa mère ce qui la tirerait d'embarras ; elle serait bien nourrie, et porterait des tabliers blancs.

Le départ fut solennel. La chenille arriva à la gare affublée d'une défroque bizarre ajustée par la

couturière du hameau et coiffée d'un chapeau à plumes fripé. C'était sa grande toilette. Elle ressemblait à une négresse endimanchée et à un cacatoès décati ou encore à un épouvantail à moineaux. Ses parents lui recommandèrent de se bien conduire, d'être docile envers ses maîtres, de leur obéir, d'aller à la messe le dimanche et à la communion tous les mois, comme elle avait accoutumé de faire au village où sa bonne conduite lui avait valu d'entrer dans la congrégation. Elle en portait la médaille, par dessus son corsage, comme un pendentif.

Le garde-convoi dut mettre fin aux effusions en hissant Ursule et son bagage et en fermant violemment la porte derrière elle. Dans le tunnel, la chenille poussa des exclamations qui firent la joie des voyageurs.

Elle prit possession de son service. Elle ne s'y montra point parfaite ; bien qu'elle ne fût pas foncièrement maladroite, il lui arrivait de casser des verres et des assiettes et elle ne parvenait pas à se dépouiller de son aspect villageois. Si les maîtres traitaient des amis, elle riait des bons mots qu'elle entendait en servant à table. On ne pouvait obtenir d'elle qu'elle restât impassible et silencieuse. Aux visiteurs dont la mine lui revenait, elle adressait des propos intarissables sur les banalités journalières et les choses de sa bourgade. Elle était indiscreète avec candeur et bruyante. Sa maîtresse perdait ses peines

à la vouloir styler ; mais elle était honnête, ne pensait pas à faire danser l'anse du panier, ni à percevoir le sou du franc. Elle était bien un peu goinfre, mais ne dérobaient pas de friandises, elle n'était pas coureuse et l'on ne voyait jamais de tourlourous penchés vers la fenêtre de la cuisine. Si elle s'en allait en course, elle ne s'attardait en chemin avec aucun soldat, garçon d'épicerie, de boucherie ou de boulangerie.

Ayant entendu parler de malandrins qui se présentaient sous l'aspect de la bienséance, elle gardait la maison comme un chien hargneux. Si elle manquait d'usages, elle offrait, par contre, toute sécurité. Ses maîtres déclaraient donc, qu'à tout bien considérer, elle leur donnait satisfaction. Et ils la traitaient bien.

Aussi, quel ne fut pas l'étonnement de la dame quand la chenille, après avoir tourné longtemps autour du pot, lui dit, d'un air embarrassé :

— Madame, j'ai l'idée de m'en aller, mais comme je ne veux pas vous causer d'ennuis, je resterai tant que vous n'aurez pas trouvé à me remplacer.

— Que dites-vous là, ma fille ? vous voulez me quitter ?

— Oui, Madame.

— Pourquoi donc, avez-vous à vous plaindre de nous ?

— Pas du tout, au contraire.

— Vous avez suffisamment à manger ?

— Oui, bien sûr, je répète à madame que je n'ai pas à me plaindre ici.

— Est-ce un question de gages ?

— Pour ce que j'ai à faire ici, mes gages suffisent.

— Vous vous déplaitez donc avec nous ?

— Au contraire.

— Alors, je ne comprends plus. Pourquoi voulez-vous donc nous quitter ?

— C'est que je voudrais gagner davantage.

— Si vous avez un autre service en vue, dites-le moi sans détour, je vous donnerai ce qu'on vous a offert.

— On ne m'a rien offert et je ne voudrais servir nulle part ailleurs.

— Je comprends de moins en moins, expliquez-vous donc !

Ursule parla avec volubilité. Ses parents se trouvaient dans une gêne voisine de la misère, Madame le savait bien. Une de ses sœurs malade exigeait des soins dispendieux et son frère Julien, à peine rentré du service militaire, parlait de se marier au lieu de songer à aider la famille. Elle envoyait ses gages et ses pourboires, mais cela ne suffisait pas. Quant à elle, Joseph, l'apprenti du menuisier l'épouserait bien si elle avait de quoi l'établir.

— Tout ce que vous me dites là, ma fille, est fort exact. Vos parents sont dans une situation difficile, je le sais ; que vous désiriez vous marier, rien de

plus naturel, mais je ne vois pas comment vous pourriez vous procurer de quoi satisfaire à toutes les nécessités. Vous ne trouveriez cela dans aucun service.

— Je le sais bien, Madame, c'est pourquoi je voudrais chercher ailleurs.

— Chercher ailleurs, où ailleurs ?

— Eh bien, Madame, on m'a dit qu'en louant une chambre et en faisant le trottoir, comme on dit ici, je gagnerais bien dix francs par jour et peut-être davantage.

Mme Dartin regarda Ursule avec stupéfaction en se demandant si elle rêvait. Le visage de la mari-torne reflétait la plus sereine des candeurs. Et la jeune femme était partagée entre un profond navrement et une folle envie de rire.

— Vous perdez la tête, ma pauvre fille !

Ursule la regardait stupide, sans comprendre.

— Je pourrais peut-être envoyer par mois une cinquantaine de francs aux vieux et en garder autant pour moi. Au bout d'un an ou deux, j'aurais de quoi nous établir, Joseph et moi et acheter une bique.

— Comment, vous vous donneriez ainsi au premier venu, à n'importe quel passant.

— Ah ! Madame, que ne ferait-on pas pour de l'argent !

— Une honnête fille comme vous ! Mais qui a pu vous mettre de telles sornettes dans la tête ? Que

diraient vos parents, que penserait votre cousin, le père blanc ?

— Qu'est-ce qu'ils diront si je gagne de l'argent ?

— Mais c'est un péché grave, dit la dame, décontenancée par une telle aberration.

— Un péché ! mais Madame, je n'y prendrai point plaisir. La ramasseuse de chiffons me disait encore hier qu'il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens.

— Vous ne ferez pas cela, Ursule.

— Pourquoi pas, Madame, sauf votre respect. La preuve que ce n'est pas si mal, c'est qu'il y a une église en ville où les filles paient Saint-Antoine pour qu'il leur procure des clients.

— Vous vous exposerez à contracter les pires maladies, à traîner une vie honteuse avec des gens sans aveu.

Tout cela n'arrivait pas à l'entendement de la chenille qui s'obstinait dans son projet. Il n'y avait place que pour une idée dans cette caboche, il n'était pas possible d'en faire entrer une autre en même temps.

Pourtant la jeune femme, voyant cette fille fagotée comme une gardeuse de vaches et noire comme une mulâtresse ne put s'empêcher de rire.

— Et vous croyez que vous en trouverez des clients, avec votre tournure ?

— Que me dites-vous là, Madame, le visage n'y est pour rien dans cette affaire-là.

Voyant qu'elle ne parviendrait pas à introduire la raison dans cette tête de bois, Mme Dartin conclut :

— Vos parents vous ont confiée à moi, vous ne quitterez pas ma maison sans leur assentiment.

Ursule acquiesça et la jeune femme écrivit aussitôt. Le père arriva sans retard. Aux premiers mots des projets de sa fille, il lui flanqua une volée et la menaça de l'enfermer dans une maison de correction si elle persistait à vouloir déshonorer la famille.

Elle s'inclina devant la volonté paternelle, mais il n'est pas certain qu'elle eût compris pourquoi elle avait été battue.

Mais l'année d'après, une de ses sœurs l'alla remplacer et elle réintégra Barbeau-sur-Meuse où le prestige d'avoir servi en ville la fit entrer chez le notaire où elle fut le même chien de garde qu'à la ville.

Aussi ceux qui essayaient de la questionner au sujet de Materne ou de tout autre client du notaire étaient-ils vertement reçus et repoussés avec pertes et fracas.

*
* *

Ne parvenant pas à pénétrer le secret de l'homme des bois, on se rattrapait sur Ernest, surnommé Tout-en-or, parce qu'il était casqué d'une tignasse d'un blond tirant sur le roux. On le considérait com-

me un peu innocent, mais pas autant que Mihien qui vaguait par les villages, les routes et les venelles en se tenant à lui-même des propos sans cohérence ; mais il s'en laissait facilement conter et riait aux éclats à la moindre saillie, ce qui est considéré comme l'indice d'un bon caractère. C'est vrai qu'il était sans méchanceté et assistait régulièrement aux offices religieux, ayant même fait le petit Saint-Jean à la procession jusqu'à l'âge de la puberté. Il allait à confesse s'accuser de niaiseries dont le curé devait se gausser. Si l'on disait de lui qu'il n'avait inventé aucune poudre, pas même celle de perlinpinpin, non plus que le fil à couper le beurre, il jouissait néanmoins de la sympathie générale comme tout être inoffensif, avenant et jovial. Les bigotes mêmes lui pardonnaient sa bonne humeur un peu trop bruyante en raison de sa ponctualité aux offices religieux.

Tout-en-or était une âme simple. Cela n'avait pas empêché l'antique instinct de chasseur de se réveiller chez lui lorsqu'il passait les aumailles de la ferme au Tierne des Agaisse, à l'orée du bois du même nom.

Le plaisir d'attraper des grenouilles dans la mare, de les mettre en ligne, pour voir celle qui, la première, regagnerait l'onde natale, celui de rechercher dans les haies des tiges creuses de plantes séchées pour en faire des pipeaux et d'autres du même genre, n'avaient pas suffi à meubler les heures de soleil.

Mais les lapins qui venaient se chauffer à l'orée du bois, les lièvres, les perdreaux, les faisans l'attiraient. Quelquefois il voyait, sur le versant de l'autre coteau, un cerf et des biches qui broutaient non loin des vaches. Ces libres bêtes formaient pour lui un autre monde, toutes nimbées de mystère. Pour les épier, il savait rester immobile ainsi qu'un chat à l'affut, sans même cligner des paupières.

D'abord il s'était contenté de les regarder, mais bientôt la tentation lui était venue de s'en emparer.

C'est ainsi qu'à la fin d'une vesprée septembrale, Tout-en-or, racontait-on, entra dans l'église où le curé entendait ses ouailles en confession.

Quand ce fut le tour du jeune homme, n'ayant pas grand'chose à dire, comme le baudet des animaux malades de la peste qui avait tondu d'un pré de moines la largeur de sa langue, il s'accusa d'avoir pris un lièvre au gîte.

— Hem, hem, fit le curé, c'est grave cela. Et qu'en as-tu fait de ce lièvre dont tu t'es emparé à l'encontre du commandement de Dieu sur le bien d'autrui.

— Je l'ai déposé chez Pancrace.

Chez Pancrace, c'était au cabaret en face de l'église.

Le curé qui devait, le surlendemain traiter ses collègues du doyenné, pensa sans doute que ce lièvre

lui était envoyé par la divine providence pour régaler ses confrères.

— Mon ami, lui dit-il, je ne puis t'absoudre de ce péché si tu ne récites vingt *ave* et vingt *pater* devant l'autel de Saint-Joseph. Et surtout, n'escamote pas les mots, comme il y en a trop qui le font. Tu en auras pour une vingtaine de minutes, j'aurai l'œil sur toi.

Tandis que Tout-en-or allait s'agenouiller devant l'autel en question, le curé sortit du confessionnal, gagna la sacristie et entra au presbytère par le jardin.

— Marie, dit-il à sa servante, va-t-en tout de suite chez Pancrace et dis-lui que tu viens chercher le lièvre que Tout-en-or y a déposé pour moi.

Pancrace, sans méfiance, livra un beau trois-quarts tout doré, au ventre blanc comme un duvet de colombe.

Qui fut quinaud en arrivant chez Pancrace, après la pénitence, pour reprendre son gibier ?

Mais Tout-en-or, bon enfant, finit par se mettre à rire.

— Ah ! il m'a bien eu le curé, c'est un malin !

Il n'y perdit rien toutefois, car le prêtre le fit dédommager par le sacristain, ce dont le jeune homme parut satisfait.

Néanmoins il ne jugea plus à propos de s'accuser par la suite de lapins ou de perdreaux pris au collet,

ayant, au surplus, entendu dire par un esprit fort du village que les bêtes sauvages n'appartiennent qu'à celui qui sait les prendre.

On contait aussi qu'après Pâques, Tout-en-or s'étant de nouveau agenouillé au tribunal de la pénitence, annonça au curé qu'il allait se marier.

— A la bonne heure, mon garçon ! c'est très bien. Je suis content d'entendre, pour une fois, autre chose que de vilaines actions. Et avec qui donc vas-tu te marier ?

— Ah ! cette fois, Monsieur le curé, je ne vous en dirai rien. Vous m'avez eu avec le lièvre vous ne m'aurez pas avec la commère.

Ce fut le curé qui fut quinaud, mais comme dans les cas où l'on n'a pas le bon bout, il s'en tira par l'argument d'autorité et rappela Tout-en-or au respect du sacerdoce.

* *

Pendant que sa femme allait au bois retrouver Marterne, ou se promener en barque avec quelque villégiateur, Rompa, au *Café de la Gare* compulsait ses dossiers. Il en avait un pour chacun des participants. Quand l'un d'entre eux venait aux nouvelles, Rompa tirait du tas une belle farde couleur crème, sur laquelle figuraient les nom et prénoms de l'intéressé, soigneusement calligraphiés et agrémentés d'aimables

fioritures. Il l'ouvrait d'un geste précieux, mettait le doigt sur un papier et disait à son interlocuteur :

— Ici, c'est vous, Algret Jean-Baptiste.

Puis, allant au bas de la page :

— Là, c'est le chevalier Legrano. Il me faut aller de l'un à l'autre. Vous voyez, il y a déjà une partie du chemin parcouru : Jean-Baptiste, fils de Jean-Joseph, fils de Pierre, fils de Zéphyrin, fils de Nicolas, fils de Désiré, fils de Norbert. Cela nous conduit déjà jusqu'en 1692. La première moitié de l'étape est franchie, mais la seconde est la plus difficile parce que les registres paroissiaux ont souvent disparu dans des incendies. Alors il faut me livrer à des recherches compliquées et onéreuses, et déjà, jusqu'ici, j'y ai mis de ma poche, ajoutait-il d'un air de reproche.

Le paysan se grattait la tête, puis se hasardait, malgré l'air quinteux de l'archiviste, à demander combien il faudrait encore de quibus pour arriver au but.

Rompa tirait deux ou trois bouffées de sa pipe, crachait, buvait une gorgée de bière, puis se décidait, tout en rechignant et en graillonnant, à énoncer un chiffre, en ayant soin de faire remarquer qu'il n'était qu'approximatif, le prix des recherches n'ayant pas la fixité d'une livre de sucre ou d'un paquet de chicorée chez l'épicier.

Les gens qui ont placé des fonds dans une mauvaise affaire continuent infailliblement à allonger

leurs écus quand elle en réclame, dans le fallacieux espoir de récupérer leur mise ; c'est gribouille qui se jette à l'eau dans la crainte d'être mouillé par la pluie. L'homme court après ses passions et l'argent en est une. Nos paysans ne faisaient pas exception à la règle ; pour ne pas perdre leur premier apport, ils continueraient à verser, ils verseraient jusqu'à épuisement. Ainsi quand le trou est ouvert, on contribue soi-même à l'élargir et à l'approfondir. Il n'y a que les grands professionnels de la finance qui sachent limiter leurs pertes, et encore !

La petite scène dont on vient d'avoir un échantillon se répétait pour les autres Legraniens venant aux renseignements. Et chacun tirait de sa poche la contribution réclamée par l'avidé archiviste qui ressemblait à un nûton sorti d'une caverne de la falaise ; encore se croyait-on obligé d'offrir à boire à ce gosier perpétuellement altéré, ce qui faisait l'affaire de Zantè Bébert, dit Sans-Cul.

Ayant empoché les quibus du rural naïf quoique rusé, Rompa vidait son verre et s'allait promener jusqu'à l'eau tout en tétant sa bouffarde avec la satisfaction de celui qui vient de remplir son gousset. Si Adelin venait à passer, il l'invitait à boire un péquet pour se maintenir dans ses bonnes grâces. Si le passeur n'avait rien à lui donner, il parlait à tout le monde et pouvait, par ses propos, influencer les villageois intéressés à la fameuse succession. Mais

Adelin ne voulait pas être en reste vis-à-vis de lui et faisait remplir les verres en disant qu'il n'est pas bon de rester sur une jambe.

Adelin n'était pas intéressé et la succession mirobolante ne lui tournait pas la cervelle comme à tant de ses compatriotes. Sans doute ne dédaignait-il pas l'aubaine, mais il ne s'en faisait nul souci et il n'eût pas lâché le péquet pour la fumée.

Puis, tandis que l'ombre de la grande colline s'avavançait dans la vallée, Rompa remontait lentement vers la gare, car, à l'encontre de sa femme, il n'était pas grand marcheur et s'installait au café pour faire la partie de couillon avec Zante, le chef de gare et l'employé de la poste. C'était un homme rangé qui tenait fort à ses habitudes. De temps en temps, il jetait bien un coup d'œil vers le cabaret concurrent : *A l'Arrivée des Voyageurs*, mais il refrenait son envie de boire un verre de stout pour ne pas désobliger son hôte ; il ne put cependant résister à lui dire :

— Pourquoi n'avez-vous pas de la bière anglaise comme votre voisin, cela l'empêcherait d'avoir barre sur vous auprès des amateurs.

— C'est une bonne idée que vous avez là, M. Rompa, j'aviserais à suivre votre conseil.

— J'ai une adresse, fit l'archiviste à tout faire, si vous voulez, je vous mettrai en rapport avec un fournisseur.

— Je ne demande pas mieux. Mais, saperlotte ! vous êtes un homme universel, vous, M. Rompa, vous connaissez tout.

Rompa hochait la tête, tirait sur sa bouffarde et disait d'un air bonhomme :

— Ce n'est pas la peine de me considérer comme un phénomène pour si peu de chose.

Et Sans-cul restait en point d'exclamation devant cet homme tout rond qui lui amenait la fortune sous forme de clients assoiffés comme lui.

Il n'était pas sûr que Rompa ne lui mangeât et ne lui bût point la plus grande partie de ses bénéfices, mais peu lui importait puisque les affaires marchaient et que l'argent roulait ; quoi de mieux ?

Rompa, cependant, ne s'accommodait pas trop souvent d'une telle journée que l'on pouvait qualifier d'administrative ; il préférait l'atmosphère des bons repas où il s'en donnait à ventre et à gosier que vertu, agrémentant son coup de fourchette de considérations historiques et ses lampées de gaudrioles. C'était un beau convive quand la chère et la boisson lui plaisaient. Il arrivait cependant qu'il s'endormît au dessert et plusieurs fois il fallut le reconduire parce que ses petites jambes et ses cuisses illusoires pour un ventre comme le sien ne lui procuraient plus un appui suffisant. Cela amusait les paysans de voir que Rompa, si savant qu'il fût, ne jouissait cependant pas de toutes les supériorités.

Il arrivait que Phrasie, se trouvât, elle aussi, en état d'ébriété ; ses voisins en profitaient pour se permettre des privautés qu'ils eussent jugé excessives en temps normal, mais elle n'y trouvait rien à redire et riait d'un rire de bacchante ivre, car elle n'avait jamais trouvé qu'un garçon allât trop loin avec elle, étant de nature généreuse et ardente.

Ainsi le couple Rompa avait apporté à Barbeau-sur-Meuse le plaisir en même temps que l'espérance d'une fortune fabuleuse. Aurait-on jamais pu espérer pareille aubaine ?

*
**

Il y eut une courte diversion à l'intérêt qu'on portait à l'hoirie Legrano et à Rompa.

Il y avait de bons curés dans les environs. Ceux de Barbeau-sur-Meuse, de Trébois et de Congre étaient d'humeur paisible, mais celui de Reveigne l'avait atrabilaire et combattive. Le jour de l'Ascension, il avait lancé cette apostrophe en fin de sermon :

— On est venu me dire qu'un individu s'était moqué de la procession des Rogations. Cet individu n'a jamais fait que le « coucou » toute sa vie ; il a souillé la couche nuptiale d'un autre ; il a porté des fleurs sur la tombe de l'adultère, mais il n'aura jamais le courage de se suicider sur cette tombe, comme le général Boulanger. Vous comprenez tous à qui je fais allusion.

On le comprenait tellement bien que le nom du personnage visé avait été prononcé avant la messe.

— On va prêcher le voisin !

— Qui ça ?

— Senart.

Senart, propriétaire, avait à son service le mari domestique et la femme cuisinière. Celle-ci étant morte, il avait fait porter des fleurs sur sa tombe à la Toussaint. Il se défendait de s'être moqué des Rogations. Le curé avait mal choisi l'occasion de satisfaire une vieille rancune.

Senart n'ayant pas voulu encaisser l'injure avait assigné le prêtre devant le tribunal de première instance. Le curé eut beau dire que son apostrophe ne visait pas Sénart, il fut condamné à une amende et à des dommages-intérêts.

Il ne se tint cependant pas pour battu et interjeta appel. Le dimanche qui précédait la comparution devant la cour, il fit venir à Reveigne un prêtre étranger pour dire, dans son sermon, que toute personne qui déposait en justice contre un ecclésiastique pouvait être excommunié.

Le journal du chef-lieu apporta les détails de la séance à la curiosité du pays :

Un témoin déclare :

— Nous avons une « Adoration ». Un prédicateur est venu. Ayant son sermon, il a lu une lettre pastorale où il était dit que toute personne qui porterait

plainte contre un prêtre serait excommuniée, de même que ceux qui déposeraient en justice contre ce prêtre.

Un autre témoin a entendu, le jour de l'Ascension, les propos incriminés ; il n'a pas assisté à l'« Adoration », mais on lui a rapporté que le prédicateur avait dit que ceux qui poursuivaient les prêtres en justice étaient passibles d'excommunication.

Le vétérinaire, entendu ensuite, déclare que sa femme, qui a assisté à l'« Adoration », lui a fait part des déclarations du prêcheur. Fort pieuse, elle était atterrée de devoir déposer contre le curé.

Le dernier témoin de l'accusation déclare qu'entre deux messes, le jour de l'Ascension, il fut prévenu que le curé allait prêcher contre M. Senart.

Le premier témoin de la défense est interrogé ; il a assisté au sermon de l'Ascension. Le curé a parlé des impies. Il a dit que les impies étaient des « coucous » et il a conté l'histoire du général Boulanger.

— Qu'est-ce qu'un coucou ?

— C'est un mari trompé.

— Que venait faire le général Boulanger dans ce sermon ?

— M. le curé a dit qu'il était mort malheureux parce qu'il était impie.

Le témoin n'a nullement compris que le prévenu faisait allusion à M. Senart.

— Avez-vous assisté à l'« Adoration » dimanche dernier ?

— Oui.

— A-t-il été dit que l'on serait puni si l'on témoignait contre un ecclésiastique ?

— Non.

— Qu'a dit le prêtre ?

— Je ne sais pas.

— Vous dormiez pendant le sermon ? Dites la vérité.

— Je n'ai rien entendu.

Le témoin suivant déclare que le curé a parlé des impies.

— Et des coucous. Qu'est-ce qu'un coucou ?

— Un homme marié qui s'amuse avec d'autres femmes.

— Avez-vous pensé qu'il y avait un coucou dans la commune ?

— Non.

— Vous avez assisté au sermon de dimanche dernier ?

— Oui.

— A-t-on dit que ceux qui témoignaient contre un prêtre encouraient l'excommunication ?

— Je ne me rappelle pas.

— Vous n'allez cependant pas au prêche sans écouter ce qu'on y dit.

Mais il n'y a rien à en tirer.

Les autres témoins n'ont rien entendu ou ne se souviennent de rien. C'est un singulier phénomène d'amnésie collective.

Le curé déclare qu'il a prêché sur l'impiété, qu'il a simplement décrit l'impie : un malheureux qui se trouve partout où il s'agit d'insulter la religion et qui souvent était coucou, c'est-à-dire trompé par sa femme, méprisant les saintes lois du mariage. Et il a donné l'exemple du général Boulanger.

— Mais, s'écrie le président, le général Boulanger n'avait pas été trompé par sa femme ; il avait une très honnête femme.

La cour d'appel, sans égard pour une stupidité aussi massive avait confirmé le jugement de première instance.

Cela faisait scandale dans le pays où l'on n'avait jamais entendu parler d'un prêtre condamné, et pour diffamation encore !

Rompa, qui était anti-clérical, mais qui s'était tenu sur la réserve pour ne pas effaroucher les Legraniens bien pensants, se fit un plaisir d'expliquer la confusion dans laquelle avait versé le curé de Reveigne entre coucou et cocu, l'un étant le contraire de l'autre. Il mettait dans ses explications didactiques une salacité modulée comme les sifflements d'un merle amusé, allant jusqu'à dire qu'il comprenait l'erreur, un curé pouvant être coucou mais non cocu vu que le mariage lui était interdit.

Il faisait rigoler les paysans qui, lorsqu'il ne s'agissait pas de politique, plaisantaient volontiers leurs curés, lesquels, entre eux, au cours de leurs agapes mensuelles, se délectent volontiers d'histoires grasses, ce qui, d'ailleurs, n'a jamais fait tort à personne.

Mais Rompa ne semblait pas se douter que lorsqu'il dissertait si plaisamment sur les cocus, il y avait plus d'un auditeur qui riait dans sa barbe.

Cette histoire de curé, assez pénible sous son aspect grotesque, ne pouvait prendre le pas fort longtemps sur l'espérance d'un héritage fabuleux.

*
* *

Sur ces entrefaites, Elmir Brégant était revenu à Barbeau-sur-Meuse, dans sa belle maison de pierres grises aux fenêtres à meneaux, qui était le plus bel ornement de la rive de Meuse. Il avait dû, disait-il s'absenter pour ses affaires, mais on savait à quoi s'en tenir sur les affaires d'Elmir.

Dans la succession de son vieil oncle chanoine, figurait une valeur à lots qui, peu après le décès de son acheteur, décrocha la timbale, c'est-à-dire le gros lot. A ce moment, Elmir ne savait pas encore à quoi il allait se destiner : marchand d'écorces, géomètre, arpenteur-forestier ou clerk du greffier ; diverses professions le sollicitaient sans qu'aucune d'elles parvint à le fixer. Le gros lot mit heureusement fin à ses

tergiversations et le délivra de l'embarras du choix. Le destin faisait bien les choses. Elmir vint habiter la maison qui, sous l'ancien régime, avait été celle du bailli. Il acheta un dog-cart et un trotteur alerte, et deux chiens de chasse. Il prit comme ménagère la voisine, femme du Maca, pêcheur à la ligne et braconnier ; cet honorable couple avait une nichée d'enfants qui grouillaient comme de la vermine au soleil quand ils ne se livraient pas à la mauraude pour laquelle ils étaient doués d'une vocation irrésistible. Elmir s'offrit comme groom l'aîné des garçons et lui acheta une livrée qui fit l'admiration du hameau du Restia. On avait commencé par appeler Elmir « le Bailli » puisqu'il en occupait la demeure, mais bientôt « Elmir du Bailli » ne suffit plus pour caractériser sa magnificence et, d'un accord tacite, il fut promu baron du Restia ce qui, pensa-t-il lui imposa l'obligation de flanquer d'une tourelle la vieille maison de pierres grises où la vigne vierge grimpait jusqu'aux ardoises couleur du temps.

Le baron du Restia eut à cœur de soutenir son personnage. Dans son dog-cart, avec son groom et ses chiens, il partait à fond de train, accrochant de temps en temps une charrette de maraîcher ; tous ses matins disponibles, il allait s'attabler à l'hôtellerie avec des rejetons de gros industriels qui avaient choisi Barbeau-sur-Meuse comme siège de leur désœuvrement ; ils ne daignaient boire que du mousseux

de champagne qu'ils jouaient aux dés. Ne fallait-il pas aussi qu'Elmir eût une chasse ? Il loua une partie des bois communaux et quelques lopins de terres et prit le Maca pour garde-chasse.

Personne dans le pays ne fut ravitaillé en poisson et en gibier comme ce baron d'après la Saint-Jean, mais il était devenu trop glorieux pour se rendre compte de ce qu'il lui en coûtait.

Ne se devait-il pas aussi d'être le coq de la contrée ? Tous les cabarets où il y avait une fille quelque peu accorte, recevaient sa visite, mais il faut dire qu'on ne lui accordait qu'à prix de vin ce qu'on donnait à d'autres pour une limonade.

Cette vie de baron rural n'eût cependant pas écorné trop vite le magot si notre homme ne s'était pas avisé de tâter des salles de jeu. Parmi ses connaissances des hôtelleries meusiennes, il y avait un autre baron qui avait découvert un système infailible pour gagner à peu près à chaque coup à la roulette ; ce système lui avait coûté en études, en expériences, une fortune, mais maintenant qu'il était à point, son inventeur n'avait plus les fonds suffisants pour l'exploiter ; il avait proposé à Elmir de l'associer à son jeu.

Heureusement pour le baron du Restia, les premiers essais furent catastrophiques et, bien que notre homme fût d'une jobardise presque idéale pour un

aigrefin, il fallut bien constater que le système ne correspondait pas aux boniments de son protagoniste. Un bon samaritain se chargea de mettre Elmir en garde contre un bateleur qui n'en était pas à sa première dupe. De sorte que le garçon en fut quitte pour une culotte qui ne le mettait pas en péril.

C'est à ce moment qu'il eut connaissance des espoirs suscités par la succession du chevalier Legrano. Comme une première succession lui avait merveilleusement réussi, il se demanda pourquoi la chance ne lui sourirait pas une seconde fois, et mieux qu'un système pour gagner à la roulette. Il passa donc l'eau, piloté par Adelin qui lui baraguina merveilles de leur aïeul à tous, le grand sénéchal du comte de Namur Guy de Dampierre et de sa fortune fabuleuse confisquée par le duc Philippe II de Bourgogne.

Aussi Elmir, ébloui, se mit, tout baron qu'il se croyait de par son argent, à racousiner avec le passeur d'eau. Il offrit la goutte à Adelin puis se dirigea sans s'arrêter aux chapelles de la route, vers le *Café de la Gare* où trônait Rompa devant ses dossiers. Le baron du Restia était un commensal de l'endroit, mais comme il n'avait pas réussi dans ses entreprises à l'égard de Lucie, Zante Bébert étant toujours intervenu au moment critique, il avait raréfié ses visites. Néanmoins, en raison des dépenses qu'il avait faites dans la maison, il y jouissait toujours d'une considération distinguée. Sans-cul lui servait du ba-

ron à bouche que veux-tu et Lucie l'aguichait par ses sourires.

Rompa, dès qu'il vit le jeune homme arriver tout sucre et tout miel, jugea qu'il était maître de la situation.

— Je vous attendais, dit-il, vous avez bien tardé à venir.

Elmir fut, du coup, interloqué et balbutia des explications confuses, cherchant des excuses.

Rompa se garda d'insister, satisfait d'avoir pris le dessus.

— Oui, je vous attendais, reprit-il, car j'ai été frappé d'une coïncidence vraiment curieuse. Vous habitez la maison du bailli où, ainsi que je l'ai découvert, un de vos ancêtres a habité avant vous en vertu de la fonction qu'il occupait, car il était bailli et avoué du prieuré.

Elmir n'en croyait pas ses oreilles qui, pourtant étaient de bonnes dimensions. Quand on l'appelait « bailli », on ne faisait donc que lui rendre ce qui avait appartenu à un de ses ancêtres.

— Je crois même avoir vu quelque part ses armoiries.

Sur ce mot : armoiries, il sentit que son interlocuteur lui appartenait tout entier.

Alors on parla de l'hoirie du chevalier Legrano. En homme méthodique, Rompa établit aussitôt le dossier d'Elmir, non sans lui avoir montré le terrier

magique et les parchemins ornés de sceaux impressionnants qui pendaient au bas de rubans verts et rouges un peu déteints par l'âge. Il n'insista pas sur la question d'argent, certain que l'autre y viendrait de lui-même, ce qui arriva en effet. Le baron tira de sa poche un billet de cent francs qu'il tendit à l'archiviste. Celui-ci l'empocha dans une quinte de toux dont il se remit assez vite en constatant qu'il avait avalé de travers.

Madame Rompa rentra à ce moment tout animée d'un après-midi passé au grand air et peut-être aux plaisirs illicites. Sa présence donna une autre tournure à l'entretien ; elle mit à l'aise le garçon en déployant, pour lui plaire, les grâces qui étaient en son pouvoir. Confiant dans l'homme qui promettait la fortune, aguiché par la femme, Elmir commanda du champagne. L'archiviste passait au second plan, car, dans le rayonnement de son épouse, il lui venait un air de moisi, quoique ses joues fussent marbrées de couperose et de teintes violacées.

L'accord ne fut pas long à se faire entre Phrasie et le baron du Restia. Pour lui, la facilité de la conquête n'en diminuait pas le prix. Il la reçut chez lui. Elle passait l'eau, virait à gauche et gagnait la maison du bailli où elle se plaisait parmi les vieilles faïences historiées de scènes de chasse ou enluminées de roses, les cuivres rutilants et les étains argentés.

Toutefois Rompa, tout cocu qu'il fût, conservait aux yeux d'Elmir le même prestige, tant il est vrai que le savoir est à l'abri des vicissitudes de la matière.

Elmir invita le couple chez lui. L'archiviste s'y régala de truites, de perches, de lièvres et de perdreaux, amenés sur la table grâce à l'industrie du Maca et au talent culinaire de sa femme.

Mais ces visites excitaient la jalousie des autres aspirants à l'héritage Legrano, car si ces co-héritiers se trouvaient réunis par l'intérêt, ils ne laissaient pas de se méfier les uns des autres : on n'a jamais vu l'accord parfait régner entre tous les ayants-droit à une succession. Rompa et sa femme devaient appartenir par parts égales à tous les intéressés qui leur avaient versé des arrhes. Trouvant qu'Elmir les voulait accaparer, quelques Legras ou Algros, pour revendiquer leur part, conçurent le projet d'emmener le couple en pèlerinage à Saint Gingou, fort honoré au pays de Sambre et Meuse où il subit une vie de déboires, de tribulations et d'ennuis avant de gagner le royaume des félicités éternelles. Ni l'un, ni l'autre n'aurait à le regretter. Bien que l'aventure de Saint-Gingou fut pleine d'enseignements, ce qui n'est jamais à dédaigner, il s'agissait moins de dévotions que de participer à un festin qui les attendrait chez le beau-frère de l'un d'eux dont l'auberge, sur la place de Saint-Aubin, était renommée dans le pays,

vu que les industriels du pays noir y venaient faire leurs agapes. La femme de l'aubergiste était une Algrain, intéressée, par conséquent à la fameuse succession ; les époux étaient curieux d'avoir des renseignements sur cette affaire mirifique dont ils n'avaient encore eu que d'assez vagues échos. Aussi étaient-ils disposés à mettre les petits plats dans les grands pour choyer des hôtes tant désirés. La cuisine d'Elmir ne serait pas à comparer à celle-là.

Il n'en fallait pas tant pour décider Rompa et sa moitié à accepter une invitation si gracieuse quoiqu'elle eût, par ailleurs, l'aspect d'une revendication. Mais ils n'en étaient pas à se montrer trop formalistes dès qu'il s'agissait de festoyer en même temps que d'amorcer des relations qui s'annonçaient comme fructueuses. C'est pourquoi l'on ne tarda pas à prendre jour après que l'archiviste eût consulté son calendrier et scruté quelques pages de son calepin-agenda.

*
**

Rompa était affligé d'une attaque de goutte. Mais la perspective d'aller à Saint-Aubin, participer à un festin à la gloire de Saint-Gingou lui donna la force de vaincre la douleur.

Toutefois, vu son état, il posa ses conditions ; il faudrait l'emmener en voiture ; c'était entendu d'avance. Comme le médecin lui avait recommandé d'éviter les viandes rouges, il amenda le menu qu'on

lui avait proposé dans ce sens : écrevisses à la nage, truites de ruisseau et non de vivier, riz-de-veau à l'estragon, perdreaux sur canapé, gâteaux, tartes et fruits en abondance. A son regret, il devrait délaissier le vin de Bourgogne pour celui de Bordeaux, mais ne ferait aucune difficulté pour le vin de Champagne.

Tout fut convenu. Comme Saint-Gingou guérit des rages de dents et du mal de gorge qui empêche de manger, rend le sommeil, débarrasse de la vermine les systèmes pileux habités, soulage les paralytiques et console les aveugles lorsqu'il ne leur rend pas la vue, on espérait que, par surcroît, il serait indulgent pour la goutte du visiteur de marque allant honorer la cuisine de l'auberge qui lui attirait tant de pèlerins.

Un char-à-bancs qui servait, à l'automne, à conduire les chasseurs au bois, vint prendre M. et Mme Rompa. Zante brûlait de les accompagner, mais il n'osa pas affronter les reproches de Tantine qui était dans ses mauvais jours et ne cessait pas de maugréer depuis son lever ; force lui fut donc de regarder partir ces heureux mortels qui s'en allaient festoyer à Saint-Aubin.

On avait eu soin d'apporter un tabouret et un coussin pour permettre à Rompa d'y poser la jambe afin que son pied malade ne souffrît pas trop des cahots provoqués par les ornières et les nids de poule de la route. Mais le trajet s'accomplit sans encombre

et lorsque le véhicule stoppa, arrivé à destination, notre goutteux se sentait tout gaillard et prêt à faire honneur au repas qui l'attendait. Les suaves arômes qui s'essoraient de la cuisine achevèrent de creuser dans son estomac des gouffres longs à combler.

Il n'avait pas son pareil pour faire son entrée dans un lieu où il voulait produire son effet. Droit, la tête levée avec dignité, le bedon en avant, quasi ostentatoire, comme pour montrer qu'il n'était pas nourri avec du jus de navet, Rompa promenait de lents regards sur ses interlocuteurs, sachant prendre aussitôt vis-à-vis le haut du pavé et commander la considération sinon le respect. Ayant produit son effet, il se faisait bonhomme, enjoué et plaisant, ce qui, aux yeux de ses hôtes, paraissait une condescendance dont il fallait apprécier le prix.

Après qu'il eût montré le fameux terrier où figuraient les biens du chevalier Legrano, on se mit à table. Là, il donna de nouveau les explications que nous connaissons et répondit aux questions que lui posèrent les amphitryons, aguichés, comme les autres par un appât aussi sensationnel.

Mais il n'est sujet, si palpitant soit-il, qui ne devienne oiseux si l'on s'y attarde trop, aussi jugea-t-on à propos de faire diversion et l'on mit la conversation sur le bienheureux qui servait de prétexte à cette séance gastronomique.

Gingou, parce qu'il avait du bien, c'est-à-dire,

terres franches, bois et viviers avec droit de pêche et de chasse, était convoité par les baucelles qui, le sachant prud'homme et de bonnes mœurs, prenaient, pour lui plaire des airs pudiques, baissaient les yeux et parlaient la bouche en cœur.

En garçon simple, naïf et ignorant des ruses féminines qui n'ont d'égales que celles du diable, il se fia aux apparences et se laissa tromper ; il épousa Brigitte dont la bonté de cœur n'égalait pas la beauté du visage et dont tout le monde, hormis Gingou, savait que le bonnet avait passé par-dessus les roues des moulins à eau et les ailes des moulins à vent.

Toutefois, s'étant aperçu que le capital de sa dame n'était plus entier malgré les affirmations d'icelle, il fallait la rendre ménagère de ce qui restait.

Pour ce, il voulut d'abord lui montrer qu'il connaissait ses fredaines, les lui faire avouer et la mettre en garde contre de nouvelles tentations.

A ce moment là, Phrasie répondit à une pression de genou du voisin.

Gingou amena donc Brigitte à Saint-Aubin dont la chapelle était déjà fort achalandée. Selon l'usage, il en fit plusieurs fois le tour en récitant des *pater* et des *ave*. Il s'était muni de cire jaune et chaque fois qu'il passait devant la grille de l'autre côté de laquelle le saint bénissait ses ouailles, il s'en collait à la dérobée un morceau en forme de corne sur le front.

Voyant la face de son époux subir ces accroissements insolites et malencontreux, Brigitte, malgré la révérence due à la sainteté du lieu, ne put s'empêcher de pousser de bruyantes exclamations :

— Qu'avez-vous donc, Gingou ? Vous voilà avec un front qui ressemble à une herse. N'éprouvez-vous aucun malaise ?

— C'est une prière que j'ai adressée au saint. A chaque tour, il me pousse une corne en souvenir d'un péché que vous avez commis contre le sixième commandement ; il m'en viendra autant que vous avez d'accrocs à votre vertu.

— Arrêtez-vous alors, s'écria-t-elle, épouvantée de voir ainsi révélées ses ribaudailles, car vous finiriez par en avoir non seulement sur toute la tête, mais par tout le corps.

— Or ça, dit le bonhomme, péché avoué est à demi pardonné. Si Dieu le permet, je vous fais grâce de l'autre moitié à condition que vous vous conduisiez à l'avenir comme femme prude, honnête et soucieuse de bon renom.

S'il avait cru, dans la candeur de son âme, que son épouse lui tiendrait compte de sa longanimité, c'est qu'il connaissait bien peu l'esprit féminin. Loin de lui savoir gré de sa bonté, elle s'irrita contre lui de l'aveu qu'elle avait dû lui faire. Elle fut vexée aussi de la rapidité du pardon, car au lieu d'attribuer celui-ci à une générosité naturelle, elle trouva que

Gingou, s'accommodant trop aisément de la perte du capital, manquait d'égards envers elle. Elle l'eut considéré en raison de la violence de sa colère ; s'il l'avait menacée, s'il lui avait fait une scène abominable, s'il l'avait battue, peut-être l'eût-elle respecté comme un maître, mais la mansuétude qu'il venait de montrer ne suscita en elle que mépris. Ainsi sont les femmes.

Elle se dit encore que s'il était aussi accommodant pour le passé il ne se montrerait guère plus difficile pour l'avenir. Avec de telles dispositions, elle ne tarda pas à se venger de la ruse par laquelle elle lui avait fait avouer ses débordements.

Si Gingou fût revenu à Saint-Aubin, une journée ne lui eût pas suffi pour accomplir autant de tours de la chapelle que sa femme lui en jouait de mauvais, et s'il se fût avisé de se coller encore de petits cônes sur le front, il lui eût fallu la cire de plusieurs ruches laborieuses pour atteindre au nombre fantastique des frasques de Brigitte. Bien plus, se croyant assurée de l'impunité, elle ne se gênait pas pour se moquer de lui et en faire un objet de dérision. On épuiserait la verve des conteurs de la Renaissance à narrer les farces qu'elle lui fit et les injures dont elle l'abreuva.

Bien qu'il fut doux et patient à l'extrême, les rapports que ses parents lui venaient faire concernant l'inconduite de sa femme étaient tels qu'il fut forcé

de sortir de la réserve sous laquelle il célaît la tristesse de son cœur désabusé. Il fit venir Brigitte à la fontaine auprès de laquelle il avait coutume de se livrer à des méditations prolongées.

— Il y a longtemps, lui dit-il, qu'il court des bruits fâcheux concernant vos erreurs ; je n'ai pas voulu vous en parler avant de savoir si les propos que l'on tient sur vous reposent sur quelque fondement, mais aujourd'hui, il ne m'est plus possible de garder le silence. Je vous rappelle donc qu'une femme n'a rien de plus cher au monde que son honneur ; elle doit tout faire pour le conserver.

Encouragée par l'indulgence constante de Gingou, la mégère, non contente de nier avec effronterie ses fredaines, voulut payer d'audace.

— Si vous avez le moindre doute au sujet de ma conduite, que ne retournez-vous à Saint-Aubin avec de la cire dans votre poche. Le bienheureux vous prouverait qu'au lieu de les réprimer comme c'est votre devoir, vous accueillez avec trop de facilité les calomnies qu'on répand sur moi. Loin de m'accorder la protection à laquelle j'ai droit, vous êtes toujours du côté de ceux qui n'ont pas honte de s'attaquer à une faible femme. Forte de mon innocence, malgré votre hostilité imméritée, je ne redoute aucune épreuve.

— S'il en est ainsi, repartit Gingou, point n'est besoin de déranger le bon saint Aubin qui a mieux

à faire qu'à s'occuper des querelles de ménage, voici une eau limpide, pure et bienfaisante. Plongez-y le bras ; si vous n'en éprouvez aucun mal, votre innocence n'aura besoin d'aucune autre preuve.

— Je m'en tire à peu de frais, se dit l'infidèle. Je pensais bien qu'il déraisonnait, mais pas encore à ce point.

Elle plongea le bras dans l'eau et, de plaisir, sourit à son image apparue parmi les plantes vertes qui montaient en se balançant mollement du fond de la fontaine ; la fraîcheur de l'onde était voluptueuse comme une caresse. Mais quand Gingou lui ayant dit que l'épreuve avait assez duré, elle retira son bras, la peau se détacha, se retourna comme si l'on eût écorché un lapin et pendit, sanguinolente, au bout des doigts, laissant à vif les muscles et les veines.

— Vous avez péché, dit Gingou, repentez-vous. Dieu vous pardonnera. En attendant, pour vous soustraire à la tentation, je vous ferai conduire au moutier.

Aller au moutier ! Ce n'était pas l'affaire de Brigitte.

Tout en se dirigeant chez le barbier, qui était le médecin en ce temps, pour s'y faire rajuster la peau du bras qui pendait comme un gant retourné, retenue seulement par les ongles, elle songeait à se soustraire à un tel châtement.

N'ayant pas trouvé d'expédient approprié, elle fit part à son galant de sa perplexité. C'était un homme brutal, querelleur, buveur, coureur de filles, vivant de rapines.

— Je m'en charge, dit-il à Brigitte.

S'étant fait donner tout ce qu'elle put dérober à son mari, ayant bu comme un muid vide, il s'introduisit dans la chambre où Gingou dormait du sommeil des justes, décrocha l'épée suspendue au chevet du lit, la prit à deux mains et en bailla un grand coup sur la tête de celui qu'il trompait et volait. Mais il était si royalement ivre et fit tant de bruit que Gingou réveillé avait cherché à se protéger. Il reçut néanmoins une blessure qui l'envoya *ad patres*.

Grand fut l'émoi que ce meurtre causa dans le bourg où Gingou était aimé pour la douceur de ses mœurs, sa bonté et sa charité.

Exécutant ses volontés dernières, ses tantes, Villetrude et Villegote firent transporter son corps à l'église avec un grand cortège de flambeaux et de chants liturgiques. Et là, ô miracle ! on constata que les chandelles, allumées autour du catafalque, brûlaient sans se consumer.

On apprit aussi que le meurtrier, étant allé chez les filles festoyer, grâce au prix de son crime, y était mort du *miserere*. Peut-être les ribaudes lui avaient-elles administré le bouillon d'onze heures pour s'emparer de ses écus, ce qui est arrivé plus d'une fois ;

mais on préféra attribuer cette fin tragique à Gingou qui se vengeait de ce larron d'honneur en lui tenaillant les entrailles.

Quelques infirmes étaient venus prier l'homme de bien qui reposait environné de cierges que la flamme n'épuisait pas ; ils furent débarrassés de leurs maux. Il n'y avait pas à s'y tromper, Dieu avait accueilli son fidèle serviteur au nombre des élus. Déjà le bienheureux Gingou manifestait la puissance octroyée à ceux qui sont entrés dans le royaume de lumière.

On raconta à Brigitte ces choses merveilleuses :

— Gingou, mort, ne cesse de faire des miracles, lui dit-on.

Les Bollandistes, dans leur recueil des Actes des saints mettent en latin la réponse de cette femme incorrigible, parce que le latin dans ses mots brave l'honnêteté, mais Brigitte s'exprima dans le franc parler de Sambre et Meuse :

— Gingou, il ne fait pas plus de miracles que mon cul !

Mais à peine avait-elle articulé cette phrase d'une familiarité grossière que, voulant continuer sans doute à mépriser les vertus du défunt, il ne lui fut plus possible de parler au moyen de l'organe que le créateur nous a placé, à cet effet, au bas du visage, c'est-à-dire la bouche, les sons s'échappèrent par l'endroit qu'elle venait d'évoquer.

Furieuse de l'impuissance subite dont elle était frappée, rouge de colère, elle essaya de proférer quelques vigoureuses apostrophes ; mais, seuls, des bruits obscènes retentirent à la partie abstruse de son corps.

La première stupeur passée, les gens de son entourage ne purent retenir les rires que leur causait l'audition aussi peu attendue de borborigmes et de bruits insolites. Leurs rires se donnèrent libre cours. Comme Brigitte était femme de tempérament excessif et belliqueux, elle ne pouvait se résoudre à garder le silence. On entendait son ventre gronder puis éclater par le bas en imprécations sonores dont le sens n'était révélé que par la seule mimique du visage courroucé.

Bientôt, on arriva des pays circonvoisins pour voir et surtout pour entendre ce curieux phénomène. On ne s'en étonnera pas si l'on se rappelle la curiosité qu'excita le pétomane en des temps moins éloignés de nous qui nous croyons pourtant beaucoup plus civilisés. Cela contribua à répandre la popularité de Gingou. Elle fut bientôt telle que le roi Pépin vint constater en personne le fait divin d'une femme qui barytonnait du cul au lieu de se servir de la parole humaine pour s'être exprimée irrévérencieusement au sujet des miracles d'un saint. Ce puissant prince, qui aimait les spectacles et les jeux, vu qu'il était un jour descendu dans l'arène pour combattre un lion, se réjouit de cette musique incongrue. Il admira comment le bon Gingou, qui s'était ennuyé dans ce

monde qu'on appelle à juste titre une vallée de larmes, s'amusait dans l'autre.

On dit aussi que Brigitte, repentie, ayant fait amende honorable et imploré le pardon de Gingou, recouvra l'usage de la parole par les voies ordinaires. Toutefois, le saint prétendit qu'elle continuât à jaser par le bas, une fois par an, le jour anniversaire du meurtre dont elle avait été l'instigatrice.

L'histoire avait mis les convives en joyeuse humeur. L'aubergiste la tenait toujours pour la bonne bouche afin d'amuser ses hôtes. Elle faisait en quelque sorte partie des menus spécialement soignés pour les touristes qu'elle attirait presque autant que la bonne chère. Certes, elle n'eût pas fait passer un mauvais plat, mais elle rehaussait le festin d'une gaieté indispensable à toute agape. Le plat de bonne mine est nécessaire à tout bon repas.

Rompa, oublieux de sa goutte tracassière, secouait de plaisir sa bedaine et se retenait tant qu'il pouvait pour ne pas imiter Brigitte.

Quant à Phrasie, elle s'abandonnait aux caresses furtives de son voisin, sans songer à regarder si le front de son époux ne s'ornait pas d'ornements incongrus. Il n'en était pas question ; le bonhomme, replet, déclarait que, depuis longtemps il n'avait pas passé une journée aussi agréable.

Comme il n'y a si bonne chose qui ne prenne fin, il fallut remonter dans le char-à-bancs, après des

adieux sensationnels et des promesses de se revoir en attendant l'heureuse issue du procès qui mettrait les intéressés en possession de l'héritage Legrano.

Rompa, confortablement installé, la jambe allongée sur le tabouret, ne tarda pas à s'assoupir et à ronfler la bouche ouverte, laissant le champ libre à ses compagnons pour lutiner Phrasie dont la bonne chère animait la sensualité, mettant sur ses joues des fards auxquels l'artifice ne saurait atteindre et sur ses lèvres un incarnat que ne peut égaler aucun bâton de rouge.

Zante Bébert les attendait impatiemment au *Café de la Gare* où Rompa, réveillé, voulut noyer dans des flots de bière, les brûlures que les épices et les vins avaient laissées dans son tube digestif.

*
* *

Mais le lendemain, la goutte inexorable avait repris possession de son gros orteil et le forçait à rester au logis, la jambe allongée, ce qui, cependant ne ralentissait pas son activité. Il continuait à travailler à ses dossiers, entretenait une volumineuse correspondance et envoyait des chroniques au *Courrier de la Basse-Sambre* où il ne manqua pas de narrer son excursion à Saint-Aubin, la légende de Saint-Gingou, sans oublier les écrevisses, les truites et les perdreaux qui faisaient la réputation de l'auberge où il avait reçu si bon accueil. Cela faisait le meilleur effet.

Aussi ne devait-il pas insister beaucoup pour abonner au journal les gens dont il avait entretenu les lecteurs. Il y parlait de temps en temps de l'héritage du chevalier Legrano, ce qui intéressait la province à l'égal d'un roman feuilleton. Avec lui rien n'était perdu, tout faisait farine à mon moulin, rares étaient les objets et les situations dont il ne pût tirer aucun rapport.

Mais ce qui était digne de remarque, c'est qu'on ne voyait jamais un de ses clients regimber à propos d'un troc sur lequel Rompa prenait tous ses avantages, il avait une façon de méduser ses dupes qui les laissait sans défense.



La goutte ayant fait trêve, Rompa put reprendre le cours de ses pérégrinations et aller compulser les vieux registres de paroisses pour établir la filiation des Legraniens. Ses occupations l'appelaient souvent aussi à la ville et le temps arrivait où il faudrait s'arracher aux délices de Barbeau-sur-Meuse pour rentrer dans ses pénates car on pense bien qu'il lui fallait d'autres ressources que celles de l'héritage Legrano, mais Phrasie se plaisait tellement dans cette vallée qu'elle obtint un sursis de son seigneur et maître. Ayant pris goût aux plaisirs champêtres, elle tenait à profiter des derniers sourires de la saison. De son

côté Rompa était alléché par la perspective de fricassées de champignons de prairie et de plats de cuisses de grenouilles qu'on braconnerait bientôt.

On avait promis à Phrasie de l'emmener à une pêche aux grenouilles sévèrement interdite par la loi belge, la grenouille étant un insectivore des plus actifs.

On la conduisit donc un soir au bord d'un étang peu profond où venaient se perdre quelques ruisselets. Les pêcheurs tournaient autour de la berge et entraient dans l'eau portant sur la poitrine une lanterne suspendue au cou. Les bestioles, attirées par la lumière affluaient à la surface de l'eau où elles grouillaient bientôt à foison, car il n'est pas rare qu'un spécialiste en prenne jusque trois cents en une soirée. Cette pêche ne durait que huit jours et encore fallait-il que le temps s'y prêtât.

Phrasie assista au carnage de ces rainettes à qui l'on arrachait tout vifs les membres postérieurs et dont on rejetait les corps mutilés dans la mare avec une hâte fébrile, car on redoutait toujours l'arrivée du garde-forestier ou des gendarmes ; elle fut même chargée de faire le guet, mais tout se passa sans encombre et elle n'eut aucun danger à signaler aux délinquants qui, la besogne accomplie, s'empressèrent de sortir du bois et de regagner la route pour redescendre au village.

Quel plaisir aussi c'était pour elle d'aller le matin,

dans l'aiguail des prairies, cueillir l'agaric au chapeau blanc au dessous violet, ou dans le bois la girole-chanterelle à la coiffe retroussée, le bolet brun ou la langue de bœuf. On commençait aussi la cueillette des pommes. Elle vivait dans une abondance qu'elle ne connaissait point dans son modeste intérieur, car lorsqu'il fallait y aller de sa poche, Rompa se montrait plutôt radin, réservant sa goinfrerie pour les repas auxquels il était convié et qui ne lui coûtaient que la peine d'y assister.

Cependant les Legraniens commençaient à trouver le temps long pour entrer en possession de leur part du fabuleux héritage et ils venaient relancer Rompa au *Café de la Gare*, ce dont Zante Bébert se félicitait car les gros sous tombaient en abondance dans le tiroir.

Enfin, avant de partir pour regagner ses pénates l'archiviste put leur annoncer une bonne nouvelle. Il était arrivé au point de soudure, c'est-à-dire à rattacher l'ascendance de ses clients à un authentique Legrano qui ne pouvait manquer de descendre du fameux chevalier.

Les paysans écoutaient tout oreilles.

Il se frottait les mains d'un air si satisfait d'avoir franchi le cap difficile que leurs espérances bondirent encore.

Un homme de loi avait essayé de décourager l'un d'eux en lui disant que la preuve de la filiation ne

pourrait être établie de manière suffisante et que, quand bien même elle le serait, la prescription empêcherait toute revendication d'être recevable.

En répétant cet avis, le Legranien ainsi renseigné était le premier à s'en moquer. Quand Rompa, sans paraître ému le moins du monde lui eut répondu, d'un air assuré et en s'esclaffant : Dis-lui de ma part qu'il n'y connaît rien, l'assistance se soulagea par des rires qui eurent peine à s'apaiser.

Toutefois, l'archiviste jugea prudent de ne pas aborder de front, après cet incident, la question de subsides supplémentaires. Pour en arriver à ce point délicat, il dit toutes les démarches qu'il avait dû faire, les dépenses qu'elles avaient nécessitées, les alternatives de découragement et d'espoir par lesquelles il avait passé. Enfin, il conclut :

— Cette fois, nous sommes bien près du but.

Pas un qui ne se vît déjà en possession de sa part. Pour presser l'issue de l'affaire, ils lui demandèrent combien il faudrait encore lui verser d'argent.

Il fit l'indifférent, celui qui n'avait pas encore pensé à cela, que rien ne pressait puisqu'ils étaient gens à se revoir et qu'il avait autant de confiance en eux qu'eux en lui, qu'il s'était attaché à leur cause tout autant, si pas plus que si c'était la sienne et que le jour où il aurait abouti à leur faire rendre justice serait le plus beau jour de sa vie.

Il dit cela avec de si persuasifs trémolos dans la voix que nos bons ruraux en étaient tout émus.

— Mais puisque vous insistez, ajouta-t-il, je crois qu'avec une cinquantaine de francs chacun, cela suffirait.

Il n'y eut aucune récrimination et chacun y alla de sa poche.

L'euphorie de cette dernière réunion, car M. et Mme Rompa faisaient, pour la saison, leurs adieux à Barbeau-sur-Meuse, fut telle que les tonneaux et les bouteilles furent à peu près mis à sec.

Le jour du départ, une demi-heure avant l'arrivée du train, les Legraniens apportaient qui une poule, qui un lapin, qui un canard, qui une couple de pigeons, qui du raisin, des pommes ou des poires à l'heureux archiviste à qui il fallut la moitié d'un compartiment pour caser ses bagages. Ce furent des adieux sensationnels. A la portière, tandis que le convoi s'ébrouait, le ménage Rompa agitait les mains, salué par les acclamations des Legraniens, jusqu'au moment où le tunnel les engouffra sans rémission.

Ce départ marquait la fin de la saison dans la vallée ; les pavillons des villégiateurs s'étaient fermés un à un ; les hôtels s'étaient vidés, la bourgade allait-elle s'endormir dans la torpeur et les brumes de l'hiver ?

Déjà les brouillards montés du fleuve s'étendaient sur les rives, noyaient les fermes, les chaumières, les

maisons de pierres grises aux toits d'ardoises, gagnaient les collines qu'ils envahissaient jusqu'à mi-côte. Certain jour, on eût dit que Barbeau-sur-Meuse était perdu comme au fond d'une mer ; seul, le croisement innombrable des châwes, autour des falaises révélait qu'il y avait encore là une certaine vie.

Cette apparence était trompeuse car une ardente espérance vivait au cœur de ceux qui se croyaient maintenant d'authentiques et incontestables Legrano. Ils formaient comme une sainte Vehme, étroitement unis par intérêt tout en se méfiant les uns des autres. Tous les soirs il y avait veillée chez l'un d'eux pour entretenir leur foi et aiguïser leur impatience. Souvent, certains racontaient que, soit le notaire, soit le curé, soit le greffier de la justice de paix leur avaient démontré l'inanité de leurs revendications, mais cela ne servait qu'à faire flamber avec plus d'ardeur encore la folie collective ; aucun raisonnement n'avait prise sur eux dès qu'il était question de l'héritage du chevalier ; dans ces conjonctures ils se hérissaient comme une pelote d'aiguilles et prenaient un air agressif, voire haineux, alors qu'au naturel, ils montraient une humeur joviale qui séduisait les étrangers et les attirait dans la vallée à la belle saison.

Il eût fallu avoir tous les jours une lettre de Rompa pour corser l'intérêt de la soirée, mais on ne pouvait exiger cela de l'archiviste qui, d'ailleurs, n'eût pu faire que se répéter d'un jour à l'autre.

Notre homme semblait avoir prévu cette impatience et plutôt que de se perdre dans le style épistolaire, fit mieux : il publia, dans le *Courrier de la Basse-Sambre* un article où il avait la bonne fortune d'annoncer aux lecteurs qu'il était arrivé au Legrano formant le trait d'union entre le chevalier à l'héritage et les Legraniens d'aujourd'hui, découverte importante, primordiale, concluait-il, d'où sortirait bientôt tout entière la vérité historique et rendrait à chacun son dû.

Certes, ils avaient entendu Rompa leur conter cela au *Café de la Gare*, un peu avant son départ, mais la lecture de l'imprimé faisait autrement d'effet ! Les paroles c'est bien, les écrits, c'est mieux, quant à l'imprimé, c'est sacré, c'est l'évangile ! Cet imprimé consacrait définitivement leur origine et les mettait, selon eux, en possession de leurs droits, en attendant que le jugement leur conférât la saisine de l'hoirie Legrano.

Le notaire, le curé, le juge de paix lui-même étaient mis par eux à l'index. Il était question qu'Ursule quittât le service, pourtant avantageux, du notaire et lorsqu'un de ces personnages hélait le passeur d'eau, Adelin avait précisément ce jour-là l'oreille un peu dure et lui faisait croquer le marmot plus que de raison.

*
* *

Quant au vicomte de Congre qui habitait le joli petit château Louis XV sous la grande roche couronnée des ruines de Méraude et possédait des bois et des prés figurant sur le terrier de Rompa comme faisant partie de la succession Legrano, il se demandait quel vent de folie avait passé sur les paisibles habitants de Barbeau-sur-Meuse, mais il ne s'en inquiétait pas davantage ; le domaine était dans sa famille depuis plus d'un siècle ; il avait fait fermer les ruines de Méraude et y avait placé un gardien qui percevait un droit d'entrée sur les visiteurs ; dans le rocher, il avait fait aménager une grotte avec stalagmites et stalactites par le grand spécialiste Blaton-Aubert, suivant les règles de l'art. C'était un vieux féodal qui n'avait pas froid aux yeux, se montrait paternel envers ses tenanciers et les gens du hameau dépendant de lui à peu près tous. Il avait à cœur de remplir ses devoirs de seigneur ; mayeur de sa petite commune, c'est lui qui subvenait à peu près à toutes les dépenses qui n'incombaient ni à l'Etat ni à la province, et le desservant de sa paroisse trouvait toujours au château de quoi alimenter ses aumônes. C'est encore lui qui avait fait réparer la tour et le clocheton en ruines de la petite église toute culottée par les prières d'une vingtaine de générations.

Il n'y avait que pour la chasse que le vicomte se montrait intraitable. Pour elle, il n'admettait pas que les droits féodaux eussent été supprimés. Sans doute il

ne pouvait empêcher un paysan de prendre du gibier sur un lopin lui appartenant, mais sur ses terres à lui, et dans ses bois, il entendait que personne n'osât s'attaquer à son gibier, même à ses lapins, sous peine d'être poursuivi avec la dernière rigueur, devant le tribunal correctionnel. On pouvait lui demander tout ce qu'on voulait, excepté d'annuler un procès-verbal dressé pour braconnage.

Le vicomte et ses gardes entendaient bien la nuit, plus de coups de feu que de coutume, mais ils ne songeaient pas à établir un rapport entre ce fait et la succession Legrano.

Pourtant, quelques villageois, depuis qu'ils croyaient descendre du fameux chevalier, ne laissaient pas d'exercer des reprises sur le gibier du vicomte en attendant de rentrer en possession du domaine ancestral.

Le plus ardent à parler des droits des descendants Legrano, c'était le moins intéressé, Adelin, le passeur d'eau, qui ne demandait rien pour lui et abandonnait sa part à Materne, non sans protestation de celui-ci.

Il semblait qu'une longue série d'aïeux se lamentât dans le cœur d'Adelin, que la race s'exaltât en lui ; il se mettait tout-à-coup à parler avec volubilité d'une longue servitude dont lui et les siens allaient être délivrés, des droits à la terre dont ils avaient été frustrés. Le temps des humiliations était passé, ils allaient pouvoir relever la tête, fiers de leurs origines.

Les mots serpentaient entre les derniers chicots de sa mâchoire supérieure ou, trop pressés, s'étranglaient dans sa gorge ; il éructait des sons qui ressemblaient à un grognement de sanglier, puis son visage, qui paraissait taillé dans une vieille souche, se contractait, des hoquets le secouaient comme des sanglots et ses yeux se remplissaient de larmes. Revenu un peu à lui, c'était pour déplorer son infirmité qui l'empêchait de se mettre à leur tête et aller, tout de go, reprendre de vive-force les prés et les bois de l'héritage.

Il n'en fallait pas tant pour que la mystique Legranesque mît en transe ces hallucinés.

Puisqu'on avait le droit pour soi, pourquoi attendre davantage de prendre possession, tout au moins des bois, puisque les prés et les terres étaient entrés dans le sommeil de l'hiver, oui, pourquoi ? Et peu à peu se gonflait la folie collective comme l'eau sur le feu.

Rompa avait beau écrire qu'il ne fallait pas se presser, mais, au contraire, procéder suivant les voies légales, que tout vient à point à qui sait attendre et qu'on n'attendrait plus longtemps, l'espérance déchaînée ne pouvait plus être tenue en bride ; la décision d'aller de l'avant se renforçait de plus en plus, passant outre aux objections qu'on lui opposait. Une masse formidable de passé s'apprêtait à livrer assaut au présent. Ces ruraux finissaient par croire que les

morts allaient revenir avec la rage au cœur pour les aider à reprendre, non seulement leur bien dont on les avait dépouillés, mais aussi leur noblesse. C'est pour les morts qu'ils choisirent de se livrer aux ténèbres de la nuit, car les morts ne veulent pas qu'on les voit avec les yeux du corps, il leur faut garder le mystère qui les entoure depuis leur départ vers les rives inconnues.

Comme on le constate, le fanatisme inhérent aux jacqueries s'était emparé de ces paysans qui avaient joui jusque là d'une vie exempte de passions violentes et dont les mœurs étaient d'ordinaire paisibles.

Les gardes forestiers constataient que l'on maraudait beaucoup plus dans les bois. Non seulement on y fagottait du bois mort, ce qui était toléré, mais on y prenait des baliveaux écorcés et mis en tas pour être vendus aux boulangers ; tout ce qui était aisément transportable prenait une destination inconnue.

Cependant Rompa faisait savoir qu'il avait pu établir enfin la note de ses frais, mais que, retenu par la goutte il envoyait sa femme pour toucher la part de chacun dans ce qui restait à payer.

Elle arriva la veille de la Toussaint et trouva les hommes réunis au *Café de la Gare* pour remplir d'écus l'escarcelle de Rompa. Le fermier d'Hautepenne l'invita pour le lendemain, lui disant que sa femme comptait sur elle jusqu'après la Saint-Hubert et avait préparé sa chambre. La maisonnée la reçut

comme l'ange du magicien qui leur avait promis la fortune.

Les Legraniens, rassemblés de nouveau, lui demandèrent combien de temps il faudrait encore à Rompa pour les faire entrer en possession légale de l'héritage.

Elle leur expliqua les lenteurs de la procédure avec lesquelles il fallait compter, puis les formalités de l'appel auquel ne manqueraient pas de recourir les défenseurs après leur condamnation à restituer les biens indûment détenus.

— Cela fera à peu près combien de temps ?

— Cela fera bien une année et encore ne faudrait-il pas que le cour d'appel traînât trop.

— Nous n'attendrons pas jusque là, dirent les principaux d'entre eux.

— Vous n'attendrez pas jusque là, mais que ferez-vous donc ?

— On vous le montrera demain.

Sans doute Phrasie était-elle la complice de Rompa, à moins qu'elle n'en fût la première dupe, ce qui est peu probable. Mais étant de nature abondante, il lui arrivait d'entrer à fond dans le rôle qu'on lui avait assigné. Le lendemain de son arrivée à Barbeau-sur-Meuse, elle vibrait à l'unisson de ses hôtes et quand Adelin trépignait, hoquetait et pleurait en disant qu'il tenait, avant de mourir, à

voir son droit reconnu, Phrasie l'approuvait, s'exaltait avec lui et ses yeux se mouillaient.

A la voir si passionnée pour leur cause, les Legraniens se renforçaient encore dans l'idée de leur droit. Si Rompa avait été le révélateur providentiel, sa femme devenait maintenant, pour l'événement prochain, leur porte-drapeau.

Le jour des morts, il y eut encore plus d'affluence que de coutume au cimetière de Barbeau-sur-Meuse. Les tombes des Legraniens se parèrent en abondance des dernières fleurs de la saison ; les cierges allumés étaient deux fois plus gros que les autres années. On vit leurs flammes pareilles à des points d'or vaciller jusque bien avant dans la nuit. Les morts n'allaient-ils pas se lever subrepticement de dessous la froide terre et venir à la rescousse des vivants pour défendre la cause commune à tous les tenants de leur lignée ? Sûrement il n'y en aurait pas un pour rester en arrière et manquer au rendez-vous attendu depuis des siècles et enfin assigné par la justice immanente.

Il y eut du va-et-vient sur la route, dans les chemins et les venelles. Le dernier train déversa quelques voyageurs dont une dizaine montèrent dans un char-à-bancs qui démarra aussitôt. La vallée retentit pendant quelques instants d'un bruit de ferraille amplifié par les échos renvoyés d'une rive à l'autre, puis tout rentra dans le silence

*
**

Le vicomte de Congre avait invité des amis à venir fêter la Saint-Hubert dans les bois de Méraude. Ils étaient arrivés la veille au soir par le train de sept heures ; le dîner les attendait au château. On se mit à table sans cérémonie, en costume de chasse, car le vicomte, étant veuf, il n'y avait pas de maitresse de maison. La famille n'était représentée que par l'amphitryon et son fils, le chevalier de Congre, sous-lieutenant au premier régiment de lanciers.

Après avoir échangé les petites nouvelles de la semaine, on parla de la chasse du lendemain qui consisterait en une dizaine de battues ; il y avait du faisan, du lièvre, mais le plus intéressant, c'était le chevreuil, le cerf, voire le sanglier, car à la fin de l'été un garde avait vu une laie emmener dix marcassins boire au ruisseau qui alimente la grande mare. Les chasseurs étaient priés de ne tirer que les brocards et les cerfs ainsi que deux ou trois vieilles biches si elles se présentaient au fusil. A midi, on mangerait au bois pour ne pas perdre de temps.

A propos de déjeuner en forêt, M. Levoisier conta :
— Il nous en est arrivé une bien bonne à Hatri-val, à la fin de la saison dernière. Notre compagnie de là-bas ne rentrait pas déjeuner à l'auberge ; on se contentait d'une collation en forêt. Dans une clairière, les gardes installaient des tréteaux qu'ils couvraient de planches, et sur cette table de fortune, servaient un pot-au-feu tenu au chaud sur un feu de

bois allumé tout auprès. Certains chasseurs ajoutaient, chacun selon son goût, tel ou tel saucisson à ce plat unique et rustique ; il y avait des saucissons des Ardennes, de Francfort, d'Alsace, de Morveau et d'autres encore.

Le baron d'Erclisse, lui, apportait toujours un cervelas précieusement enveloppé dans du papier d'argent. Ce produit, si élégamment présenté suscitait chaque fois l'admiration des gardes et des traqueurs. Les autres chasseurs avaient peut-être du tout aussi bon, sinon meilleur, mais le papier d'argent, qui semblait l'apanage d'une baronnie et allait si bien avec elle, conférait à ce qu'il recouvrait, aux yeux des rustres, une incontestable supériorité sur les autres gourmandises apportées par les bourgeois, tant il est vrai que l'habit fait plus souvent le moine que ne le reconnaît le dicton.

Le garde Mathurin surtout s'extasiait devant le papier d'argent dont la magnificence devait recouvrir un saucisson de délices tel que les élus ne peuvent en souhaiter de meilleur au paradis des gourmands. Aussi le baron était-il l'objet de prévenances spéciales. Sans doute la place des chasseurs était-elle tirée au sort, mais s'il avait repéré une grosse bête, Mathurin s'arrangeait toujours de façon à placer le baron au bon endroit. A tout seigneur, tout honneur !

Le baron n'était pas insensible aux bons offices

de Mathurin et lui glissait de généreux pourboires. Parfois il lui offrait un trabucos honorable que le garde glissait dans sa poche à l'abri de son mouchoir pour le fumer chez lui avec le recueillement qui convient lorsqu'il s'agit d'un cigare seigneurial.

Mais il manquait quelque chose à la satisfaction de Mathurin.

Un jour que le baron avait tiré un sanglier, un solitaire aux défenses magnifiques que les traqueurs avaient mis plus d'une heure à retrouver en suivant une piste ensanglantée, comme il débordait de joie, le garde s'enhardit jusqu'à lui faire part de sa convoitise.

— Vous êtes toujours bin bon pour moi M'sieu l'Baron et je vous l'rends bin. Mais l'pu grand plaisir que vous pourriez m'faire, ce s'rait de m'donner un saucisson comme vous en apportez chaque fois pour que je m'régale au moins une fois en ma vie.

Le baron se mit à rire.

— S'il ne faut que cela pour faire ton bonheur, mon brave Mathurin, que ne le disais-tu plus tôt, il y a longtemps que je te l'aurais apporté. Ce sera pour la prochaine fois, tu peux y compter.

— Vous êtes bin bon, M'sieu l'Baron, répondit Mathurin tout joyeux.

Et l'on regagna l'auberge par le crépuscule de décembre où le gel crissait sous les pas des chasseurs.

Dans son château, parmi ses trophées, le baron

n'avait pas une hure de sanglier de pareil aspect, avec des défenses aussi redoutables. C'était un rare coup de fusil qu'il convenait de fêter congrûment, ce qui mit en réquisition les meilleurs vins de l'hôteesse.

Dans la cour, sous un hangar, les gardes vidaient le solitaire, à la grande joie des chiens qui lappaient le sang et déchiraient les entrailles jetées au fumier. Ils coupaient la tête pour la présenter sur une bassine de cuivre à son heureux propriétaire et débitaient la bête.

A la battue suivante, le baron arriva, ayant oublié le saucisson promis à Mathurin, il n'avait pas pensé à l'un plus qu'à l'autre.

Tout en prenant le café chaud à l'auberge avant de se mettre en route pour la forêt, l'un des chasseurs lui demanda tout à coup :

— A propos, Baron, avez-vous apporté le saucisson promis à Mathurin ?

— Ah ! c'est vrai, je lui avais promis un saucisson, mais je n'y ai pas plus pensé qu'à la mort. N'y aurait-il pas moyen d'arranger cela ?

Et il regarda, pensif, par la fenêtre.

— J'ai mon affaire, s'écria-t-il tout riant, nous allons faire une bonne blague.

Il sortit et rapporta une crotte de chien de la dimension qui convenait. Il déroula du saucisson le

papier d'argent et en enveloppa le boudin pondu par un robuste épagneul breton.

On se mit en route dans le clair matin qui dorait les feuilles brunies des chênes à côté des sapins verts. La grande marmite coiffée de son couvercle trônait sur une charrette poussée par les rabatteurs, tandis que les chiens s'égayaient et que les chasseurs marchaient à la file indienne à la lisière du bois.

— Ah, Mathurin ! Je ne t'ai pas oublié, tiens, voilà ton saucisson.

— Grand merci, M'sieu l'Baron.

— Ferons-nous bonne chasse aujourd'hui ? Astu vu de grosses bêtes ?

— Il y avait hier quatre chevreuils dans le bois de l'Ermitage et j'ai repéré un daguet dans la coupe 5. Il y a deux jours, Firmin a vu une laie avec quatre marcassins du côté de la mare à Chipote.

Et l'on se mit en chasse.

Mais à la coupe 5, le daguet rebroussa la ligne des traqueurs, se faufila à travers les buissons suivi par les chiens qui faisaient un vacarme d'enfer et passa dans la coupe voisine, traversant l'étroit chemin où un chasseur lui lâcha deux coups sans résultat.

Au bois de l'Ermitage, on tua un chevreuil, mais à part ce brocart, il n'y avait au tableau que quelques pièces de menu gibier à l'heure de la collation.

Mathurin et ses compagnons servirent le pot-au-

feu fumant dans des bols historiés de scènes cynégétiques, et chacun de l'attaquer avec un appétit excité par une matinée de grand air et une longue marche en forêt.

En tirant son saucisson privé du papier d'argent, le baron se rappela la farce qu'il avait jouée au garde et l'interpella :

— Eh ! Mathurin, comment as-tu trouvé le saucisson ?

— Il m'en est arrivé une bien bonne, M'sieu l'Baron. Je l'avais mis dans le pot-au-feu pour l'amollir et quand j'ai voulu le retirer, je n'ai plus rien retrouvé. Il aura fondu dans le bouillon.

Du coup, le baron et ses compagnons eurent un haut-le-cœur, leur appétit était coupé net à la pensée qu'ils venaient d'avaler une décoction où s'était dissoute la crotte d'un épagneul breton. Ils se demandèrent si Mathurin avait dit vrai ou s'il ne s'était pas moqué d'eux. Mais les gardes et les traqueurs ne perdaient pas une cuillerée de ce breuvage et vidaient la marmite en riant sous cape.

C'est le baron qui ne riait pas.

Chacun y alla de sa petite histoire de chasse, selon l'habitude. On finissait le dessert lorsqu'on entendit parler avec animation dans le hall d'entrée tout garni de trophées.

— Qu'est-ce ? interrogea le vicomte.

C'était le garçon de la ferme qui venait dire qu'une

troupe d'une quarantaine d'individus et de quelques femmes parcourait les bois de Méraude en pétaradant et en hurlant. Les trois gardes, jugeant inopportun d'engager le combat se repliaient pas à pas, cherchant à reconnaître tout au moins quelques-uns de ces délinquants ; ils l'avaient envoyé pour alerter le maître, car ils se dirigeaient vers la ruine et semblaient vouloir s'en prendre même au château.

— Que Firmin selle tout de suite un cheval et aille prévenir la gendarmerie, dit le vicomte. Toi, retourne près des gardes et dis-leur de ne pas s'exposer inutilement à ces furieux.

— Je vais avec lui, mon père, dit le sous-lieutenant ; le temps de prendre mon fusil et mes cartouches.

— Pas d'imprudences, chevalier mon fils !

— Vous pouvez être tranquille, mon père.

— Allez dire au garde champêtre de se tenir prêt à faire sonner le tocsin.

— Messieurs, ajouta le vicomte après avoir vidé tranquillement sa tasse de café, fumez votre cigare à l'aise et permettez d'aller voir ce qui se passe.

— Mon cher vicomte, nous sommes vos hôtes, répondirent les invités d'une voix unanime, nous resterons à vos côtés quoi qu'il arrive. Comptez sur nous.

On entendait maintenant sur les crêtes, une péta-

rade ininterrompue, comme lorsqu'un groupe d'énergumènes tirent pour le seul plaisir de faire du bruit.

— Je parie, dit le vicomte, que ce sont les prétendus héritiers du chevalier Legrano qui se sont monté le cou.

Le vacarme se rapprochait. Les assaillants avaient brisé le cadenas qui fermait la porte d'entrée du vieux château-fort en ruines, car le gardien n'y habitait plus et même n'y allait pas de l'hiver ; ils reprenaient possession du donjon et des tours à demi écroulées et de là, gonflés d'orgueil, contemplaient la vallée qui s'ouvrait à leurs pieds, au fond de laquelle méandrait la pâle clarté de la rivière. On les entendait crier : A nous, Méraude ! Sois vengé, chevalier. Comme à la grande mare. En avant !

Mais ils s'attardaient là-haut, comme des gens heureux d'avoir retrouvé le berceau de la famille après lequel ils soupiraient depuis longtemps.

Le jeune officier et les trois gardes étaient redescendus par un sentier de chèvres vers le château que surplombait la grande roche.

— Qu'on lâche les chiens, ordonna-t-il et préparons-nous à l'attaque de ces Legraniens.

On entendait la bande qui dévalait par le chemin taillé dans le bois adossé au flanc de la roche.

A l'église, la cloche se mit à battre le tocsin. Celle de l'amont leur répondit presque aussitôt, puis celle de l'aval qui était de Barbeau-sur-Meuse.

— Surtout, ne tirez pas les premiers, dit le vicomte à ses gens.

Les chiens se mirent à aboyer férocement. Trois péquenots s'étaient laissé glisser de buisson en buisson depuis la tour du guet de Méraude jusqu'auprès des communs du château ; mais là, les chiens leur avaient sauté dessus. Quand on arriva, leurs vêtements étaient déjà en lambeaux, ils criaient au secours, affolés par les crocs. On les désarma, on les poussa tout tremblants dans un trou à porcs dont on tira les verrous. C'étaient les plus entreprenants. Le reste de la bande déboucha sur la route et vint, menaçant, devant la grille du château en criant :

— Rendez-vous si vous voulez sauver votre peau.

A ce moment là, on entendit un galop de chevaux qui arrivait derrière eux. C'étaient les gendarmes avec le piqueur qui les avait alertés.

Les Legraniens eurent un moment la velléité de faire front, mais une décharge les prit par derrière. Le vicomte avait distribué à ses gens des cartouches au gros sel et à la cendrée qui, pour n'être aucunement meurtrières, vous pincement pendant les fesses et donnent la sensation d'une brûlure assez vive pour éprouver le besoin d'aller se tremper le postérieur dans l'eau fraîche.

Cela termina l'aventure héroïque. Pris de panique, portant les mains à leurs hémisphères qui leur apparaissaient cuits sur le gril, ces héros s'égaillèrent

comme ils purent dans les roseaux de la rive, dans les buissons en bordure de la route ou dans le bois proche. L'expédition finissait en rigolade, non pour les assaillants, mais pour les assaillis.

— Ne vous donnez pas la peine de les poursuivre, dit le vicomte aux gendarmes, nous en tenons trois qui se sont fait prendre dans le jardin où ils avaient pénétré par effraction. Vous les emmènerez tout-à-l'heure. En attendant, venez boire un coup.

On attacha les trois délinquants avec des cordes et ils partirent entre les chevaux des gendarmes.

Le garde champêtre, en faisant sa ronde, en entendit qui barbottaient dans l'eau pour tempérer l'ardeur causée par la cendrée et le sel dans les rotondités de leur fondement tandis qu'Ursule criait comme une orfraie.

*
* *

L'ardeur des Legraniens était tombée. Le lendemain, on expédiait Phrasie à la gare pour s'en débarrasser au plus vite, car on la jugeait maintenant compromettante.

On ne voyait plus guère les conjurés. Chacun restait chez soi, ne mettant le nez au dehors que lorsqu'il ne pouvait pas faire autrement. Il y en avait trois qui manquaient et cela inquiétait les autres ;

qu'étaient-ils devenus, où étaient-ils passés, escamotés comme une muscade.

La justice instruisait pour bris de clôture, escalades, déprédations, tapage nocturne avec accompagnement d'armes à feu et menaces de mort. Mais le magistrat constata bien vite qu'il avait affaire à des culs-terreux moins coupables que dupes. C'est pourquoi il résolut de s'attaquer à la tête et de poursuivre le provocateur ; un mandat d'arrestation décerné contre Rompa l'amena sous les verrous ; il fut inculpé supplémentairement d'escroquerie, de faux et usage de faux.

On apprit qu'il n'en était pas à ses débuts et portait tout un chapelet de condamnations pour avoir un peu trop l'habitude de godailler aux dépens d'autrui.

Devant le magistrat, il fallut bien que les Legraniens avouassent les menues sommes que Rompa leur avait soutirées au nom de ce qu'il appelait par euphémisme, les cotisations et qui finissaient par faire un total imposant.

Quelle procession ne vit-on pas sur les degrés du palais de justice ! Car il n'y avait pas que les indigènes de Barbeau-sur-Meuse au nombre des victimes ; il en était venu de tous les coins du pays et même du Nord de la France : du Cambrésis, de la Picardie, de la Thiérache, de la Lorraine et des Ardennes.

Mais la plupart d'entre eux n'étaient pas encore

convaincus qu'ils avaient été victime d'une vulgaire escroquerie.

Cependant Rompa tenait tête à l'accusation. Loin d'avoir excité les Legraniens à des violences, il leur avait, au contraire, recommandé le calme et il montra copie d'une lettre qu'il leur avait adressée à ce sujet. Mais la présence de sa femme à l'attaque des ruines de Méraude militait contre lui.

La volonté du parquet était d'en finir avec l'histoire du chevalier Legrano, source de troubles. Il fallait couper, une fois pour toutes, les ailes à ce canard boiteux, protéger les gogos contre leur propre jobardise et empêcher l'imposture de couvrir sous la cendre pour renaître à la première occasion, car les dupes avaient la foi solide.

Au dire de Rompa, ses clients n'avaient fait que le rémunérer pour des recherches généalogiques. Mais quand on dépouilla ses dossiers, on constata que l'aboutissement à un Legrano était inventé de toutes pièces. Quant au chevalier, grand sénéchal du comte de Namur Guy de Dampierre, on n'en trouvait aucune trace, pas plus que de ses fabuleux domaines que lui attribuait si généreusement ce chat botté de Rompa ; ils n'avaient pas plus de consistance que ceux du marquis de Carabas.

La justice avait appelé comme témoins tous les Legraniens qu'elle avait pu repérer afin de leur faire entendre raison en leur démontrant qu'ils avaient

été victimes d'un individu qui, tout teinté d'histoire qu'il fût, n'en était pas moins un escroc, ainsi que l'attestait un casier judiciaire bien fourni.

Le vicomte de Congre avait réclamé l'indulgence du tribunal pour les trois lourdauds pris dans sa cour, à qui ses chiens avaient déjà administré une punition suffisante ; ils s'en tirèrent avec une condamnation conditionnelle. Il n'en fut pas de même pour Rompa qui paya pour tout le monde.

En somme les Legraniens qui avaient participé à l'algarade de Méraude s'en tiraient à peu de frais, à part ce qu'ils avaient versé à fonds perdus dans la profonde poche de l'archiviste ; ils ne laissaient cependant pas que d'être fort penauds en quittant le tribunal, ce qui ne les empêcha pas d'aller boire quelques péquets de consolation offerts aux trois anabaptistes qui s'étaient fait prendre. Ils burent de la bière pour tempérer la chaleur du péquet, puis ils reburent le péquet pour faire passer la bière, si bien qu'en débarquant à Barbeau-sur-Meuse, ils étaient légèrement éméchés. Pouvaient-ils faire autrement que d'entrer au *Café de la Gare* ?

Zante Bébert les accueillit d'un air de condoléance, tandis que Tantine les regardait d'un œil morne. Ils durent raconter la séance du tribunal, et comment le procureur avait sonné Rompa.

— Quelle affaire ! disait Tantine, qui eût jamais cru cela ? Ah ! il nous a bien eus celui-là.

— Pour ça, oui, dit le fermier d'Hautepenne, mais il parlait si bien.

— Et sa commère, dit un autre, comme elle jouait bien son jeu.

— Oui, mais, par contre, il y en a qui ont joué avec elle un autre jeu.

— C'est une gaillarde qui aime la bagatelle tout autant que les quibus.

Alors, on entreprit ceux qui avaient joui des faveurs de cette luronne.

— Vous autres, au moins, vous n'avez pas tout perdu, vous devriez bien payer une tournée.

Il y en eut plus d'un, qui n'avait pas osé entreprendre Phrasie, pour s'empressez d'offrir à boire afin de faire croire qu'il avait été favorisé par elle. Ils parlaient de ses performances avec salacité en se donnant des avis de fins connaisseurs.

Tantine, indignée, les traitait de polissons, ce qui les flattait et les faisait renchérir de plus belle. Zante, lui, essayait de clore le bec à sa femme, disant qu'elle n'avait jamais été qu'une mijaurée. Mais une fois qu'elle était partie, il n'y avait pas moyen de l'arrêter, alors les loustics se mirent à chanter pour couvrir sa voix :

Temps dè raller

Temps dè raller

N'voyez vous pas qu'nos mâm's sont drôles

Temps dè raller
Temps dè raller
Pus pont dè liards à dispinser.

tout comme après l'accident mortel arrivé à Cajot.

En les entendant le long de la route, les habitants de Barbeau-sur-Meuse se dirent que les Legraniens prenaient aisément leur déconvenue et furent moins disposés à leur lancer des quolibets.

Le lendemain, les journaux arrivèrent, tout remplis du procès Legrano-Rompa. Les uns portaient en exergue : Une vaste escroquerie, d'autres ce titre suggestif : Au pays des copères. Pour une copèrie c'en était une de choix ; elle éclipsait toutes celles de Dinant, lesquelles, pourtant, offrent une variété intéressante de la jobardise des lécheurs de garde-fou et des gobe-la-lune dont l'esprit est enclin au merveilleux.

Il vint des reporters à Barbeau-sur-Meuse, car l'histoire passionnait les lecteurs de journaux. Bref, ils firent à ce charmant village une publicité qui lui amena par la suite de nombreux villégiateurs, chacun de ceux-ci voulant avoir le récit sur place et circonstancié de cette aventure dont l'ampleur finissait par le dépasser sur la bouffonnerie.

Et combien regrettaient que l'histoire du chevalier Legrano ne fût pas vraie avec le fabuleux héritage

provenant des libéralités de Marie de Constantinople et de Guy de Dampierre ! Décidément, l'époque n'était pas au merveilleux.

*
* *

Le plus touché par le fiasco de cette descendance Legranienne, ce fut Adelin, le passeur d'eau.

Sous une écorce rugueuse, crevassée, échanquée, il était compatissant à toutes les misères et sensible à l'amitié. Les chemineaux et les vanniers nomades conservaient le souvenir de cet ami de leur passage. Ils logeaient, l'été, à la belle étoile, au pied de la roche, sous les arbres de l'allée qui conduit au hameau voisin resserré entre la falaise boisée et la rivière. Il copinaut avec eux, lorsque, sa journée finie, il attendait celle pour qui, sans qu'il l'eût jamais dit, brûlait depuis vingt ans une petite flamme dans son cœur.

Était-ce son infirmité qui l'avait rendu timide ? Mais une descendance comme celle du chevalier Legrano ne compenserait-elle pas cette infortune ?

Sous sa carcasse rabougrie d'homme de peine, sous un rude aspect d'ivrogne invétéré, sous une peau ratatinée comme celle d'une pomme de Capendu qui a passé l'hiver, il cachait une âme enfantine remplie d'émerveillements. Il croyait aux fées. En passant près de la roche, il écoutait le nain enfermé dans la

montagne qui, depuis des siècles, fait retentir la nuit du bruit sourd de ses coups de pique. Il écoutait la sorcière qui, sous la forme d'une corneille, tapie dans une anfractuosité de rocher, grince perpétuellement en rêvant de batailles.

Au hameau proche, blotti dans une gorge resserrée, habité par quelques ménages de pêcheurs et de tâcherons, il allait entendre raconter les vieilles histoires et chanter les chansons. Puis il revenait le long de la rivière où, dans les clartés vagues qui survivaient au jour, apparaissait l'ombre démesurée de la falaise. Et la nuit se peuplait pour lui de fantômes. Le saut, à fleur d'eau, d'un barbeau, le cri de la chouette et tous les bruits lointains qui, d'écho en écho, venaient dans cet entonnoir de la vallée, faire vibrer le silence, évoquaient en lui les légendes de Meuse : de chasses fantastiques, de contes héroïques, de désespoirs d'amour.

L'hiver où mourut son amie d'une maladie de poitrine dont elle dépérissait depuis longtemps fut fort rigoureux. La barque, prise dans les glaces, ne passait plus. On traversait à pied la rivière qui n'était plus qu'une large chaussée. Adelin consacra à boire les quelques jours d'oisiveté forcée ; il lampait de grands verres, somnolant quand l'alcool et la chaleur du poêle l'engourdisaient. Il se réveillait les yeux remplis de larmes. Mais on ne pensait pas que c'était le chagrin qui les lui arrachait ; il avait, croyait-on,

pris cette infirmité à vivre dans le vent et la pluie. Les plus savants disaient que la réverbération du soleil sur l'eau avait contribué à lui ronger les yeux.

On remarqua bientôt qu'il divaguait. Il éructait des phrases bizarres parsemées de mots inusités et dépourvus de sens pour les auditeurs. En même temps son œil semblait suivre dans l'air quelque forme fuyante. On le voyait passer sans transition du rire aux larmes. Il buvait de plus en plus et se livrait à des gestes extravagants.

A la débacle des glaces, il était allé jusqu'au barrage rechercher un palet qu'il avait prêté à l'éclusier. Quelle ne fut pas la stupéfaction du village quand on aperçut, au milieu du fleuve, parmi les blocs que charriaient les eaux tumultueuses, le passeur debout sur un glaçon. Avec le palet, il dirigeait cet esquif improvisé, écartait ou enfonçait les obstacles, n'y parvenant pas toujours, risquant vingt fois de chavirer. Il passa devant le port sans pouvoir aborder, mais au tournant, à l'endroit où le courant vient battre la colline sombre, il parvint à saisir l'amarre d'un ponton à moitié démoli et à prendre pied sur la berge.

On fêta congrûment cette prouesse par laquelle s'augmentait encore la renommée d'Adelin.

Mais il divaguait de plus belle et molestait les clients trop pressés, il n'en faisait plus qu'à sa guise. Celui qui voulait passer l'eau avait toutes les peines

du monde à l'arracher aux délices du cabaret. Ceux qui étaient sur l'autre rive s'époumonnaient à crier, faisaient aller la cloche, le soiffard prenait son temps à les satisfaire.

Ses jambes se raidissaient, sa main était agitée d'un perpétuel tremblement.

— T'as l'balzin, Adelin.

— Ça t'arrivera aussi, mon garçon et plus vite que tu ne penses.

C'est à peine s'il pouvait encore, sans en épancher la moitié, porter le verre aux lèvres. Aussi avait-il recours à un stratagème qui mettait en joie les habitués de la buvette. Les flâneurs lui offraient à boire pour le plaisir de le voir opérer. Il assujettissait une ceinture à son poignet droit et la faisait passer sur son cou entre les épaules ; il saisissait le verre, tirait de la main gauche l'autre bout de la ceinture et amenait ainsi, mécaniquement et sans encombre, le récipient à ses lèvres. Pas une goutte ne se perdait.

La belle saison revint. Les villégiateurs venaient à la buvette pour s'amuser des propos du passeur. C'était une attraction de Barbeau-sur-Meuse. Il leur parlait de sa barque comme d'un être vivant, des êtres mystérieux qui peuplent les eaux, de l'homme à l'avet qui attire les enfants dans les gouffres de l'onde traîtresse. Il bredouillait l'histoire du nûton enfermé depuis des siècles dans la montagne, de la fée qui fut changée en corneille pour avoir empêché

un trouvère de chanter. Au ciel, il leur montrait l'arc de Meuse où sont marqués les années d'abondance, les malheurs et les destinées. Puis, du doigt, il désignait une étoile pâle qui, comme une marguerite des champs célestes, fleurissait le bord du fleuve lacté de l'azur. Il l'entendait chanter, disait-il, mais alors sa voix tremblait et, de sa gorge crispée par les sanglots, ne sortaient plus que des sons rauques et déchirés.

On pouvait voir en même temps quelque pâle rayon éclairer de grosses larmes qui coulaient dans les rides de son visage. Puis, subitement, il se mettait à rire, comme s'il s'était moqué de ses auditeurs.

Quand le bourg était endormi, il errait le long de la rive jusqu'à la falaise qui fermait l'entonnoir.

Une nuit qu'il veillait sur le bac, les barques et les nacelles du port, parce qu'un fort orage avait gonflé démesurément les eaux, il entendit à l'autre rive l'appel familier : A l'eau, à l'eau !

Il n'en fut pas autrement étonné, bien que l'heure fût tardive et la rivière menaçante, car l'appel retentissait allègrement : on eût dit d'une fraîche voix de femme. Et comme il restait assez longtemps pour détacher l'amarre des chaînes embrouillées, l'appel retentit à nouveau clair et joyeux. Il le reconnaissait, oui il avait déjà entendu cette voix ; on eût dit qu'elle arrivait du ciel à travers les ténèbres opaques.

Aussi vite que le lui permettait le tremblement de ses mains, il décrocha l'amarre et sauta dans la bar-

que avec sa lanterne, cependant que la voix continuait à moduler son appel.

— On y va, on y va ! répondit-il d'un cri qui agita les échos de la vallée.

Il saisit les avirons et tira de toutes ses forces. La nuit était d'un noir profond dans cette cuve ; c'est à peine si le passeur distinguait la grande colline qui s'allonge dans l'espace comme une bête au repos. L'eau elle-même n'avait pas conservé de clarté, elle roulait invisible, ne se révélant çà et là que par quelques franges d'écume.

D'ailleurs Adelin ne regardait rien ; il tirait tant qu'il pouvait, ne voyant que la flamme de sa lanterne et le halo qui l'entourait. La voix semblait le guider sur l'onde.

— Eh ! passeur, à l'eau, dépêche-toi, passeur, dépêche-toi, je t'attends. L'heure est tardive, qu'importe ! Je suis pressée. J'ai pour toi la plus belle récompense. Alerte, passeur, alerte !

Et le passeur tirait ; il tirait depuis longtemps sur les rames. Déjà il aurait dû atteindre l'autre rive. Mais il se disait sans doute que le courant était fort et que l'eau avait encore monté. Il lui semblait, du reste, qu'il se rapprochait de la voix. Il n'avait aucune crainte et son cœur chantait. La tempête rafraîchissait son visage en sueur.

— Ohé, passeur, viens à moi !

Un vol blanc, tout-à-coup, tourbillonna autour de

la lanterne, de la barque et du passeur. Les éphémères, nées d'un baiser de la nuit et de l'onde, frôlèrent son visage. Il fut enveloppé comme dans une rafale de neige. Elles arrivaient de partout, laissant dans l'air les folles arabesques de leur sillage. Et maintenant la voix, auprès d'Adelin, chantait.

Une fille de Meuse, toute fleurie d'écume surgit à son côté, une autre suivit, une autre encore ; elles l'entourèrent, et celle qu'il avait perdue, celle qui chantait à l'autre rive et l'appelaît, mit ses lèvres sur le front du passeur.

Le lendemain, on trouva, assez bien en aval, à côté de la barque échouée, le cadavre du passeur, la tête fracassée.

On le reconduisit sur un brancard, dans le hangar du passage d'eau transformé en chapelle ardente et l'on s'occupa de la dernière toilette du défunt. Selon l'usage, on lui coula de la chandelle dans le nez, la bouche, les oreilles, le nombril et plus bas encore et on l'ensevelit. De deux lieues à la ronde on vint à ses funérailles. Le baron de Trébois se trouvait dans l'assistance. Aussi la collecte dépassa-t-elle toutes les prévisions du clerc et du bedeau.

A l'endroit où le cadavre avait été recueilli, on planta une croix de pierre sur laquelle on lisait :

*Ici a été infortuné par la tempête
Adelin, le passeur d'eau*

*
* *

Zante Bébert avait fait de bonnes affaires grâce à l'histoire du chevalier Legrano car Rompa, quand il tenait ses assises au *Café de la Gare*, y attirait du monde, non seulement les Legraniens, mais d'autres qui attendaient ou espéraient de lui des services.

Les beaux jours étaient de nouveau passés et la concurrence du café voisin rendait médiocre le profit de tous les deux. Les clients ne boudaient pas au *Café de la Gare*, mais il ne leur offrait plus un élément spécial d'attraction.

Or, tandis que le ménage vivait assez maigrement pour parvenir à joindre les deux bouts, voilà-t-il pas qu'un matin, comme Zante se levait en chantant, toujours gai, toujours plaisant, Tantine lui annonça que de vieilles espérances allaient enfin se réaliser.

D'abord, il ne comprit pas, tant cette idée était en ce moment éloignée de son esprit. Il la regarda ahuri. Elle lui répéta la nouvelle en précisant : il allait être père, ce qu'il avait désiré ardemment autrefois.

Il se mit à rire, n'y croyant pas, mais d'un rire assez méprisant pour sa femme.

— Toi, ma vieille, avoir un éfant ! que t'es bête, mon Dieu que t'es bête.

Il descendit en rigolant.

— Elle a encore ses lubies ! Elle croit me faire enrager, qué femme ! Elle n'est sûrement pas comme une autre.

Il resta quelque temps sans y croire. Mais devant l'insistance et la gravité de Tantine et quelques signes qui ont accoutumé de se produire en pareils cas, il fut bien forcé de reconnaître que sa femme ne divaguait point. Il en resta d'abord hébété, puis se mit en colère.

— C'est-il pas bête, à ton âge, de te livrer à de pareilles turlutaines, une vieille femme comme toi. Tu vas faire rigoler tout le monde ; en voilà-t-il une idée !

— Vous n'êtes qu'un mauvais drôle.

— Un mauvais drôle ! Je te conseille de le dire. Ce n'est pas tant pour le ridicule, mais il nous fallait bien cela ! Ah oui ! tu as bien choisi le moment ; c'est à peine si nous pouvons vivoter et voilà que Madame s'offre le supplément d'un moutard, à son âge ! Si tu avais de pareilles idées, il fallait t'y mettre plus tôt, nous ne nous serions pas chargés de Lucie.

— Est-ce que j'en peux, moi ?

— Si tu en peux ? Mais bien sûr que tu en peux, tu devrais être honteuse à ton âge.

— C'est de votre faute, si vous n'étiez pas si sot, cela ne serait pas arrivé. Mais vous n'avez jamais eu que des bêtises dans la tête, vous ne serez jamais sérieux.

Les clients attablés dans le café entendaient la dispute car on ne se gênait pas pour eux et comme cela les amusait, ils attisèrent la querelle par des

propos insidieux, lorsqu'elle menaçait de s'éteindre et ils burent en conséquence. En leur servant à boire Zante ne cessait d'invectiver sa femme.

Le lendemain, ils revinrent plus nombreux.

— Est-il vrai, Zante, disait l'un des nouveaux venus, que vous allez avoir un héritier ?

Sans-cul éclatait aussitôt en imprécations et en reproches. Au bout d'un instant, Tantine, irritée, lui renvoyait la balle. L'altercation abondait en invectives variées, pittoresques, pleines d'imprévu. C'était un régal pour les auditeurs. Quand les belligérants, fatigués d'avoir parlé avec tant de volubilité, faisaient trêve, on leur offrait à boire pour revigorer leur verve.

— C'est tout de même une drôle d'idée, à votre âge, Tantine ! reprenait-on insidieusement.

— Ce n'est pas de ma faute, mais de la sienne à ce grand bêta, répliquait-elle, il n'a jamais eu une idée sérieuse dans la tête : bon à tout, propre à rien.

Et cela continuait. Les habitués s'en tenaient là comme à une partie de plaisir et s'en retournaient en s'esclaffant. Les clients du concurrent arrivaient aussi par curiosité. L'histoire avait fait le tour du village et chacun voulait avoir sa part du spectacle.

Sans-cul était trop fûté pour ne s'être pas aperçu du manège. On riait à ses dépens, mais cela lui était bien égal du moment qu'il empochait les gros sous des rieurs. Sa colère était depuis longtemps tombée

et il se félicitait, à part lui, de l'évènement qui achalandait à nouveau son débit de boissons. Cependant, par suite d'un accord tacite entre sa femme et lui, ils continuaient à se disputer. Ils ne le faisaient, toutefois, qu'à bon escient et ne galvaudaient pas la représentation. Pour les mettre en train, il fallait que la dépense en valût la peine. Quand les clients avaient payé tournées sur tournées, ils obtenaient de Zante des détails réjouissants ; il cherchait dans ses souvenirs comment cela avait pu arriver et dans quelles circonstances. Et Tantine de s'écrier :

— Taisez-vous, grande bête, taisez-vous ! quand vous avez bu un coup de trop, vous perdez la raison.

Les soirées se prolongeaient en pareilles représentations.

Cependant la taille de Tantine s'arrondissait et la monnaie ne cessait d'affluer dans le tiroir du comptoir peint en imitation de chêne.

L'époque de la délivrance arriva sans que Zante eût cessé de ronchonner. Les habitués, par farce et pour assister à une belle dispute avaient offert le berceau d'osier fabriqué par des manderliers de passage. La vue de cet étrange objet avait mis Sans-cul dans tous ses états. La scène avait été inénarrable.

Les nombreux amis attendaient l'évènement pour assister au baptême du phénomène. Ce serait une séance extraordinaire. Chaque matin, ils pensaient :

ce sera pour aujourd'hui. La journée terminée, ils allaient au *Café de la Gare* voir si rien de nouveau ne s'était produit.

Un mois se passa dans l'attente.

— Tantine aura mal fait ses calculs, disait-on.

Et Zante de la quereller à ce sujet, cependant elle comptait que le onzième mois allait commencer.

On s'étonna. Les conjectures allaient leur train, on ne savait à laquelle s'arrêter.

Quelques-uns émirent des doutes. Zante et sa femme ne se moquaient-ils pas d'eux ?

L'hypothèse dut être écartée, car le médecin fut catégorique. Il ne s'expliquait toutefois pas le retard.

— L'enfant, dit-il, n'occupe pas la place normale, mais ce n'est pas une raison pour qu'il ne se présente pas à la sortie.

Le onzième mois s'écoula sans évènement, à l'ahurissement des villageois et du médecin qui s'intéressait à ce cas bizarre.

Tantine continuait à servir la bière et, de partout, on arrivait aux nouvelles.

Le soir, de longs conciliabules se tenaient. L'un avait consulté une sage-femme, un autre une sorcière, un autre le rebouteux d'un village voisin et tous émettaient des suppositions plus abracadabrantes les unes que les autres. Puis un loustic s'écriait en manière de conclusion :

— Il arrivera sans doute à quatorze mois comme un jeune de baudet.

Le quatorzième mois trompa aussi leur attente. Ils ne savaient plus que penser. Cependant on s'aperçut que la taille de Tantine diminuait de volume. Tout le pays jasait de ce cas extraordinaire.

— Ce n'était peut-être que du vent, insinuait-on malicieusement.

De nouveau le bruit courut que Sans-cul s'était moqué du monde. Mais les commensaux du *Café de la Gare* ne prétendaient pas qu'on eût pu les berner. Forts, d'ailleurs, des déclarations catégoriques du médecin, ils soutenaient qu'on colportait des menteries et que Zante ne voudrait pas tromper des amis comme eux.

Le quinzième mois se passa de la même façon que les autres. Tantine ne se décidait toujours pas à mettre un terme à l'attente de ses clients.

Quelquefois, excité par eux, Zante prétendait qu'elle le faisait exprès et une discussion désopilante surgissait entre les époux à la grande joie des auditeurs.

Mais qui se trouvait en la plus mauvaise posture c'était l'esculape de l'endroit. Il avait beau ausculter la patiente, lui taper sur le ventre avec un petit marteau en caoutchouc, il ne savait plus que répondre aux questions dont on le pressait. Il ne comprenait

rien au cas de Tantine ; il y perdait son latin et donnait, comme on dit, sa langue au chien.

Sa réputation commençait à en souffrir ; on n'épargnait plus les commentaires sur l'insuffisance de sa science et son autorité s'en trouvait fort affaiblie. Bref, c'était sur lui que retombaient les quolibets des farceurs. Il reçut en ce temps-là, toute une collection de poissons d'avril où il était traité en termes peu flatteurs pour sa perspicacité et son amour-propre. On lui proposait des lunettes pour voir à travers les corps ; on le représentait avec une tête d'âne jouant à cache-cache avec un fœtus. Mais tout cela était anodin en comparaison d'autres lettres et images plus scabreuses.

Le seizième mois se passa sans changement, on ne se gênait plus pour traiter cet honnête praticien d'imbécile.

A la fin, n'y tenant plus, voulant avoir la clé de ce mystère, l'explication de ce cas dont il n'avait jamais entendu parler dans ses cours de médecine, il profita de la maladie d'un riche fermier des environs pour appeler en consultation un médecin célèbre, professeur à l'université et chef de clinique à l'hôpital. En le reconduisant à la gare, il le fit entrer chez Zante et lui fit part des symptômes qu'il avait remarqués chez Tantine.

Ils montèrent à l'étage pour n'être pas dérangés. Après s'être fait donner d'amples explications, le

grand praticien auscultait la cabaretière ; il la palpa de ses larges doigts aplatis en spatule par la déformation professionnelle. Il ouvrit des yeux étonnés et sa face refléta la satisfaction du savant mis en présence d'un phénomène fort rare. Il ne se pressait pas, heureux de cette fête clinique qui lui était offerte de façon aussi impromptue. Il savourait en silence sa découverte. Tous les yeux étaient braqués sur lui ; il ne parlait pas, mais on voyait à son air qu'il se passait d'étranges choses dans son cerveau.

— Eh bien, Maître ? hasarda le médecin du village.

— Je n'ai jamais entendu parler qu'une seule fois d'un cas analogue, mais il ne m'avait jamais été donné de le rencontrer aussi nettement caractérisé. La gestation s'est faite dans des conditions anormales. L'enfant s'est déplacé ; il a glissé près de l'os supérieur du bassin. Là, il s'est desséché sous le péritoine sans affecter la santé de la mère, ce qui est extraordinaire. Palpez vous-même, confrère, on sent très bien la tête, le tronc et même les jambes.

En exerçant une légère pression, le médecin du village put se rendre compte de ce que son illustre confrère venait de lui apprendre.

Zante, qui assistait à la consultation, n'en revenait pas.

— L'enfant qu'est desséché sous le père Antoine !

se disait-il à lui même, on n'a jamais entendu parler de ça.

Laissant les docteurs épiloguer sur ce cas exceptionnel, il s'esquiva, descendit au café retrouver ses amis et, pour leur révéler l'énigme, les entraîna au dehors. Il était secoué par un rire qui les intriguait ; il se tapait de grands coups sur la cuisse, tant il débordait d'une rigolade trop contenue. Après quelques phrases entrecoupées de hoquets, il finit par brâmer :

— Ma femme, Tantine, elle est vraiment extraordinaire, c'est un phénomène. Vous ne savez pas ce qu'elle a ? Non. Ma parole, on n'a jamais entendu parler de cela. Le grand docteur lui-même n'avait jamais rencontré le cas, elle a un enfant desséché sous le père Antoine !

Les autres ne comprenaient pas et restaient bouche bée.

— Un enfant ossifié sous le père Antoine ou le père Itoine, je ne sais pas au juste comme il a dit.

Puis il donna quelques détails auxquels on ne comprenait pas beaucoup plus. Mais ses compagnons furent vite gagnés par son hilarité.

On fit le tour du village. Zante expliquait partout, le corps secoué par un fou rire :

— Ma femme a un enfant ossifié sous le père Antoine ?

Un vent de folie passa sur la contrée. D'une porte à l'autre, les commères s'interpellaient pour dire :

— Vous ne savez pas, Tantine, la femme à Zante Bébert, elle a un enfant ossifié sous le père Antoine.

Le lendemain, le *Café de la Gare* désemplit pas, tous, hommes et femmes arrivaient pour voir le phénomène, comme à la foire. Zante, Lucie et les filles du garde-barrière appelées à la rescousse suffisaient à peine pour servir la clientèle. La salle de devant, celle d'arrière et même la cuisine étaient encombrées ; on dut mettre des chaises et des tables devant la maison.

— Ah ! bonjour. Vous venez pour l'éfant que Tantine a sous le père Antoine, vous ne vous embêtez pas, vous autres !

Les privilégiés purent sentir, par dessus la robe, au flanc de Tantine, la forme révélée par le savant docteur.

Le dimanche suivant, ce fut un véritable pèlerinage. On venait de partout ; des villages processionnèrent vers le *Café de la Gare*. Le pactole coulait dans le tiroir de Zante.

Les médecins de la contrée arrivèrent à leur tour, incroyables. Ils furent forcés de reconnaître qu'on avait dit vrai.

Les journaux s'occupèrent du phénomène, car Barbeau-sur-Meuse les intéressait spécialement depuis la succession du chevalier Legrano ; l'aventure d'Adelin, le passeur d'eau avait aussi suscité leur intérêt, maintenant, c'était l'enfant ossifié sous le

père Antoine. Le village de Barbeau-sur-Meuse était vraiment privilégié.

Le *Café de la Gare* eut une telle vogue que Zante fut obligé de l'agrandir. Le brasseur, propriétaire de la taverne concurrente composa avec lui ; il ferma *La Sortie des Voyageurs* pour obtenir des commandes de bière de l'heureux Sans-cul.

Des chirurgiens offrirent à Zante de faire à Tantine l'opération pour la délivrer de l'enfant ossifié ; mais il se garda bien d'accepter, se séparer d'un tel fétiche, jamais de la vie !

Il ne cessa de prospérer. Aussi n'aurait-il plus fallu lui parler encore de bâtir un costume à n'importe quel prix. Le métier de tailleur peut mener à la fortune, à condition d'en sortir.

*
**

Le chevalier de Trébois disait que l'affaire Legrano lui avait procuré plus de plaisir que n'importe quelle pièce de théâtre, ce plaisir ayant d'ailleurs été prolongé par le génie d'imitation de Michel. Il avait évité le contact de Rompa, car il avait tout de suite flairé un aigrefin déguisé en archiviste. Gardant son plaisir pour lui, il s'abstenait d'indisposer les quelques Legraniens de sa bourgade, sachant qu'on n'empêche pas les gogos de mordre à l'hameçon, ce qui

est inutile voire aussi dangereux que de prendre le parti d'une femme battue par son mari.

Il avait manqué un beau spectacle : celui de l'attaque du château de Congre où les assaillants avaient reçu du sel dans les fesses. Mais il n'acceptait plus les invitations que Michel n'était pas appelé à partager ; il se contentait de chasser sur ses terres et dans ses bois, guêtré de cuir fauve et vêtu de velours gris à côtes, usé, par endroit, jusqu'à la trame. Aucun dîner de chasse ne lui valait le plaisir de casser la croûte au bois avec ses gardes, d'y savourer un ragoût cuit sur un fourneau improvisé. Ainsi les joies de sa vieillesse étaient toujours les mêmes que celles de son enfance, de même que le souvenir de ses amours avec la jeune Renée à la maison-au-bois avait absorbé sa vie sentimentale. Ce qui marque les fins de race comme les fins de civilisations, c'est l'inaptitude à s'adapter aux conditions et aux modes nouvelles de l'existence ou de la vie sociale.

Mais le plaisir qu'il avait gardé pour lui lors de la farce Legrano s'épanouit à la comédie-bouffe de l'enfant ossifié sous le père Antoine que Sans-cul offrit à toute la contrée. Là, il n'avait aucune raison pour se retenir.

— Ah ! le bon pays, disait-il, où nous avons tous dans la tête quelques grains d'ellébore, grâce à quoi nous prenons la vie du bon côté sans trop nous sou-

cier de ses vicissitudes que nous transformons en facéties vraiment ahurissantes.

Ce Sans-cul le fit tellement rire qu'il fut frappé d'apoplexie. Elle ne fut pas foudroyante. Mais il était assez perspicace pour se dire qu'il avait reçu la visite du porteur de contraintes et que l'échéance fatale ne pouvait tarder.

— Michel, dit-il, il faudra appeler le notaire, je veux faire mon testament. Tu seras mon héritier, mais à une condition. Il y a là, dans mon tiroir un disque qu'à mon lit de mort tu feras entendre aux visiteurs. Mets le sur le phonographe. Michel obéit ; c'était la voix du chevalier qui faisait ses adieux : Mes amis, ne prenez pas une figure d'enterrement. Si la vie n'est qu'une farce, si la mort seule est sérieuse, ce n'est pas une raison pour se mettre un masque devant un cadavre qui ne se plaint pas de vous avoir tiré sa révérence. Je vous invite au repas qui suivra ma mise en terre. Mangez bien, buvez sec et réjouissez-vous.

Michel dut promettre solennellement d'exécuter la volonté de son bienfaiteur.

Une deuxième attaque ne se fit pas attendre et à la troisième, le chevalier, dûment administré partit pour un monde qualifié de meilleur par un vieux cliché.

Les paysans qui vinrent s'incliner devant la dépouille mortelle de leur vieux seigneur, entendirent

donc sa voix. Il y en a qui, pris de terreur, tremblaient sur leurs jambes, ce qui les empêchait de se sauver, mais la plupart, vite revenus de leur étonnement se dirent que le seigneur avait toujours été facétieux et l'était encore sur sa couche funèbre. Du reste, on apprit vite, par un jardinier, de quoi il s'agissait et l'on sut gré au défunt d'avoir invité à une dernière ripaille les villageois qui composaient pour lui une famille.

Elle se fit dans la cour du château, le long des communs et sauf qu'on n'y fit point de musique, elle fut digne d'un tableau de Teniers ou de Madou !

Mais malgré cela, Trébois ne parvint pas à rivaliser de gloire avec Barbeau-sur-Meuse, perle de la vallée.

*
**

Le nouveau phénomène de Barbeau-sur-Meuse n'avait pas fait oublier l'héritage du chevalier Legranó. Il y avait un gars au moins qui y pensait encore depuis la mort du passeur d'eau, un gars qui y pensait toujours, c'était Materne.

Alors que la justice ne s'était pas montrée rigoureuse pour les assaillants de Méraude et du château de Congre, elle avait cherché à inculper Materne, probablement parce que le vicomte et ses gardes l'avaient à l'œil, sans parvenir jamais à le prendre

en flagrant délit de braconnage. Le procureur du roi l'avait fait venir et l'avait serré de près dans le réseau d'un interrogatoire tendancieux. Il eût voulu en faire le chef de la bande qui était partie de nuit à la conquête du fabuleux héritage.

Mais Materne n'avait pas voulu saccager les bois d'où il tirait son gibier. Cela l'aurait dégoûté de voir des péquenots arpenter futaies et taillis en hurlant et en tirant comme des mazettes, il n'en augurait rien de bon. C'est pourquoi il les avait quittés, puis, sans armes, s'en était allé tranquillement boire une pinte au cabaret du Tournebride, en attendant la fin de l'aventure. Bien lui en prit, car sans cela, il eût payé pour tous les autres.

Il faut dire que quelques années après la mort du père de Materne, les trois gardes de Méraude avaient été tués et que plus personne dans le pays n'avait voulu de l'emploi. Le vicomte avait dû engager des étrangers à prix élevés, car il se piquait au jeu et organisait lui-même la surveillance.

Ses patrouilles avaient fait des rafles de petits braconniers ; presque tous les hommes du hameau avaient été pris, car quel est le campagnard qui, à portée du bois, n'est pas attiré par une force irrésistible, à prendre un lapin ou un lièvre par n'importe quel moyen ? Les gendarmes en avaient emmené un bon nombre en prison à la ville, cependant on ne

laissait pas d'entendre, de temps à autre, un coup de feu troubler le silence des bois. Le filet avait ramassé les petits poissons mais avait laissé passer le gros à travers ses mailles. Le vicomte et ses nouveaux gardes avaient la conviction que c'était Materne qui en usait à sa guise, mais ils ne parvenaient pas à en fournir la preuve, malgré leur vigilance. Ce qui rendait difficile la prise du flagrant délit, c'est que, nous l'avons dit, Materne possédait des lopins et une partie de bois où il était aussi maître que le vicomte sur son domaine. A chaque battue chez le seigneur, on trouvait Materne posté à la lisière, là où le droit était pour lui et il descendait les bêtes qui se croyaient sauvées en pénétrant chez lui. Ce que cela faisait enrager les chasseurs ! Aussi chaque fois, maintenant, M. de Congre faisait-il tendre des banderoles dans la coupe jouxtant Materne pour empêcher le gibier de s'évader de chez lui et courir à une mort certaine chez le voisin. Tout chasseur sait que le braconnier le plus nuisible est souvent son voisin de chasse et que, de son côté, il n'est pas toujours exempt de reproche, car, s'il respecte ses limites, il se trouve toujours quelqu'un de son entourage pour ne pas s'embarrasser de scrupules.

Les mânes de son père assommé par les gardes battaient toujours dans le cœur de Materne. Les gardes venus de loin lui avaient été plus indifférents, mais depuis qu'ils avaient envoyé du gros sel dans

les fesses des Legraniens, il se plaisait davantage à leur jouer de mauvais tours.

Ah ! Materne, comme il savait attirer les bêtes ! A la saison, il appelait le cerf en imitant le bruit d'un combat de mâles en rut, la biche en poussant le cri plaintif du faon, le broquart au cri d'angoisse de la chevrette, le lièvre en contrefaisant avec une feuille de lierre le cri de la hase amoureuse. Pour tromper les perdrix, les cailles et les faisans, point ne lui était besoin de chanterelles ni d'appeaux, les lèvres et la langue lui suffisaient !

Mais Materne ne se contentait pas de son petit domaine. En forêt, les gardes, bien cachés, entendaient un coup de feu ; quelquefois ils apercevaient la silhouette fuyante d'un homme portant un chevreuil sur ses épaules ; ils prenaient leur élan à travers les taillis ; mais quand ils arrivaient à l'endroit où l'on sentait encore l'âcre odeur de la poudre, ils avaient beau suivre la piste indiquée par des brindilles cassées, la mousse foulée ou quelques gouttes de sang, le mystérieux chasseur avait disparu comme s'il était métamorphosé en arbre ou évaporé dans la brume.

Plus d'une fois, ils avaient tiré sur une ombre qui passait près d'eux dans la nuit en faisant frissonner le feuillage. Mais leurs plombs n'avaient fait qu'entamer l'écorce d'un arbre proche. Il y en avait un qu'un ricochet sans doute avait éborgné. On avait attribué

cet accident à une puissance occulte plutôt qu'à la maladresse d'un collègue.

Aussi, comme si cet être ténébreux eût été l'ombre du grand Pan lui-même, communiquait-il une terreur sacrée à ceux près de qui il passait dans la nuit.

Un seul, un garde eût pu fournir quelques explications, car le sol, tout autour portait les traces d'une lutte violente, mais lorsqu'on l'avait retrouvé étendu sur le dos, les bras en croix, sa langue pendait, violette, hors de sa bouche couverte d'une écume sanglante. Il avait été étranglé ; son fusil, contenant deux douilles vides, gisait à côté de lui.

Cela tenait de la sorcellerie. Des vieilles femmes disaient que le loup-garou de leur enfance était revenu. D'autres prétendaient que c'était le chasseur noir et qu'il arriverait malheur à quiconque le troublerait dans sa ronde. Et les enfants n'osaient plus aller au bois cueillir la fraise ou la myrtille.

Et cependant on voyait Materne arriver au village, comme de coutume, toujours joyeux, comme une chanson.

Le parquet fit, comme on dit une descente, bien qu'il fallût y monter, sur le lieu du crime. Il eut beau se livrer à des expériences variées, le sol resta muet.

Peu de temps après, un autre garde fut trouvé, tué par une charge de chevrotines. Cette fois, le juge d'instruction, le parquet et les gendarmes perquisi-

tionnèrent chez Materne. Ils ne trouvèrent aucun indice accusateur.

Comme personnel forestier, il ne restait à M. de Congre que le borgne. En attendant l'arrivée d'autres gardes, les gendarmes multiplièrent leurs rondes et surveillèrent particulièrement les abords de la petite ferme. Ils ne remarquèrent rien d'anormal ; la maison avait un air paisible qui les déconcertait. S'ils entendaient tirer au loin, ils pouvaient certifier que ce n'était pas Materne.

*
**

Un jour le village de Barbeau-sur-Meuse constata qu'on n'avait plus vu Materne depuis quelque temps, parce que c'était comme une chanson qui lui manquait. Interrogés, les petits fermiers du voisinage dirent, qu'en effet, ils n'avaient plus aperçu que la mère en détresse. Ils se rappelèrent qu'une nuit, les chiens du jeune homme avaient hurlé à la mort, mais ils n'avaient pas cru que c'était pour un gars de cette trempe.

La mère rôdait, rôdait dans les bois, accompagnée de ses chiens ; elle les excitait et, dociles à sa voix, ils partaient le museau au sol, flairant une piste en agitant la queue ; puis ils revenaient vers elle comme pour lui demander de nouveaux ordres. Elle allait ainsi jusqu'au cœur de la forêt, sous prétexte

de ramasser du bois mort, ce qu'elle ne faisait jamais auparavant. Il n'y avait pas à s'y tromper, elle cherchait la trace de son fils.

Une fois, comme elle rentrait dans la partie de bois lui appartenant, un garde, qui ne connaissait pas encore bien les limites, l'interpella :

— Je suis chez moi, répondit-elle.

Mais les chiens, d'humeur farouche, sautèrent sur l'homme, mirent sa tunique en pièces et lui firent de cruelles morsures. Comme leur maîtresse s'éloignait pour regagner son logis, ils ne s'acharnèrent pas davantage sur leur victime et rejoignirent la mère inquiète.

Toutes sortes de bruits circulaient. Les uns, que Materne avait été tué. De nouveaux gardes étant arrivés à son insu, il se croyait tranquille et opérait sans défiance lorsqu'on lui était tombé dessus. Sans doute avait-on emporté son cadavre pour l'enfouir au loin ; d'autres, qu'il était vivant, mais qu'on l'avait mis dans une ancienne oubliette à Méraude ; on disait l'avoir entendu crier. Certains prétendaient l'avoir vu à la ville où il s'amusait avec une femme, mais on n'y croyait guère.

Toujours est-il qu'on ne le revoyait pas et les semaines passaient.

Guérite envoya en pèlerinage les voisines et des mendiante. Les émissaires de pénitence et de pardon

sillonèrent les routes vers les saints en renom jusqu'à Saint-Hubert.

La mère avait la foi tenace ; elle pouvait croire qu'après tant de supplications, tant de dévotions, tant de neuvaines, elle ne finirait point par être exaucée. Elle ne concevait pas que la Providence s'obstinât à lui refuser toute consolation et qu'après avoir frappé l'épouse, elle briserait encore le cœur de la mère. Elle s'interrogeait souvent sur ce qui avait pu lui valoir des épreuves si rudes. Mais elle ne découvrait aucune faute capitale dans sa vie monotone. Elle n'avait à se reprocher que des peccadilles puérilement vénielles.

Elle redoubla de piété. Tous les jours, elle allait au calvaire s'abîmer au pied de la croix. Elle implorait la vierge et le crucifié en faveur de son enfant. Elle les suppliait de le lui rendre, avec des mots et des inflexions qui arrachaient des gémissements aux arbres d'alentour. Mais le Christ tordu dans la douleur et sa mère effondrée dans ses larmes ne semblaient pas l'entendre et restaient insensibles à sa plainte.

C'était un très ancien calvaire, fort renommé dans la contrée pour ses bienfaits et ses miracles. Chaque dimanche, on y venait des villages voisins et l'on en faisait le tour en égrenant les chapelets.

De grands arbres et des buissons l'entouraient. Devant lui, les tours en ruines du vieux château se

dressaient ; les murs de pierre grise à demi envahis par le lierre et la vigne sauvage laissaient béer quelques trous sur le ciel. C'est à cet endroit qu'autrefois un baron qui assiégeait le donjon avait été frappé de la foudre. Et, selon la tradition, le seigneur, en commémoration de l'évènement, avait fait édifier le calvaire de délivrance à la place même où le feu du ciel avait terrassé son ennemi. On prétendait que celui-ci revenait, par les jours d'orage, en ce lieu où la colère divine avait abattu son orgueil.

On s'arrêtait devant les peupliers qui figuraient les douze stations du calvaire. Le jour, tout une faune grouillait dans la flore des ruines. Le soir, on y entendait le cri inquietant de la chouette, le crissement que font avec leur bec les corneilles rêvant de batailles et l'appel bref du crapaud : un vrai sabbat pareil à celui de la horde jadis foudroyée.

La mère éplorée y renouvelait chaque jour les cierges qui brûlaient pour son fils.

La mère humaine s'adressait à la mère divine ; elle lui criait des mots à lui ternailler les entrailles, elle s'épuisait à lui remémorer les affres de son cœur torturé au sombre Golgotha ; elle secouait violemment la croix comme pour rappeler à la vie et à la miséricorde le cadavre divin. Elle hurlait comme une louve sous la lune qui déchiquetait les murs du vieux donjon, cependant que les grands arbres, dres-

sant leur masse noire tout autour, gémissaient au vent de la nuit. Mais seuls lui répondaient le frisselis des feuillages, le murmure des buissons ou quelque chat-huant tapi dans un trou de muraille.

Mais son gars ne revint pas.

Vaincue, on eût dit qu'elle s'inclinait enfin devant la fatalité et que, résignée, elle s'en remettait aux desseins de la destinée.

— Elle a trop pleuré, disait-on au hameau, elle n'a plus de larmes.

Sa maison restait close. Elle ne venait plus, sur le pas de sa porte, converser avec les femmes qui s'en allaient au marché portant sur la tête un panier empli de légumes, de beurre, d'œufs ou de fruits. Et l'on n'aimait plus d'entrer chez celle sur qui le malheur s'était abattu de façon si farouche.

Souvent, vers le soir, elle sortait furtivement et s'éloignait dans la campagne ou dans le bois.

Quelquefois les paysans, s'en allant aux champs, la rencontraient à l'aube ; elle passait sans les voir, d'un pas automatique de somnambule, les yeux perdus dans un rêve. Et nul n'essayait de troubler ce deuil implacable.

On essaya de la suivre, mais on s'arrêtait en route, n'osant affronter cette douleur étrange dans les ténèbres de la nuit. Certains disaient l'avoir vue sortant des ruines du vieux château, toute crottée,

comme si elle y avait affronté les culs-de-basses-fosses.

Un dimanche, comme les pèlerins se rendaient au calvaire, ils ne virent pas la vierge à sa place accoutumée. L'ayant cherchée, ils ne tardèrent pas à la découvrir. Elle flottait, Ophélie divine, sur l'eau glauque d'une mare située en contre-bas, parmi les nénuphars au cœur d'or. Les vieux saules de la berge se penchaient pour la voir et, pour la toucher, trempaient leurs ramilles dans l'onde.

On avait essayé d'ébranler le Christ, mais la croix, solidement fixée entre de grosses pierres et cimentée, avait résisté.

Ce sacrilège inquiéta le pays. Comme on avait vu plusieurs fois des feux-follets de ce côté et entendu les corneilles grincer plus fort que d'habitude, on mit le méfait sur le compte du diable. Le calvaire fut rebéni et la croix consolidée.

Quant à la vierge, on décida de la transférer à l'église du village où elle serait à l'abri de tout maléfice.

Un regain de ferveur en résulta. On craignait qu'à la suite de l'injure et du sacrilège, la grâce divine se retirât du calvaire de délivrance.

Le village fit pénitence pendant la semaine qui précéda sa dédicace. Une garde d'honneur bénie solennellement par le curé veilla au calvaire, près des ruines.

L'automne revint avec ses teintes d'ocre, de jaune pâle, d'or vert et de pourpre. Dans le hameau du dessus, on s'inquiétait du silence de la veuve qu'on ne voyait plus. Son existence n'était plus révélée que par un mince filet de fumée qui s'élevait de son toit et par la vie des chiens.

Les bois se dépouillaient de leur parure ; le vent d'automne faisait courir les feuilles mortes comme de petits lutins effarés.

Le jour des morts, après vêpres, les paysans étaient allés au cimetière allumer des cierges sur les tombeaux. Leurs dévotions terminées, ils s'en retournaient lentement. Déjà la nuit tombait, arrivait en tapinois, répandant du mystère autour des petites flammes vacillantes, dessinant sur fond d'or quelques formes noires de croix.

Au tournant de la route, longeant le fleuve, quand ils eurent dépassé la grande oseraie où grouillaient grenouilles et crapauds, ils aperçurent une grande lueur. Elle faisait apparaître les tours et les murs déchiquetés de la grande ruine. Le donjon se marquait comme un énorme bloc de ténèbres et par les ouvertures béantes on voyait le feu briller sur le ciel à travers les ramilles des arbres dépouillés. Ils y coururent. Un amas de feuilles mortes flambait autour du calvaire. Le brasier, reflété par la mort était d'un aspect grandiose et tragique. Le crucifié sous les morsures des flammes, se tordait en d'hor-

ribles convulsions. C'était une seconde passion du fils de l'homme dans ce calvaire.

La croix, minée, s'effondra soulevant un tourbillon de flammes cependant que la mère, là tout près, adossée à un chêne, les yeux hagards, contemplait sa vengeance.

Les femmes se signèrent, la prenant pour une sorcière et s'enfuirent.

Et le calvaire acheva de se consumer.

*
**

Cela non plus, ne fit pas revenir le gars.

Au hameau du dessus, on ne vit plus la vieille mère et bientôt sa cheminée cessa de fumer. On entendit les chiens hurler, comme à la mort ; on n'y prit pas garde car les bêtes étaient devenues aussi farouches que leur maîtresse, mais quelques jours après, ils erraient dans la campagne, autour des chaumières, cherchant à happer une croûte de pain négligée par les poules ou à ronger un vieil os.

On s'inquiéta.

Prévenus, le mayeur, le garde-champêtre et les gendarmes se décidèrent à entrer dans la demeure muette. Ils y trouvèrent la vieille morte dans son lit.

D'après l'état du cadavre, le médecin, requis aussitôt, estima que la mort remontait à cinq ou six jours environ, ce qui correspondait aux inquiétudes

subies par les voisins. D'une maigreur squelettique, elle était morte de sa belle mort, sans l'aide de quoi que ce soit.

Vu l'absence du fils, unique héritier, le juge de paix vint apposer les scellés.

Après les délais légaux, il fallut procéder à la levée de ces scellés et dresser inventaire des objets et valeurs de cette mortuaire.

Quand le juge, le greffier, le notaire et son clerc pénétrèrent dans la salle du fond, à laquelle on accédait par un degré, ils ouvrirent la fenêtre car il y sentait le moisi et poussèrent le volet pour y mieux voir. Le jour entra comme en réchignant dans cette chambre et sembla ne l'éclairer qu'à regret. Il n'y avait là qu'une table, quelques vieilles chaises et un flingot démonté et frotté de suif. Cela fut minutieusement consigné sur papier timbré.

Mais une particularité bizarre attira l'attention des hommes de loi. Sur le mur blanchi au lait de chaux, on voyait une infinité de croix faites au charbon de bois. Les unes étaient petites, les autres plus grandes et de dimensions diverses, enfin il y en avait cinq plus grandes, d'un trait plus large, plus appuyé et plus gras, d'un noir velouté, profond, funèbre, implacable, comme celui des lettres de mort.

C'était la comptabilité du braconnier. Il inscrivait le meurtre sur le mur. Les petites croix, c'étaient

les bêtes de plume et de même poil ; les autres : chevreuils, cerf ou sanglier, suivant la taille.

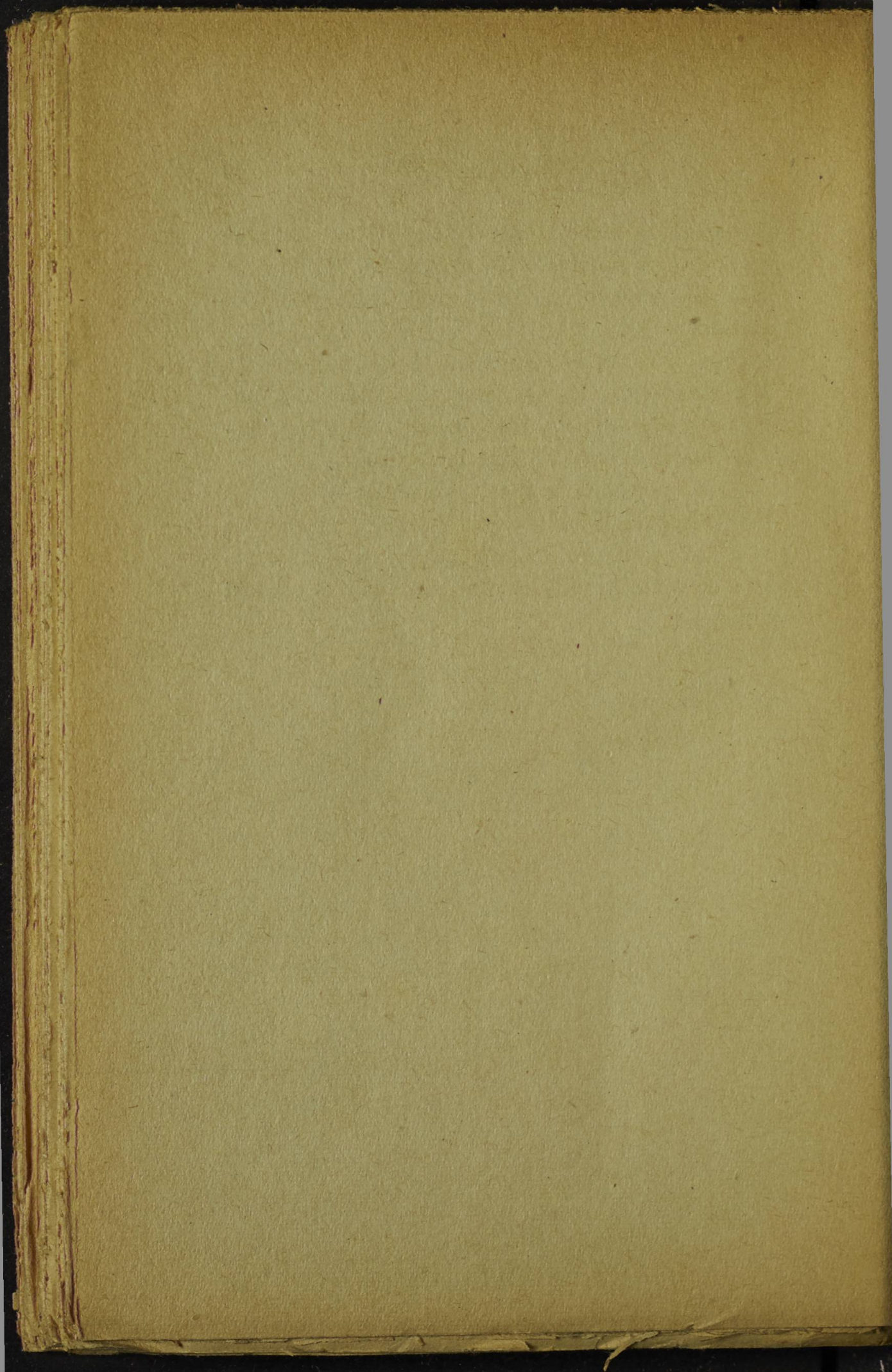
Mais les grandes, qu'on eût dit faites pour des tombeaux ?

— Serait-ce, dit le notaire au juge, serait-ce... ?

Il n'acheva pas. Tous deux se regardèrent avec une curiosité mêlée d'effroi, ils s'étaient compris. L'ombre de Materne passa devant leurs yeux.

— Oui ! murmura le juge en hochant la tête.

Oui, les cinq grandes croix noires, c'étaient les gardes qu'avait tués le braconnier, parce que les mânes de son père pesaient sur son cœur et criaient vengeance !



Achévé d'imprimer le 28 avril 1943
sur les presses de l'imprimerie des
EDITIONS DE BELGIQUE

Max. Mention, directeur

46, Rue Neuve
Rixensart

Autorisation d'imprimer n° 1532



oas
1284

(0514)

LES EDITIONS DE BELGIQUE

DERNIERES PUBLICATIONS :

Maurice BUTAYE

La Porte au Brin de Buis.
Vent de Mort.
Le Docteur Tourane.

Elise CHAMPAGNE

Randonnée Espagnole.
Les Contes de No-rub-can.

Emile DANTINNE

Bonne chère, Bon remède.

Louis DELATTRE

La Sirène dans la Vitrine.

Berthe DELEPINNE

Jean Tousseul.

Désiré DENUIT

Route des Caravelles.

Maurice des OMBIAUX

Froissart.

Guidon d'Anderlecht.

Le Génie Bourguignon.

Une Tanière de Féodaux.

Les Bêtes du Parrain.

Le Guignol de l'après-guerre.

Le Carnaval de l'Europe.

Contes du Pays Wallon.

Saint Landelin.

Albert FRANÇOIS

Des Bêtes, des Noirs et... des Blancs.

F. INGHAM

Philippe-le-Bon.

André JASMES

Le Crime de la Jarnetière.

Dox KHNOPFF

L'Esthétique à travers le temps et l'espace.

Claude MARAIS

Moins Une.

PLUTARQUE

Conseils aux Jeunes Mariés.

Walter RAVEZ

Femmes de Lettres Belges.

Jean TOUSSEUL

Les Oiseaux de Passage.

Le Masque de Tulle.

La Croix sur la Bure.

La Dame de la Tour.

L'Épine Blanche.

La Parabole du Franciscain.

La Roche de la Mère-Dieu.

Extraits Choisis.

Tablettes.

Le Cahier de F. Stienon.

La Cité Fortifiée.

Le Livre de Raison.

Feuillets Rustiques.

Vieilles Images.

Méditations sur la Guerre.

La Fée Claudine.

Le Testament.

Le Passé.

Le Village Gris.

La Rafale.

Auguste VIERSET

L'Espagne en autocar.

L'Île Parfumée.